



VOYAGE
EN NUBIE
ET
EN ABYSSINIE.

TOME SECOND.



VOYAGE

AUX

SOURCES DU NIL,

EN NUBIE

ET

EN ABYSSYNIE,

Pendant les années 1768, 1769, 1770, 1771 & 1772.

PAR M. JAMES BRUCE.

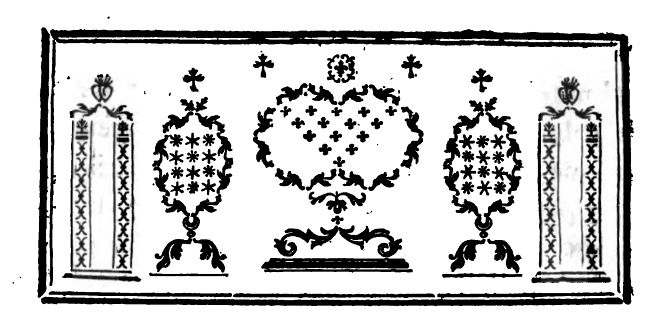
Traduit de l'Anglois par J. H. CASTERA.

TOME SECOND.

LONDRES.

M. DCC. XC.





VOYAGE
AUX
SOURCES DU NIL.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Arrivée à Syène. —— Le chevalier Bruce va voir la cataracte. —— Tombeaux remarquables. —— L'Aga propose au chevalier un voyage à Deir & à Ibrim. —— Retour à Kenné.

Nous fîmes voile le 20 avec un vent favorable, qui dura jusqu'au matin, une heure avant le lever du soleil; à neuf heures nous

jetâmes l'ancre à l'extrémité ſud d'une forêt de palmiers, & au nord de la ville de Syène, preſque vis-à-vis d'une isle, ſur laquelle il y a un petit temple égyptien, très-joli & très-bien conſervé. C'eſt le temple de *Cnuphis* (1), où étoit jadis le Nilomètre.

Tout auprès de la forêt de palmiers nous vîmes une aſſez belle maiſon, appartenant à Huſſein Schourbatchie, celui qui avoit coutume d'aller recevoir au Caire la paie des janiſſaires qui ſont en garniſon à Syène, & ſur lequel j'avois pris une lettre de crédit pour une petite ſomme.

L'on a trois raiſons principales pour ſe munir de lettres de crédit quand on voyage dans ces contrées; la première, c'eſt qu'on peut tomber malade ou avoir beſoin d'acheter des antiques, la ſeconde & la plus utile peut-être, c'eſt qu'il eſt bon que le peuple chez lequel on paſſe ſache qu'on n'a point d'argent ſur ſoi; & la troiſième enfin, c'eſt que les eſpèces changent de valeur, & n'ont même pas de cours au-delà d'Eſné.

(1) Strabo, lib. 17, p. 944.

Huſſein n'étoit point chez lui. Il étoit ſorti pour affaires. Mais j'eus l'eſpérance de le voir dans le cours de la journée. Jamais dans ces contrées l'hoſpitalité ne ſe refuſe, & on peut la réclamer ſous le plus léger prétexte. Auſſi ayant des lettres pour Huſſein, & ſachant qu'il n'y avoit perſonne dans ſa maiſon, j'y envoyai mes gens & mon bagage. A peine fus-je arrivé qu'un janiſſaire, revêtu d'une longue robe à la turque, & ne portant pour toute arme qu'un bâton blanc à la main, vint à moi pour me dire que Syène étoit une ville de garniſon, & que l'aga étoit au château prêt à me donner audience.

Je lui répondis que je ſavois bien que mon devoir, comme étranger, étoit de me rendre auprès de l'aga qui commandoit dans une ville de garniſon : mais qu'étant chargé d'un firman du grand-ſeigneur, de lettres du bey du Caire, & d'autres lettres de la porte des janiſſaires pour l'*aga* en particulier, & me trouvant en ce moment fatigué & indiſpoſé, j'eſpérois qu'il voudroit bien me permettre d'attendre mon hôte ; que, pendant ce temps-là, je me repoſerois un peu, je changerois de vêtemens, & je ſerois plus en état de lui préſenter mon reſpect.

Bientôt après, je reçus un nouveau meſſage par deux janiſſaires qui inſiſtèrent pour me voir, & qu'on fit entrer en conſéquence dans l'appartement où je repoſois. Ils me dirent que Mahomet Aga avoit reçu ma réponſe; qu'il ne m'avoit point envoyé le premier janiſſaire, ni pour me preſſer, ni pour me déranger, mais pour ſavoir plutôt quel ſervice il pourroit me rendre; qu'il avoit eu une lettre particulière d'Ali-Bey, d'après laquelle il avoit envoyé à Eſné l'ordre de me bien recevoir; mais que comme je n'avois point été voir le cacheff, il n'avoit pas été inſtruit de mon paſſage.

Je fis ſervir du café à ces janiſſaires très-polis. Enſuite je me repoſai environ deux heures; mon hôte arriva, & après midi nous allâmes enſemble rendre viſite à l'aga.

Le fort de Syène eſt bâti d'argile, & on y a monté quelques petits canons; ce qui ſuffit pour tenir dans la crainte les habitans du pays.

Je trouvai l'aga dans un petit kioosk ou cabinet, où il étoit aſſis ſur un banc de pierre couvert de tapis. Je n'avois rien à craindre de

lui, ainsi je résolus de profiter de tous mes priviléges ; & comme le dernier des Turcs, pourroit le faire devant le premier homme d'Angleterre, je me plaçai sur un coussin qui étoit à terre, après avoir mis la main sur mon sein, & dit d'une voix très-haute, & cependant avec de grandes marques de respect, *Salam alicum!* à quoi l'aga répondit sans la moindre difficulté, *Alicum salam!* ce salut veut dire, que la paix soit entre nous! & la réponse signifie, la paix est entre nous.

Lorsque j'eus été assis pendant deux minutes, je me levai, & me tenant debout au milieu de la chambre & en face de l'aga, je lui dis : " je suis porteur d'un hatishériff qui vous „ est adressé „! & tirant le firman de mon sein, je le lui présentai. Alors il se leva, ainsi que tous ceux qui étoient assis autour de lui; il inclina sa tête jusques sur le tapis, porta le firman à son front, l'ouvrit & fit semblant de le lire : mais il étoit déjà bien instruit de ce qu'il contenoit; & je crois d'ailleurs qu'il ne savoit ni lire ni écrire dans aucune langue. Je lui remis ensuite les autres lettres que j'avois portées du Caire pour lui ; & il ordonna à son secrétaire de les lui lire tout bas.

Après cette cérémonie, il demanda une pipe & du café. Je refusai la pipe comme ne m'en servant jamais; mais je pris une tasse de café. Ensuite je lui dis qu'Ali-Bey m'avoit confié des choses secrètes pour lui, & que je souhaitois de les lui dire sans témoins, lorsque cela lui feroit plaisir. Aussitôt tout le monde sortit, excepté le secrétaire de l'aga qui s'en alloit aussi: mais je le retins par la robe, en lui disant: « demeurez, vous, s'il vous plaît, nous aurons » besoin de vous, pour écrire la réponse ». Nous ne fûmes pas plutôt seuls que je dis à l'aga, qu'étant étranger & ne connoissant point les dispositions des autres officiers, ni de quelle manière il vivoit avec eux, & ayant demandé d'être adressé à lui seul par le bey & nos amis communs, je voulois le laisser le maître d'avoir des témoins, ou non, quand je lui offrirois le petit présent que je lui avois porté du Caire. L'aga parut très-sensible à cette délicatesse, & il me pria surtout de ne parler de rien de ce que je portois pour lui à mon hôte le Schourbatchie.

Tout cela étant terminé, & m'étant mis en bonne intelligence avec le gouvernement, j'envoyai mon présent le soir à l'aga par un de

ses domestiques, sous prétexte de demander des chevaux pour aller voir la cataracte. Le messager revint me dire que les chevaux seroient prêts le lendemain à six heures du matin; & en effet, le 21 l'aga m'envoya son propre cheval, avec des mulets & des ânes pour monter les gens de ma suite.

Nous passâmes par la porte de la ville du côté du midi, & nous entrâmes dans une petite plaine sablonneuse, qui se présenta la première devant nous. Un peu à notre gauche, nous vîmes un grand nombre de tombeaux de pierre, chargés d'épitaphes en langue & en écriture cuffienne (1), que quelques voyageurs ont appelé mal à propos une langue & des caractères inconnus. Cette langue & ces caractères étoient les seuls dont se servit Mahomet; & de son temps, les savans de sa secte n'en ont pas employé d'autres.

L'écriture cuffienne semble être toute en lettres capitales. Aussi peut-on apprendre à la lire plus aisément que l'arabe moderne, & elle ressemble singulièrement à l'écriture samaritaine.

---

(1) Il y a dans l'anglois *cufic*.

Nous lûmes ſur les tombeaux de la plaine de Syène ; — " Abdullah El Hejazi El Anſari. — Mahomet Abdel Shems el Taiéfy El Anſari. — La première de ces épitaphes Abdullah El Hejazi, ſignifie Adullah né dans l'Arabie Pétrée ; & la ſeconde, Mahomet eſclave du ſoleil, né à Taief. Enſuite tous les deux ſont qualifiés d'*Anſari*, ce qui veut dire littéralement, ſuivant pluſieurs auteurs qui ont écrit ſur l'hiſtoire des Arabes, *né à Médine* ; parce que quand Mahomet s'enfuit de la Mecque, la nuit de l'hégire, les habitans de Médine l'accueillirent favorablement, & méritèrent par-là le nom d'Anſari (1), ou de ſecoureurs. Ce nom glorieux fut donné par la ſuite à tous ceux qui firent la guerre ſous le prophête, & enfin à ceux même qui vécurent de ſon temps.

Les tombeaux qu'on voit auprès de Syène ſont ceux des guerriers qui périrent en combattant dans l'armée d'Haled Ibn El Waalid, que Mahomet avoit ſurnommé Saif-Ullah, c'eſt-à-dire, l'épée de Dieu, & qui ſous le califat d'Omar s'empara de Syène & la détruiſit,

---

(1) Le mot improprement employé, & écrit par M. de Volney, n'a rien de commun avec les Anſaris.

après avoir perdu une grande quantité de son armée en faisant le siége de cette ville.

Syène fut rebâtie dans la suite par les Arabes pasteurs du Beja, qui alors étoient chrétiens. Elle fut conquise de nouveau dans le temps de Saladin, avec le reste de l'Egypte; & depuis elle est demeurée sous la dépendance du Caire. En 1516, Syène se rendit avec tout le pays à Selim, empereur des Turcs, qui fit construire deux postes avancés, Déir & Ibrim, jusques au-delà de la cataracte de Nubie. On mit en même temps dans ces postes une petite garnison de janissaires, qu'on a eu soin d'entretenir jusqu'à ce jour.

L'on tire leur paie du Caire. Ceux qui se marient épousent les filles de leurs camarades, & rarement des femmes du pays; & à la mort d'un d'entr'eux, il est remplacé par son fils, par son neveu, ou par son plus proche parent. Ces janissaires ont oublié leur langue naturelle; & ils ne conservent guères du caractère turc qu'un grand penchant à la violence, à l'injustice & à la rapine, à quoi ils ont joint la perfidie des Arabes, dont ils peuvent, comme je l'ai observé, quelquefois hériter par leur mère.

Un aga qui réside dans le fort commande ces troupes, consistant à-peu-près en deux cent hommes de cheval, armés de carabines, & qui, avec le secours des Ababdé, campés à Sheik-Ammer, suffisent pour maintenir dans l'ordre les Bisharéens & toutes ces nombreuses tribus d'Arabes répandus dans les déserts de Sennaar.

Les habitans de la ville de Syène, les marchands & le peuple en général sont gouvernés par un cacheff.

Il n'y a à Syène ni beurre ni laitage, si ce n'est le lait qu'on fait venir de la basse Egypte. On peut en dire autant des volailles. Les dattes n'y mûrissent pas ; & celles qu'on vend au Caire sous le nom de Syène, viennent d'Ibrim & de Dongola; mais en revanche, le Nil fournit à Syène d'excellent poisson, & on le pêche facilement, surtout du côté de la cataracte où les eaux sont brisées. Il y a deux espèces de poisson très-gros, le binny & le boulty. On a déjà vu dans un des chapitres de cet ouvrage la description du premier.

Lorsque nous eûmes passé les tombeaux de pierre qui sont en dehors de la porte du

midi, nous entrâmes dans une plaine qui a environ cinq milles de long, bornée du côté gauche par une montagne peu élevée, mais sablonneuse comme la plaine : on voit sur cette montagne quelques ruines, qui paroissent bien moins anciennes que les autres monumens de l'Egypte dont j'ai déjà parlé. Ce n'est, je crois, qu'un mêlange bizarre de l'architecture de divers siècles.

De la porte de la ville à Termissi ou à Marada, qui sont des petits villages situés auprès de la cataracte, il y a précisément six milles anglois. Un voyageur qui a lu ce que certains écrivains ont dit de cette cataracte, & qui arrive sur ses bords, doit être un peu surpris en voyant que des vaisseaux la remontent, & que conséquemment sa chûte n'est pas assez bruyante pour occasionner, comme on l'a prétendu (1), une surdité à ceux qui en approchent.

Le lit, que remplit le fleuve, lorsque j'y allai, n'avoit pas plus d'un demi-mille de large. Il forme plusieurs petits canaux, que séparent

(1) Cicero, de somnio Scipionis.

de très-gros blocs de granit, de trente à quarante pieds de haut. Les eaux contenues pendant un assez long espace entre les montagnes de rocher de la Nubie, semblent ici essayer de s'épandre avec violence. Leur choc contre les obstacles qu'elles rencontrent, la réunion bruyante de leurs courans opposés à l'issue des canaux, tout forme un bouillonnement, une confusion, un désordre, qui portent dans l'ame plus de surprise que de terreur.

Nous vîmes les pauvres Kennoufs, peuples qui habitent sur les bords du Nil, au-delà de la seconde cataracte de Nubie. Pour se procurer leur nourriture journalière, ils se tiennent derrière les rochers, un ameçon à la main, cherchant à attraper un peu de poisson; & ils ne nous parurent ni très-adroits, ni très-heureux à ce métier. Les Kennoufs ne sont pas noirs, mais très-bruns, & leur tête est couverte de cheveux & non de laine. Ils sont petits, minces, agiles & semblent toujours affamés. Je fis signe à l'un d'entr'eux que je voulois lui parler; mais me voyant environné de gens à cheval & d'armes à feu, il n'eut pas assez de confiance pour s'approcher. Alors je laissai mes gens & mes armes,

&

& je marchai seul vers eux. Cela ne les retint point; ils se reculèrent toujours, & comme je persistois à les suivre, ils prirent la course & se cachèrent parmi les rochers.

Pline (1) dit que de son temps la ville de Syène étoit située précisément sous le tropique du cancer, & qu'il y avoit un puits sur lequel les rayons du soleil tomboient si perpendiculairement, que le fond étoit éclairé par cet astre. Strabon (2) a rapporté la même chose. Cependant l'ignorance, ou la négligence, qui paroît dans la mesure géodésique de cette observation, est extraordinaire. La situation de l'Egypte a été déterminée depuis les siècles les plus reculés, & la distance entre Syène & Alexandrie devroit avoir été parfaitement connue. Mais d'après cette inexactitude, je soupçonne que les autres observations attribuées à Eratosthènes, & par lesquelles on a fixé le parallaxe du soleil à 10 secondes & demie, ne sont pas réellement de lui; mais bien que ce sont d'anciennes observations chaldéennes

(1) Plin. lib. 2, cap. 73.

(2) Strabo, lib. 17, p. 944.

ou égyptiennes, faites par des astronomes plus savans, & dont il a profité.

Les Arabes appellent Syène, Assouan, c'est-à-dire l'éclairée, par allusion sans doute au puits dont le fond étoit éclairé par le soleil, lorsqu'il passoit directement dessus dans le mois de Juin. Dans le langage du Béja, le nom de Syène signifie un cercle, ou une portion de cercle.

Syène est fameuse par les premières tentatives que firent les géomètres Grecs pour déterminer la mesure de la circonférence de la terre. Eratosthènes, né à Cyrène, environ deux cent soixante seize ans avant Jésus-Christ, fut appelé d'Athènes à Alexandrie par Ptolémée Evergètes, qui lui confia sa grande & magnifique bibliothéque. Dans les observations qu'on fit alors, on détermina bien deux choses, l'une c'est que de Syène à Alexandrie il y a exactement cinq mille stades de distance, & l'autre, c'est que ces deux villes sont sous le même méridien. Il fut encore vérifié que dans le solstice d'été à midi, le soleil étant dans le tropique du cancer, dans sa plus grande déclinaison au nord, le puits

ſe trouvoit totalement éclairé (1), & aucun corps élevé perpendiculairement & ſur une ſurface plate, ne pouvoit donner de l'ombre à cent cinquante ſtades autour du puits ; d'où l'on conclut juſtement que ce jour-là le ſoleil paſſoit ſi verticalement ſur Syène, que le centre de ſon diſque correſpondoit immédiatement au centre du puits ; & ces obſervations préliminaires étant bien déterminées, Eratoſthènes commença ſes nouvelles expériences.

Le jour même du ſolſtice d'été, au moment où le ſoleil étoit au méridien de Syène, il plaça perpendiculairement une baguette de fer dans le fond d'une ſphère à demi-concave, & il l'expoſa en plein air à Alexandrie. Si cette baguette n'avoit point donné d'ombre à Alexandrie, elle eût été préciſément comme celle qu'on auroit planté dans le milieu du puits de Syène ; & la conſéquence, c'eſt que le ſoleil auroit paſſé verticalement deſſus. Mais Eratoſthènes trouva au contraire, que la baguette donnoit de l'ombre à Alexandrie, & en meſurant la diſtance de l'extrémité de l'ombre au pied de la baguette, il jugea que puiſ-

(1) Strabo, lib. 2, p. 133.

que le ſoleil étant au zénith, & ne laiſſant point d'ombre autour des corps qu'il frappoit à Syène, & qu'il en produiſoit à Alexandrie, cette dernière ville étoit éloignée du point vertical ou zénith de $7^\circ \frac{1}{5} = 7^\circ\ 12'$ — ce qui étoit $\frac{1}{50}$ de la circonférence de tous les cieux ou d'un très-grand cercle.

D'après cela il conclut qu'Alexandrie étoit éloignée de Syène d'un cinquantième de la circonférence du globe.

On avoit déjà trouvé qu'il y avoit cinq mille ſtades de diſtance de l'une à l'autre de ces villes, & on n'eut qu'à multiplier cinq mille ſtades par cinquante, ce qui produiſit 250,000 ſtades, qu'on jugea être la meſure juſte de la circonférence de la terre. En attribuant aux ſtades égyptiennes l'étendue que les François leur ont donné, 250,000 ſtades feroient 11,403 lieues; & comme les dernières meſures de la terre n'ont porté la circonférence qu'à 9000, il réſulte qu'il y avoit une erreur de 2503 lieues de plus, c'eſt-à-dire, plus d'un quart de ſa juſte meſure.

Ces eſſais géométriques ne devroient sûrement pas être rapportés, ſi ce n'étoit pour

prouver l'insuffisance d'une pareille méthode ; & ils sont bien loin de mériter les éloges qui leur ont été donnés (1) par quelques écrivains modernes. Mais, si on a dit vrai en parlant d'Eratosthènes, ce que je ne garantis en aucune manière, il paroît que sa mesure de l'arc du méridien fut faite avec bien plus de justesse & de succès que celle de la circonférence du globe.

Les 22, 23 & 24 de Janvier, me trouvant à Syène, logé dans une maison située à l'orient de la petite isle, où subsiste encore presqu'entier le temple de Cnuphis, que Strabon (2), qui lui-même visita ces lieux, dit avoir été bâti dans l'ancienne ville, & vis-à-vis du puits destiné à réfléchir le soleil dans le temps du solstice; je fis pendant que le soleil étoit au méridien, trois observations différentes, avec un quadrant de trois pieds, fait par l'Anglois & décrit par M. de Lalande (3), &

(1) Spectacle de la nature.

(2) Strabo, lib. 17, p. 944.

(3) Histoire de l'astronomie, Tome I, liv. 2.

je trouvai que la latitude de Syène étoit par les 24° 0' 45" nord.

Et comme la latitude d'Alexandrie est fixée, d'après les diverses observations des académiciens François, celles de M. Niébuhr, & les miennes, à 31° 11' 33" sans qu'on puisse en contredire la justesse, la différence du méridien entre Syène & Alexandrie doit être de 7° 10' 48" ou 1' 12" moins qu'Eratosthènes n'avoit trouvé; & malgré cela, sa précision est vraiment étonnante quand on considère l'imperfection de l'instrument dont il se servit, & la difficulté presqu'insurmontable qu'il dût avoir à distinguer la division de la pénombre.

Les géomètres Grecs commirent certainement une erreur en plaçant Syène & Alexandrie sous le même méridien; car si je n'eus pas, ainsi que je le désirois beaucoup à mon premier passage à Syène, occasion de déterminer la longitude comme la latitude, je la déterminai à mon retour en 1772 d'après une éclipse du premier satellite de Jupiter, & je trouvai que cette ville étoit par les 33°. 30'.; tandis que la longitude est 30°. 16'. 7"., c'est-à-dire, que Syène est 3°. 14'. plus dans l'est

qu'Alexandrie ; & fort loin d'être ſous le même méridien.

Il eſt impoſſible de fixer le temps de la fondation de Syène. Après avoir examiné très-attentivement les hiéroglyphes & les divers monumens qui y ſont, j'ai penſé qu'elle avoit été bâtie un peu plus tard que Thèbes, mais avant Dendera, Luxor & Carnac.

Il ne feroit pas moins curieux de ſavoir ſi le puits dont Eratoſthènes ſe ſervit pour obſerver le ſoleil avoit été creuſé exprès pour ſes obſervations, ou s'il étoit fait depuis le temps qu'on fonda Syène. Je ſuis porté à croire qu'il étoit auſſi ancien que la ville, & qu'en plaçant cette ville & ce puits directement ſous le tropique, on avoit eu en vue de régler la longueur de l'année ſolaire ; en un mot, ce point ſi important à déterminer ſur l'objet de l'attention conſtante des premiers aſtronomes, & c'eſt pour cela qu'on fit le cadrant ſolaire d'Oſimandyas, & qu'on éleva tant d'obéliſques dans les anciennes villes de l'Egypte. Nous ne pouvons aſſurément point nous méprendre ſur cela, ſi nous conſidérons les manières différentes dont on a taillé la pointe des obéliſ-

ques. Quelquefois elle est très-aiguë ; quelquefois elle forme une portion de cercle, & on la faisoit ainsi pour tâcher d'éviter le grand inconvénient qui tourmentoit les astronomes, la pénombre.

Les pavés à l'entour des obélisques, dont la projection est constamment vers le nord, bien nivellés, formés de grands carreaux de granit parfaitement unis, & joints avec un art infini, ont été si solidement construits, qu'ils peuvent encore jusques à ce jour servir pour faire des observations.

Il est probable que Syène & son puits ont été construits dans le même temps, & que l'un & l'autre furent l'ouvrage des premiers astronomes, peu après la fondation de Thèbes. Mais si cela est ainsi, nous devons conclure que ce qu'on disoit encore du temps d'Eratosthènes, que tout le puits étoit éclairé par le soleil, ne pouvoit être qu'une ancienne tradition ; car le changement périodique de l'angle que forment l'équateur & l'écliptique n'étoit pas alors connu ; & l'étendue de l'arc du méridien, entre Alexandrie & Syène, pouvoit être erronée d'après toute autre cause, comme

ſa baſe l'a été en comptant une fauſſe diſtance, au lieu d'une diſtance exactement meſurée.

L'on voit à Axum un obéliſque érigé par Ptolémée Evergètes, le même qui fut le protecteur d'Eratoſthènes. Cet obéliſque eſt ſans hiéroglyphes, faiſant face directement au ſud, ſon ſommet eſt très aminci, & enſuite le bout s'élargit en forme demi-circulaire. Le pavé eſt nivellé d'une manière très-curieuſe, & on y diſtingue autant qu'il eſt poſſible l'ombre véritable de la pénombre.

Cet obéliſque fut probablement érigé pour vérifier les calculs d'Eratoſthènes; car on ne doit pas ſuppoſer que Ptolémée ſe proposât d'obſerver à Axum l'obliquité de l'écliptique. Quoiqu'il ſoit bien certain qu'Axum par ſa ſituation ſemble très-convenable à ces expériences, puiſque le ſoleil paſſe verticalement deux fois l'année ſur la ville & ſur l'obéliſque, il eſt également vrai qu'un obſtacle, qui ne devoit point être ignoré de Ptolémée, & qui ne permettoit point qu'on vît le ſoleil toutes les fois qu'il étoit vertical à Axum, l'auroit empêché de dépenſer autant de temps

& d'argent à construire son obélisque ; cet obstacle est que, vers le 25 d'Avril & le 20 d'Août, où le soleil se trouve verticalement sur l'obélisque, le ciel est si nébuleux & il tombe tant de pluie, principalement vers le milieu du jour, que ce n'eût été que par une espèce de prodige que Ptolémée auroit pu faire ses observations une seule fois durant tout le cours du mois.

Quoique le séjour de Syène ne paroisse pas devoir être malsain, les maux d'yeux y sont très-communs ; & cette maladie n'est pas ordinairement passagère, mais elle se termine par une cécité absolue, ou au moins par la perte d'un œil. On rencontre rarement dans les rues un homme qui voie bien de ses deux yeux. Les habitans de Syène attribuent ce fléau au vent brûlant du désert ; & je crois qu'ils ont raison, surtout si j'en juge par l'inflammation & la douleur violente que nous ressentîmes dans nos yeux, lorsqu'à notre retour nous traversâmes le grand désert pour revenir à Syène.

Nous avions déjà terminé toutes nos affaires, & nous nous préparions à redescendre

le Nil. Tranquilles, bien traités pendant tout le temps que nous avions séjourné dans la ville, nous étions fort satisfaits des habitans, nous pensions qu'ils devoient être également satisfaits de nous, & nous étions loin de prévoir aucune altercation à notre départ. Mais malheureusement pour nous, mon hôte le Schourbatchie, sur lequel j'avois des lettres-de-crédit, & qui s'étoit montré très-serviable & très-obligeant, se trouvoit être propriétaire d'un bateau qu'il ne savoit à quoi employer en ce moment; & il vouloit absolument exiger que je le frétasse, au lieu de m'en retourner dans celui qui m'avoit porté jusques-là.

Mais je ne pouvois y consentir sans rompre mon marché avec mon raïs Abou-Cuffi, qui s'étoit toujours très-honnêtement conduit, & auquel j'étois bien résolu de ne manquer de parole sous aucun prétexte. Les Janissaires prirent le parti de leur camarade, & ils menacèrent Abou-Cuffi de le tailler en pièces & de le donner à manger aux crocodiles.

Malgré cela Abou-Cuffi n'eut point peur. Il dit hardiment aux Janissaires, qu'il étoit au service d'Ali-Bey, & que s'ils lui faisoient

aucun mal, leur paye feroit arrêtée au Caire jusqu'à ce qu'on eût livré les coupables pour être punis. Il se moqua même d'eux très-finement sur la menace de le tailler en pièces; il les assura que s'il s'en plaignoit à son arrivée dans la Basse-Egypte, il n'y auroit pas un seul Janissaire de la garnison de Syène qui ne courût plus de risque que lui d'être mangé par les crocodiles.

J'allai le soir voir l'aga, & je me plaignis à lui du procédé de mon hôte. Je l'assurai positivement, mais avec de grandes marques de respect, que j'aimerois mieux descendre le Nil sur un radeau, que de mettre le pied dans aucun autre vaisseau que celui qui m'avoit apporté. Je le priai de bien prendre garde à ce qu'il feroit; parce que ce seroit mon rapport & non le sien qui iroit à l'oreille du bey. Mon air grave & résolu eut son effet. L'aga envoya chercher le Schourbatchie & lui fit une vive réprimande, ainsi qu'à tous ceux qui avoient voulu soutenir sa cause. Ensuite, moi je pris le Schourbatchie en particulier, & pour écarter la rancune qu'il pouvoit conserver contre mon raïs, je lui promis une pièce de drap vert, que je savois qu'il dési-

roit; ce moyen réussit, & nous fûmes tous si bien réconciliés, que le lendemain le Schourbatchie donna ordre à ses domestiques d'aider Abou-Cuffi à charier nos bagages à bord.

L'aga me dit, en causant avec moi, qu'il étoit étonné de mon départ, puisqu'il avoit appris que j'avois eu l'intention de voir avant de m'en retourner Ibrim & Déir. Je lui répondis que les garnisons de ces postes avoient une très-mauvaise réputation; qu'il y avoit quelques années qu'un voyageur Danois y étoit allé avec des lettres du gouverneur du Caire, & qu'il avoit été pillé & presqu'assassiné par Ibrahim cacheff de Déir. Il fut étonné, secoua la tête, & ne parut pas croire ce récit. Mais je persistai dans mon assertion, d'après les propres expressions de M. Norden (1); & je lui dis que le frère de l'aga de Syène accompagnoit alors ce voyageur. « Y a-t-il » quelqu'un, dit l'aga, qui puisse avancer » qu'un homme que je tiens dans mes mains » une fois par mois, qui n'a pas une once » de pain que je ne la lui fournisse, & dont » la paie, comme l'a très-bien observé votre

(1) Voyez le voyage de Norden.

„ raïs, feroit arrêtée fur les premières plain-
„ tes qu'on porteroit au Caire, pût affaffiner
„ une perfonne chargée des ordres d'Ali-Bey,
„ & ayant mon frère avec elle? J'enverrai
„ demain au cacheff de Déir un de mes efcla-
„ ves, qui me l'amènera par la barbe s'il
„ refufe de venir volontairement. „

“ Les temps font heureufement changés,
„ répondis-je. Ce ne fut pas toujours comme
„ à préfent. Il n'y eut pas toujours au Caire
„ un fouverain femblable à Ali-Bey, ni à
„ Syène un commandant qui eût autant de
„ prudence & de capacité que vous. Mais
„ comme je n'ai point d'affaires à Déir & à
„ Ibrim, je ne veux pas m'expofer à y trou-
„ ver la garnifon de mauvaife humeur, &
„ exerçant un tout autre emploi que celui
„ pour lequel on l'a mife là. „

Le 26 de Juin nous rentrâmes à bord à l'extrémité nord de la ville de Syène, & précifément dans le même endroit où je me rembarquai trois ans après. Nous ne pûmes point, en defcendant le Nil, profiter de nos immenfes voiles. Non-feulement nos vergues furent defcendues, mais nos mâts même abat-

tus ; & nous nous abandonnâmes au courant, notre vaiſſeau ayant vraiment l'air de ſortir d'un naufrage. Le courant pouſſant le flanc du bâtiment d'un côté, le vent directement contraire nous repouſſant de l'autre, nous allions en travers & faiſions route, mais d'une manière ſi inſenſible, qu'on ne s'appercevoit pas que le vaiſſeau fût en mouvement.

Le ſoir nous arrivâmes à Sheik-Ammer, & j'allai rendre viſite à mon malade Nimmer, sheik de la tribu des Ababdé, que je trouvai en bien meilleure ſanté que la première fois, mais non moins reconnoiſſant. Je lui renouvellai mes ordonnances, & lui me renouvella ſes offres de ſervice.

Tandis que je deſcendois le Nil, je voulus m'amuſer à tirer ſur des crocodiles, mais il me fut impoſſible d'en ajuſter aucun d'aſſez près ; & je n'attrapai à cette chaſſe qu'une fièvre très-forte.

Le 31 de Janvier nous arrivâmes à Négadé, où eſt le quatrième couvent des moines Franciſcains de la Haute-Egypte pour leurs prétendues miſſions en Ethiopie.

Je déterminai la latitude de Négadé, par les 25°. 53′. 30″. C'est un petit village très-joli, environné de palmiers, & habité par des Cophtes. Les Franciscains n'en ont converti aucun, ni ils n'en convertiront jamais : mais ils donnent quelques charités aux plus pauvres habitans, afin d'être respectés des autres.

Vis-à-vis de Négadé, sur la rive opposée, & à environ trois milles du fleuve, on trouve Cus, grande ville qui est l'*Apollinis civitas parva* des anciens. Il n'y subsiste aucun monument : mais elle est assez fameuse, parce que c'est-là que se rassemble la caravane qui transporte à travers le désert, jusques à Cosséir, le bled destiné pour la Mecque.

Celle qui devoit partir quand j'arrivai à Cus n'étoit pas encore prête. Les Arabes Atouni avoient annoncé qu'ils iroient à sa rencontre & ne la laisseroient pas passer. Il falloit faire venir de Furshout une garde pour l'escorter dans le désert. Ainsi je ne pouvois manquer d'être averti à temps de son départ.

Le 2 de Février je retournai à Badjoura, & j'allai m'établir dans la maison où j'avois logé

logé la première fois, au grand contentement du sheik Ismaël, qui, bien qu'il fût racommodé avec le frère Christophe, n'avoit pas tout-à-fait oublié qu'il avoit eu cinq hommes blessés par le mécompte du frère au sujet du Ramadan; & qui n'étoit pas sans quelques craintes que tôt ou tard une plus fâcheuse inadvertance ne lui devînt funeste dans ses attaques d'asthme, ou ce qui étoit encore plus vraisemblable dans les opérations du Tabange.

Comme j'étois alors à la veille de commencer cette partie de mes voyages, où je ne pouvois avoir aucun rapport avec l'Europe, je me mis à repasser mes observations; & j'ajoutai à mon journal des notes explicatives, afin que mon travail ne fût pas totalement perdu pour le public, si je venois à périr dans le cours d'une expédition où les remarques que j'avois déjà faites deviennent chaque jour plus difficiles.

Ayant donc mis mes écrits en ordre & en état d'être bien compris, je les envoyai au Caire à mes amis, Messieurs Julien & Rosa, pour qu'ils les gardassent jusques à mon retour, ou jusqu'à ce qu'ils eussent des nouvelles que je n'existois plus.

CHAPITRE II.

Départ de Kenné. —— Voyage à travers le désert de la Thébaïde. —— Montagnes de marbre. —— Arrivée à Cosséir, sur la mer Rouge. —— Séjour à Cosséir.

LE jeudi 16 de Février 1769, nous joignîmes la caravane qui alloit partir de Kenné, la *Cæne Emporium* des anciens. De Kenné nous marchâmes à l'orient pendant une demi-heure, en suivant le pied des montagnes, qui sont bordées par un terrain bien cultivé. Ensuite nous tournâmes au sud-est; & à onze heures avant midi nous traversâmes un petit mauvais village, appelé Seraffa. Durant toute cette route, on ne voit à gauche que des montagnes inhabitées, & sur lesquelles on ne distingue d'autre verdure que quelques plantes de l'espèce du grand solanum, & qu'on nomme, dans la langue du pays, Burrumbuc.

A deux heures après midi nous arrivâmes à un puits appelé Bir-ambar, le puits des épiceries, auprès duquel il y a un chétif village du même nom appartenant aux Azaiz,

tribu d'Arabes pauvre & peu nombreuſe. Ces Arabes ne vivent que du prix qu'ils retirent de leur bétail, qu'ils louent aux caravanes qui vont à Coſſéir, & qu'ils accompagnent quelquefois eux-mêmes.

Le nom de Bir-ambar a, ſuivant moi, été donné au puits, parce qu'apparemment c'étoit là que s'arrêtoient autrefois les caravanes qui venoient de la mer Rouge, & qui conduiſoient les épiceries qui venoient des Indes.

Les Azaizi ſont logés dans des maiſons ſingulièrement conſtruites, ſi tant eſt qu'on doive leur donner le nom de maiſons. Elles ſont faites en entier d'argile, & ont la forme d'une ruche d'abeilles. La plus grande n'a pas dix pieds de haut & ſix pieds de large.

Il n'y a là aucun veſtige du canal, qu'on dit avoir été autrefois creuſé pour communiquer du Nil à la mer rouge. La terre cultivée le long du fleuve n'a pas plus d'un demi-mille de largeur; mais les inondations du Nil vont plus haut, & quand il déborde, il ne laiſſe pas à découvert la moindre apparence de plaine.

Quand nous eûmes quitté Bir-ambar nous arrivâmes à quatre heures après midi à Gabba (1), qui est à un mille de Cuft le long du désert. Nous plantâmes nos tentes à Gabba; & nous y passâmes la nuit.

Le 17, à huit heures du matin, je fis monter tous mes domestiques à cheval, nous prîmes nous-mêmes la conduite de nos chameaux, & nous nous avançâmes lentement à travers le désert. Il y avoit dans notre caravane un désordre, une confusion qu'il est impossible de décrire, & nous n'ignorions pas que les gardes qui nous escortoient n'étoient qu'une troupe de voleurs. Ils étoient au nombre de deux cent, tous à cheval, armés de carabines, & ayant l'air de vrais lions; mais malgré cela cinquante Arabes auroient fait fuir ces héros à la première vue, sans répandre une seule goutte de sang.

A peine avions nous fait deux milles, que je fus joint par l'Arabe Howadat, que j'avois reçu dans le vaisseau à mon départ du Caire.

---

(1) Gabba n'est point un village, mais un assemblage de sable & de buissons.

Il m'offrit ſes ſervices avec de grandes marques d'affection & de reconnoiſſance, & il me dit qu'il eſpéroit que je voudrois bien encore me charger de ſon argent, comme la première fois que nous avions fait route enſemble. Ce fut alors qu'il me dit ſon nom, que je ne ſavois pas encore. Ce nom étoit Mahomet-Abdel-Gin, c'eſt-à-dire l'eſclave du diable ou de l'eſprit. Une tribu conſidérable s'appelle ainſi, & beaucoup d'Arabes de cette tribu viennent du royaume de Sennaar au Caire; mais mon compagnon de voyage étoit né parmi les Howadat, vis-à-vis de Métrahenny, où je l'avois trouvé.

Le chemin que nous ſuivions étoit partout très-couvert. Il y avoit de chaque côté des monceaux de ſable & de gravier fin, mais qu'on ne diſtinguoit pourtant pas de loin, au-deſſus de la ſurface unie de la plaine. A près de douze milles de diſtance, on trouve une chaîne de montagnes qui ne s'élèvent pas très-haut, mais qui ſont peut-être les plus arides qu'il y ait au monde. Quand nous eûmes atteint ces montagnes, nous marchâmes dans une petite plaine d'environ trois milles de large, qui les ſépare, & où il n'y a

pas l'apparence d'un arbuste, ni d'un brin d'herbe. On n'y apperçoit non plus nulle trace d'aucun être vivant, ni antelopes, ni autruches, ni serpens, ni lézards, qui sont les habitans ordinaires des déserts les plus horribles. Les oiseaux même semblent fuir un séjour aussi désastreux. Nous n'en vîmes pas voler un seul. La surface de la terre y est absolument dépourvue de toute espèce d'eau douce ou saumache. Le soleil y darde ses rayons, & y répand une chaleur brûlante. Nous essayâmes de frotter deux morceaux de bois l'un contre l'autre, & en moins de demi-minute ils furent en feu; ce qui prouve combien dans ce pays tout est desséché & prêt à s'enflammer.

A trois heures & demie de l'après-midi, nous dressâmes nos tentes auprès de quelques puits dont l'eau nous parut plus amère que de la suie. Heureusement nous avions porté sur les chameaux des outres remplies d'autre eau. Celle de ces puits avoit un seul avantage; elle étoit froide, & elle servit à nous rafraîchir extérieurement.

L'endroit désagréable où nous nous étions arrêtés se nomme Légeta. Nous fumes obli-

gés d'y paſſer la nuit & toute la journée du lendemain, pour attendre l'arrivée de la caravane de Cus & d'Eſné, & une partie de celle de Kenné & d'Ebanout qui étoient demeurées en arrière.

Tandis que nous étions aux puits de Légeta, l'Arabe Abde-Gin vint me porter ſon tréſor, qui s'étoit accru juſqu'à la ſomme de dix-neuf ſequins & demi. " Eh! quoi, lui dis-je, „ Mahomet, n'êtes-vous jamais en ſureté „ parmi vos compatriotes, ſoit ſur terre, ſoit „ ſur mer? — Non, me répondit-il. La „ ſeule différence qu'il y ait, c'eſt que quand „ nous étions à bord du vaiſſeau, nous n'a- „ vions à craindre que trois voleurs, & quand „ nous ſerons tous raſſemblés ici, il y en „ aura peut-être trois mille. Mais j'ai un con- „ ſeil à vous donner: — Mahomet, repli- „ quai-je, mon oreille eſt toujours attentive „ aux conſeils, ſurtout en pays étranger. „ — Ces gens-là, reprit alors Mahomet, „ craignent la rencontre des Arabes Atouni; „ & ſi nous étions attaqués, ils s'enfuiroient, „ & vous abandonneroient à ces Atouni qui „ pilleroient vos bagages. Mais comme vous „ n'avez aucun intérêt à défendre le blé de

„ la caravane, si les Atouni surviennent, „ n'en tuez aucun; ce qui seroit fort dange- „ reux pour vous. Contentez-vous de vous „ mettre à l'écart, & laissez-moi le soin d'arran- „ ger les choses. Je vous réponds sur ma vie „ que quand toute la caravane seroit dépouillée „ & mise entièrement à nud, & que vous „ paroîtriez chargé d'or, on ne touchera à „ rien de ce qui nous appartiendra. „

Je lui fis beaucoup de questions relativement à cet avis, parce que l'affaire étoit de très-grande conséquence; & je fus si satisfait de ses réponses, que je résolus de me conformer exactement à ce qu'il me disoit.

L'après-midi il nous arriva vingt Turcs qui venoient de la Caramanie, qui est cette partie de l'Asie mineure située sur les bords de la Méditerranée, vis-à-vis des côtes d'Egypte. Ils étoient tous très-bien vêtus à la Turque, montés sur des chameaux, ayant le sabre au côté, des pistolets à leur ceinture, & portant en outre une jolie carabine, avec des munitions dans des gibernes. Quelques-uns d'entre eux parloient Arabe, & mon domestique Grec, Michaël, servit d'interprête aux autres.

Dès qu'ils eurent appris que la grande tente appartenoit à un voyageur anglois, ils y vinrent sans cérémonie. Ils me dirent qu'ils étoient tous voisins & amis, & qu'ils étoient partis ensemble pour aller à la Mecque en pélerinage ; mais qu'ignorant le langage & les coutumes des Egyptiens, ils avoient été traités assez mal depuis qu'ils avoient débarqué à Alexandrie, & particulièrement dans un certain endroit que je soupçonnai être Achmim ; qu'un des Owam, c'est-à-dire, un de ces voleurs qui plongent dans le Nil, étoit monté à leur bord pendant la nuit, & leur avoit enlevé un petit porte-manteau contenant deux cent sequins en or ; qu'ils s'en étoient plaints au bey de Girgé, & qu'ils n'en avoient obtenu aucune satisfaction ; qu'enfin ils venoient d'apprendre qu'il y avoit dans la caravane un Anglois qu'ils reconnoissoient pour leur *compatriote*, & qu'ils venoient lui proposer de faire cause commune avec eux, & de se défendre mutuellement contre leurs ennemis.

Voici ce qu'ils entendoient par leur compatriote.

Il y a dans l'Asie mineure, entre la Natolie & la Caramanie, un district appelé Caz-Dagli,

& par corruption Caz-Dangli ; & les Turcs croient que c'eſt de-là que les Anglois tirent leur origine. Auſſi ne manquent-ils jamais de réclamer ſur ce titre l'alliance des Anglois, & principalement quand ils ont beſoin de leur ſecours.

J'appris à nos nouveaux compagnons l'arrangement que j'avois fait avec l'Arabe Abdel-Gin. Ils trouvèrent d'abord que je portois trop loin ma confiance ; mais je leur perſuadai que c'étoit le vrai moyen de diminuer le danger ; & au pis aller, j'étois très-content que nous fuſſions un aſſez grand nombre de gens armés, pour battre les Atouni, après qu'ils auroient vaincu la caravane des payſans d'Egypte, dont on ne devoit certainement eſpérer aucune réſiſtance.

Je ne puis diſſimuler le ſecret plaiſir que j'eus alors, en voyant le nom & le caractère anglois en ſi bonne réputation parmi des peuples éloignés, qui ſont ennemis de notre religion & étrangers à notre gouvernement. Des Turcs, venant du Mont-Taurus, & des Arabes ſortant de la Libye, ne ſe croyoient pas en ſureté au milieu de leurs compatriotes;

mais ils confioient leur vie & leur fortune à la parole d'un Anglois, qu'ils voyoient pour la première fois.

Ces Turcs paroiſſoient être un peu au-deſſus de la claſſe ordinaire du peuple. Tous avoient leur porte-manteau fort bien arrangé, & ils me firent entendre qu'il y avoit de l'argent dedans. Ils les placèrent dans la tente de mon domeſtique, en les attachant l'un à l'autre autour du poteau du milieu; précaution néceſſaire, car il avoit été aiſé de s'appercevoir que depuis le premier moment de l'arrivée des Turcs, les Arabes de la caravane n'avoient ceſſé d'avoir les yeux ſur ces porte-manteaux.

Nous ſéjournâmes le 18 à Légeta, pour attendre la réunion des caravanes; & nous en partîmes le 19 à ſix heures du matin. Nous fîmes route ce jour-là dans une plaine, qui dans ſa moindre largeur n'avoit pas moins d'un mille, ni dans la plus grande plus de trois milles. Les montagnes que nous voyions à droite & à gauche étoient plus élevées que les premières & d'une couleur noire & calcinée. Les rochers qui les hériſſoient, étoient ſemblables aux pierres qu'on trouve ſur les

flancs du Mont-Véſuve. Mais ſur le Véſuve il y a des arbres & des plantes, au lieu que ſur ces montagnes on n'en apperçoit d'aucune eſpèce.

A dix heures & demie nous paſsâmes auprès d'une montagne de marbre verd & rouge; & à midi, nous entrâmes dans la plaine d'Hamra, où nous obſervâmes d'abord que le ſable étoit rouge, & tirant ſur la couleur pourpre du porphyre, d'où l'on a donné le nom d'Hamra à la vallée. Je deſcendis de cheval pour examiner la qualité des rochers; & je reconnus avec grand plaiſir que là commençoient les carrières de porphyre, ſans mélange d'aucune autre pierre; mais il étoit imparfait, mou & caſſant.

A peine y avoit-il une heure que je m'amuſois à cet examen, que je fus averti que les Arabes avoient fondu ſur l'arrière-garde de la caravane, dont nous formions l'avant-garde. Les Turcs & mes domeſtiques s'étoient tous rangés au pied de la montagne & placés le plus avantageuſement poſſible. Mais nous apprîmes bientôt que le danger n'étoit pas grand. Il n'y avoit que quelques voleurs qui avoient

tenté d'enlever la charge de blé des chameaux qui ne pouvoient pas marcher auſſi vîte que les autres. Peut-être même que ce vol ſe faiſoit d'accord avec quelques perſonnes de la caravane.

Le reſte de l'après-midi, toutes les montagnes que nous vîmes étoient de porphyre & de la plus belle couleur de pourpre ; & on peut obſerver que Ptolémée (1) ne s'eſt que fort peu trompé ſur leur poſition.

A quatre heures, nous campâmes dans un endroit nommé Main-El-Maſareck, où le ſable étoit de la même couleur que dans la vallée d'El-Hamra ; & nous remarquâmes que les fourmis, les ſeuls êtres vivans qui habitent dans ces déſerts, étoient d'une ſuperbe couleur rouge, comme le ſable.

Le 20, à ſix heures du matin, nous partîmes de Main-El-Maſareck, & à dix heures nous fûmes rendus à l'entrée du défilé. A onze heures, nous commençâmes à deſcendre. Nous avions monté juſques-là depuis Kenné, mais preſque inſenſiblement.

---

(1) Ptol. Almag. lib. 4, Geograph. p. 104.

Alors nous fûmes dédommagés de l'uniformité des objets que nous avions vus la veille. De chaque côté de la plaine nous trouvâmes plusieurs sortes de marbre, & j'en ramassai des échantillons de douze espèces différentes que j'emportai avec moi.

A midi, nous entrâmes dans une plaine remplie d'acacias, plantés à égale distance. Des arbres isolés étendent leurs branches bien davantage, comme si la nature les faisoit croître à proportion du besoin que les voyageurs ont de rechercher leur ombrage. C'est sous ces acacias que se rendent les Arabes Arouni après la pluie.

Depuis notre départ de Légeta, nous n'avions pas trouvé d'eau. Nous n'en rencontrâmes pas davantage le jour suivant.

A droite de la vallée d'acacias, nous vîmes du porphyre & du granit d'une extrême beauté; & dans toute la route que nous fîmes ce jour-là, les montagnes qui bordoient notre chemin des deux côtés étoient de porphyre, à l'exception de très-peu d'endroits, où nous apperçûmes de la pierre commune.

A quatre heures & un quart nous dressâmes nos tentes à Koraim, petite plaine presque absolument stérile; le sol en est de gravier très-fin & de sable mêlé de quelques pierres; & l'on n'y voit que peu d'acacias semés de loin en loin.

Le 21, nous partîmes de grand matin de Koraim, & à dix heures nous passâmes dans divers défilés, étant continuellement inquiétés par la nouvelle que les Arabes approchoient. Cependant nous n'en vîmes aucun. Les défilés que nous avions suivis nous conduisirent dans une longue plaine, qui tourne à l'est, ensuite au nord-est, & puis au nord; de sorte qu'elle forme une portion de cercle. Au bout de cette plaine, nous trouvâmes une montagne dont la plus grande partie étoit de marbre, *verde antico*, comme on l'appelle à Rome, & le plus beau que j'aie vu de ma vie.

Lorsque nous eûmes passé cet endroit, nous vîmes presque continuellement des montagnes des deux côtés de notre chemin, & surtout à droite. Les seules que j'examinai étoient d'une espèce de granit, avec des veines rougeâtres & des taches noires, en forme quarrée

& triangulaire. Ces montagnes s'étendent jufqu'à Meffag-El-Terfowey, où nous campâmes à midi. Là, nous fûmes obligés d'aller chercher de l'eau à plus de cinq milles au fud-eft. Cette eau ne vient point de fource ; on la trouve dans des grottes & dans les cavités des rochers, lefquelles font au nombre de douze ; & il m'eft impoffible de dire fi elles ont été creufées par la nature, ou par la main des hommes, ou par tous les deux enfemble. La pluie tombe très-abondamment dans cette partie en Février, parce que les nuages, pouffés vers l'Abyffinie, fe brifent contre le fommet des montagnes. Alors les cavités font remplies, & les rochers fufpendus qui les couvrent empêchent les évaporations.

C'étoit la première eau fraîche que nous avions bue depuis que nous avions quitté les bords du Nil ; & la feule que nous euffions trouvée depuis Légeta : mais telle avoit été la prévoyance de notre caravane, que peu de gens eurent befoin de ce fecours. Prefque tous avoient pris une abondante provifion d'eau du Nil ; quelques-uns même en avoient affez pour leur retour. Pour nous, nous n'étions pas dans ce cas-là. Nous avions pris

à

à la vérité de l'eau du Nil : mais nous ne crûmes jamais que nous puffions en avoir affez, tant qu'il y auroit de la place dans nos outres pour en mettre davantage. Les conducteurs de mes chameaux allèrent donc en chercher dans la soirée; & je les accompagnai, dans l'efpérance de voir quelques antelopes qui vont boire la nuit dans les citernes, quand elles n'ont pas pu y aller le jour.

Il y avoit une demi-heure que j'étois à l'affût au-deffus du fentier qui conduit à la principale grotte, lorfqu'une antelope parut feule, marchant fort tranquillement ; puis quatre autres vinrent fur fes traces. Quoique je demeuraffe caché & tranquille, la première antelope parut m'avoir découvert, dès l'inftant que je l'apperçus moi-même. J'aurois imaginé que c'étoit fon odorat qui l'avertiffoit que j'étois-là: mais j'avois eu foin de porter un morceau de tourbe allumée avec moi, & j'en avois laiffé un autre à côté de mon cheval. Peut-être auffi étoit-ce cette odeur qui lui paroiffoit étrange, & qui l'effraya. Quoiqu'il en foit, cette antelope avoit un air craintif, & fembloit veiller pour celles qui la fuivoient, & qui au lieu de témoigner quelqu'inquiétude

s'amusoient à jouer entr'elles. La première ralentit donc son pas, & eut l'air de plus en plus soupçonneux : mais comme elle étoit bien à ma portée, je ne voulus pas attendre plus long-temps à lui tirer mon coup de fusil, & risquer de n'avoir rien pour obtenir beaucoup. Je l'ajustai si bien qu'elle ne fit qu'un saut d'environ six pieds de haut & tomba roide morte la tête en bas. Je tirai aussi-tôt un autre coup aux quatre, qui s'étoient rassemblées en grouppe; j'en tuai une seconde, & j'en blessai une troisième, qui se sauva dans l'obscurité des montagnes. La difficulté de pénétrer dans ces endroits ne nous permit pas de la suivre. Nous étions d'ailleurs contens de notre proie; & nous aidâmes nos compagnons à puiser de l'eau.

Il étoit près de minuit quand nous nous en retournâmes avec notre proie & notre eau. Nous apperçûmes de loin nos tentes toutes éclairées, ce qui n'est pas d'usage à cette heure de la nuit. Cependant je crus que c'étoit par rapport à mon absence; je crus qu'on avoit voulu que cette clarté me guidât de loin. Dès que nous fûmes à une certaine distance de notre tente, on nous cria pour nous de-

mander le mot de passe; je répondis soudain, *Charlotte*. Je vis en arrivant que les Turcs armés montoient la garde autour de la tente. Bientôt après, l'Arabe Howadat vint à moi avec un messager de Sidi-Hassan, qui m'invitoit à me rendre immédiatement auprès de lui : mais d'un autre côté, mes domestiques me prièrent d'entendre auparavant ce qu'ils avoient à me dire.

Je m'apperçus tout de suite qu'il étoit arrivé quelque fâcheuse aventure; je fis faire mes complimens à Hassan, en ajoutant que s'il avoit besoin de me dire quelque chose, à une heure si avancée de la nuit, il feroit bien de venir lui-même ou d'envoyer quelqu'un à sa place, parce qu'il étoit trop tard pour moi pour faire des visites dans le désert, surtout ayant besoin de manger & étant fatigué de ma course aux citernes. Je donnai ordre à mes domestiques d'éteindre les flambeaux, que nous n'avions pas coutume de tenir allumés, & de ne laisser brûler que ceux dont nous avions besoin; parce qu'autrement c'étoit annoncer de la crainte; mais je défendis en même temps que personne dormît, excepté les conducteurs des animaux qui avoient été chercher de l'eau.

L'on m'apprit, en me rendant compte de ce qui s'étoit passé, que pendant que mes gens étoient plongés dans leur premier sommeil, deux hommes s'étoient glissés dans leur tente, & avoient essayé de dérober un porte-manteau. Mais comme tous les porte-manteaux étoient attachés l'un à l'autre autour du poteau qui soutenoit le milieu de la tente, le bruit éveilla mes domestiques, qui saisirent un des voleurs. Les Turcs voulurent aussitôt se défaire à coups de sabre de ce misérable ; mais cependant mes domestiques obtinrent, avec beaucoup de difficulté, qu'on l'épargnât, conformément à mes ordres; car je voulois toujours éviter autant qu'il étoit possible en pareille occasion d'en venir aux dernières extrémités. A la vérité, je permettois à mes gens de se servir de leurs bâtons, autant que leur prudence le leur conseilloit; mais cette fois-ci ils avoient passé les bornes de la modération, & surtout l'Arabe Abdel-Gin, qui avoit le premier arrêté le voleur. En un mot, les coups avoient été si libéralement distribués, que celui qui les avoit reçus ne donnoit plus aucun signe de vie, que par quelques gémissemens, & on l'avoit jeté à quelque distance de la tente, pour que ceux à

qui il plairoit le reconnoître le ramassassent. Il paroissoit que c'étoit un domestique de Sidi-Hassan, Egyptien esclave ou domestique lui-même du sheik Haman, par l'ordre de qui il conduisoit & commandoit la caravane, si tant est pourtant qu'il y eût là une conduite & un commandement.

J'avois avec moi dix domestiques bien armés, vingt-cinq Turcs, sur lesquels il sembloit qu'on pouvoit compter, & quatre janissaires du Caire, qui s'étoient joints à nous ; de sorte que nous étions quarante hommes en état de combattre, sans compter les conducteurs de nos chameaux. Comme nous avions parmi nous des gens qui connoissoient les puits du désert, & en outre un ami qui n'étoit point étranger aux Arabes Atouni, rien ne pouvoit nous alarmer.

Nous arrachâmes avec beaucoup de peine un vieux acacia, & nous nous procurâmes quelque fiente de chameau bien sèche, avec quoi nous fîmes rôtir nos deux antelopes. Malgré cela, elles furent mal cuites, & la viande nous en parut exécrable, quoique d'ailleurs elle eût été assez bien préparée, & que la sauce

qu'on y joignoit fût excellente. Cependant nous étions dans le désert; & là on profite de tout. Nous bûmes un coup d'eau-de-vie, qui acheva notre repas ; & ensuite nous nous resserrâmes en cercle auprès du feu, car la nuit étoit excessivement froide.

Cinq hommes armés de carabines & un grand nombre d'Arabes la lance à la main s'avancèrent vers nous. La sentinelle leur demanda le mot de passe, & comme ils ne surent pas le dire, elle leur signifia de s'arrêter ou qu'elle alloit faire feu sur eux. Ils crièrent alors tous à la fois *salam alicum*! Je leur fis dire que trois d'entr'eux pouvoient s'avancer, mais qu'ils tinssent les Arabes à l'écart. Trois vinrent en effet, & bientôt ils furent suivis des deux autres. Ils me rapportèrent de la part de Sidi-Hassan, que mes gens avoient tué un homme; & qu'il me prioit de lui faire livrer le meurtrier, & d'aller moi-même à sa tente pour être temoin de la justice qu'il vouloit rendre. Je répondis : " qu'aucun des gens de „ ma suite, même quand il seroit provoqué, „ ne donneroit la mort à personne, en mon „ absence, à moins que ce ne fût pour défen- „ dre sa propre vie; & que si j'avois été là,

„ lorſqu'on étoit venu dérober dans ma tente, „ j'aurois certainement fait tirer ſur le voleur; „ mais que puiſqu'il étoit mort, j'en étois „ bien-aiſe, & que je comptois ſeulement que „ Sidi-Haſſan me remettroit celui qui s'étoit „ ſauvé; qu'il alloit être bientôt jour, & que „ je le verrois au départ de la caravane, „ pour entendre ce qu'il avoit à dire pour ſa juſtification. „ En même temps je défendis que qui que ce fût s'approchât de ma tente, juſqu'à ce qu'il fît jour, ſous aucun prétexte que ce pût être.

Les cinq envoyés ſe retirèrent en murmurant; mais il me fut impoſſible de comprendre ce qu'ils diſoient. Ils ne revinrent plus. Cependant aucun de nous ne dormit. Nous nous répétâmes la promeſſe de nous ſoutenir tous mutuellement; & nous reconnûmes depuis qu'on avoit voulu nous traiter comme on traite ordinairement ces pauvres étrangers, les Turcs, qui ſont dépouillés tous les ans en allant à la Mecque.

A la pointe du jour la caravane fut très-alarmée. On avoit été informé que trois cent Arabes Atouni étoient venus puiſer de l'eau

à Tersowey ; & en effet nous avions vu beaucoup de traces, qui indiquoient qu'il y avoit eu récemment du monde à la citerne où nous étions allés le soir. Nous résolumes, mes camarades & moi, de ne pas charger un seul de nos chameaux ; de laisser partir la caravane pour qu'elle rencontrât la premiere les Atouni; qu'au moment du départ, je m'avancerois seul à cheval jusqu'à deux cent pas de ma tente, & tout le reste de ma troupe me suivroit à pied, & les armes à la main.

Hassan étoit aussi monté à cheval avec une centaine de ses soldats, & une multitude d'Arabes qui les suivoient à pied. Il m'envoya dire de m'avancer avec deux de mes gens seulement : mais je répondis que je n'avois pas intention de m'avancer du tout; que cependant s'il vouloit avoir affaire à moi, il n'avoit qu'à parler; que j'irois le joindre un contre un ou trois contre six, comme il lui plairoit. Alors il me renvoya un message pour m'annoncer seulement qu'il désiroit de me communiquer ce qu'il savoit des Atouni, afin que je me tinsse sur mes gardes. Je lui fis rendre une seconde réponse, qui portoit que je me tenois toujours sur mes gardes contre toute

espèce de voleurs, & que je ne distinguois point les gens, qui étoient voleurs eux-mêmes, de ceux qui encourageoient les autres à l'être, soit Atouni, soit Ababdé.

Pour toute replique, Hassan me fit dire que la matinée étoit froide & qu'il me prioit de lui donner une tasse de café, & de faire éloigner les Turcs. Je fis aussitôt prendre la cafetière par un de mes domestiques, & je dis à mes compagnons de s'asseoir. Après quoi j'allai joindre Hassan, & comme il descendoit de cheval, je mis pied à terre au milieu de vingt ou trente de ses vagabonds, qui s'assirent auprès de nous. Il me dit alors qu'il étoit extrêmement surpris que m'ayant envoyé chercher la veille, je ne me fusse point rendu à sa tente; que tout le camp murmuroit de la manière dont un homme avoit été battu par mes gens; qu'il avoit eu beaucoup de peine à empêcher ses soldats de tomber sur nous & de nous exterminer tous; & qu'enfin j'avois tort de protéger ces Turcs, qui portoient continuellement de l'argent à la Mecque pour acheter des marchandises & les passer en fraudant les droits.

Mon domestique venoit justement de verser une tasse de café, qu'il lui présentoit. Mais je lui dis. " Attendez, jusqu'à ce que nous sachions si nous sommes en paix, ou non. Sidi-Hassan, si le moyen que vous employez de lever les droits qui vous sont dûs par les Turcs, est d'envoyer des voleurs pour leur prendre leur bagage dans ma tente, vous auriez dû m'en avertir d'avance, & je me serois arrangé là-dessus. Quant à la peine que vous dites avoir prise d'empêcher vos soldats de m'exterminer, c'est une vanterie si ridicule que je ne puis qu'en rire. Ces pauvres diables, à face pâle, qui sont autour de vous, le nez emmitouflé dans leur manteau (1), de peur du froid, sont-ils capables de regarder entre les deux yeux des janissaires comme les miens? Parlez bas, & en arabe, quand vous tenez de pareils propos; car autrement il ne seroit peut-être pas en mon pouvoir de faire pour vous ce que vous dites avoir fait pour moi la nuit dernière : je ne serois pas le maître d'empêcher qu'on ne vous exterminât sur la place ".

(1) Burnoose.

“ Parla-t-on jamais ainsi? dit un de ceux qui
„ étoient derrière lui. Dites-moi, maître, êtes-
„ vous un roi „? — “ Si Sidi-Hassan est
„ ton maître, répondis-je, & que tu oses me
„ parler en ce moment, tu es un insolent. Sors
„ de devant moi. Je jure que si tu restes ici,
„ je ne boirai pas une seule goutte de café,
„ & je vais aussitôt remonter à cheval „.

Je me levai, & mon domestique recula sa cafetière. Mais Hassan ordonna à son homme de se retirer, en disant: “ Non, non „. Donnez-moi du café, si nous sommes en paix. Et il but sa tasse. “ Maintenant, ajouta-t-il,
„ ce qui est passé, est passé. Mais les Atouni
„ vont nous attaquer au passage (1) de Béder.
„ Vos gens sont mieux armés que les miens.
„ Ils sont Turcs & accoutumés à combattre.
„ Je désirerois que vous voulussiez marcher en
„ avant; nous nous chargerions de conduire

(1) Les Arabes appellent ces passages étroits des montagnes *fum*, comme les Hébreux les appeloient *pi*, la bouche. Fum-el-Beder, signifie la bouche de Beder; Fum-el-Terfowey, la bouche ou le passage de Terfowey. Piha-Hhiroth, la bouche de la vallée traversée par des ravines.

„ vos chameaux, quoique mes gens en conduisent quatre mille des leurs, & qu'ils soient „ assez embarrassés de veiller sur leur blé „.

“ Moi, répondis-je, si j'avois manqué d'eau „ ou d'autres provisions, je serois allé en demander aux Atouni, qui m'en auroient donné. „ Ne savez-vous donc pas à qui vous parlez? „ Ne savez-vous pas que les Atouni sont des „ Arabes, amis d'Ali-Bey? Et que je suis moi-„ même chargé de sa confiance & envoyé par „ lui vers le shérif de la Mecque? Les Atouni „ ne nous feront point de mal à nous. Mais, „ comme vous dites que vous êtes le commandant de la caravane, nous avons tous „ juré de ne pas tirer un coup de fusil, jusqu'à-ce que nous vous voyions bien engagé „ au combat; & alors nous ferons de notre „ mieux pour empêcher les Arabes d'enlever „ le blé du shérif de la Mecque, par rapport „ au shérif seulement „. A ces mots, ils s'écrièrent tous, El-Fedtah! El-Fedtah! & je prononçai aussi les paroles de paix pour mes compagnons; car aucun Turc ne voulut s'approcher d'Hassan.

Vis-à-vis de l'endroit où nous avions campé

étoit Terfowey, grande montagne composée en partie de marbre verd, & en partie de granit, d'une couleur rougeâtre fur un fond gris & tacheté de marques longues & quarrées. A environ quarante pas, en dedans de la vallée étroite qui fépare Terfowey de la montagne qui lui eft oppofée, il y avoit le fût ou la tige d'un immenfe obélifque de marbre prefque quarré. Sa bafe & fon fommet étoient brifés; malgré cela il avoit encore trente pieds de long & dix-neuf pieds de face. Environ deux pieds de la bafe étoient parfaitement féparés de la montagne, & tout le refte n'étoit détaché que par un côté. L'entrée de la carrière avoit été élargie & nivellée, & le chemin pratiqué au-deffous du bloc.

Nous trouvâmes auffi plufieurs morceaux de jafpe, femés dans la plaine. Ils avoient des marques vertes, blanches & rouges, & étoient de l'efpèce qu'on nomme en Italie *Diafpro fanguine*. Les chaînes des montagnes des deux côtés de la plaine paroiffoient être d'un bout à l'autre de la même qualité; mais je ne veux point l'affurer, parce que je ne pus pas les examiner affez long-temps.

Le 22 à une heure du matin notre caravane fe remit en route, pleine de terreur de l'approche des Atouni. Nous marchions du côté de l'orient; & à trois heures nous arrivâmes aux défilés. Mais il faifoit encore fi obfcur qu'il nous étoit impoffible de diftinguer les côtés du chemin que nous fuivions; & lorfque le jour commença à paroître, nous nous trouvâmes au pied d'une montagne de granit, femblable à celle que nous avions vu la veille.

Nous apperçûmes une immenfe quantité de petits morceaux de granit de différente qualité, ainfi que des morceaux de porphyre, répandus dans la plaine. Ils fortoient probablement des anciennes carrières, & ils avoient été chariés là par les torrens. Il y en avoit de blancs tachetés de noir & de rouge, avec des veines vertes & des taches noires.

A la fuite de cette plaine, toutes les montagnes que l'on trouve à main droite font de marbre rouge. Il y en a immenfément : mais il n'eft pas très-beau. Il nous parut que ces montagnes de marbre avoient à-peu-près la même étendue que celles de granit que nous avions rencontrées auparavant; & tandis qu'à

notre droite le marbre étoit rouge, le côté gauche ne nous offroit que du marbre d'un verd terne, qu'on dit être du marbre serpentine.

Ce spectacle est un des plus extraordinaire que j'aie jamais vu. Les premières montagnes d'une hauteur considérable n'avoient pas un arbre, pas un buisson, pas même un seul brin d'herbe. Celles-ci étoient moins hautes, mais il sembloit qu'elles avoient été couvertes, les unes de tabac d'Espagne, les autres de tabac du Brésil.

Les montagnes de marbre rouge, s'étendent le long de la mer; & les vaisseaux qui fréquentent la côte d'Abyssinie pouvant les observer par la latitude de 26°, je fus étonné que l'on n'eût pas imaginé que c'étoit là la raison qui avoit fait donner à cette mer le nom de mer Rouge, plutôt que de l'attribuer à une foule de causes invraisemblables.

A huit heures nous commençâmes à descendre rapidement, & une demi-heure après nous entrâmes dans un défilé semblable à ceux que j'ai déjà décrits, & ayant de chaque côté des montagnes de marbre verd. A neuf heures,

nous vîmes à notre gauche les hautes montagnes que nous venions de passer. Nous les examinâmes attentivement, & nous reconnûmes qu'elles étoient en effet de marbre serpentine, & qu'à environ un tiers de leur épaisseur, il y avoit une grande veine de jaspe verd tacheté de rouge. Ce jaspe étoit si dur, qu'il nous fut impossible d'en détacher des morceaux à grands coups de marteau. Cependant il portoit les antiques empreintes de la main des hommes, plus qu'aucune autre partie du reste des montagnes que nous avions déjà vues. On apperçoit encore très-facilement les canaux creusés jadis pour conduire l'eau au travers de la montagne, & qui venoient se terminer à la carrière de jaspe; preuve indubitable que l'eau étoit pour les anciens peuples un des moyens de couper & de détacher ces pierres si dures.

A dix heures nous descendions encore par un chemin très-rapide, ayant de chaque côté du jaspe & du marbre verd, mais aucune autre espèce de verdure, lorsque nous eûmes la première vue de la mer Rouge. Une heure & un quart après nous arrivâmes à Cosséir.

J'avois

J'avois d'abord été étonné, comme tous les voyageurs qui m'ont précédé, en voyant la prodigieuse quantité de marbre magnifique qu'on trouve dans tous les monumens de l'ancienne architecture des Egyptiens : mais mon étonnement à cet égard, ainsi qu'à bien d'autres, cessa quand j'eus traversé en quatre jours un pays où il y a plus de granit, de porphyre, de marbre, de jaspe, qu'il n'en faudroit pour bâtir Rome, Athènes, Corinthe, Syracuse, Memphis, Alexandrie, & une demi-douzaine d'autres villes pareilles. Il est vraisemblable que les chemins creux des montagnes qu'on nomme défilés, ne sont point l'ouvrage de la nature, mais des hommes; & qu'on a pratiqué tous ces passages de cette manière, afin de rendre la descente vers le Nil aussi aisée qu'il étoit possible. J'ai jugé que, dans ces passages, il n'y avoit guères qu'un pied de pente, par cinquante pieds de chemin. De sorte que de l'endroit où l'on prenoit les plus pesans blocs jusqu'au Nil, ils devoient être tirés avec le moins d'efforts possibles, & en même-temps assez retenus par le frottement pour qu'ils ne roulassent pas plus vîte qu'il n'eût fallu, & qu'ils ne fussent pas emportés avec une vélocité contre laquelle on employoit sans doute encore d'autres moyens.

Comme après mon arrivée à Cosséir, j'entrepris une nouvelle excursion dans les montagnes de marbre, je vais rapporter ici toutes les observations minéralogiques que j'ai pu y faire.

On reconnoît le porphyre à un sable très-fin de couleur pourpre, sans lustre, sans brillant, mais très-agréable à la vue. Il est ordinairement mêlé au sable blanc & au gravier naturel des vallées. On trouve en général, dans les montagnes où est le porphyre, une espèce de marbre verd sans aucune bigarrure; & toutes les fois que ces deux veines différentes se rencontrent, le marbre est fragile, mais le porphyre conserve sa solidité ordinaire.

Le granit est couvert de sable, & a l'air d'une pierre de couleur brune & sale. Mais cette apparence ne lui est donnée que par l'impression du soleil & le contact immédiat de l'air; car, dès qu'on en casse un morceau, on apperçoit son beau gris, mêlé de marques noires, & orné d'une sorte de vernis rouge. Cette couleur rouge se fane bientôt à l'air; mais quand on polit le granit, elle reparoît

de nouveau dans tout ſon luſtre.. Le granit eſt là en bien plus grande quantité & plus près de la mer Rouge que le porphyre ; & c'eſt ſans doute de cette carrière qu'on a tiré la colonne de Pompée.

Non loin du granit eſt le marbre rouge. Cependant j'ai obſervé que l'un & l'autre ne ſe trouvoient jamais dans la même montagne. Le marbre rouge eſt recouvert d'un ſable de ſa propre couleur, & on croiroit de loin que toute la montagne eſt chargée de pouſſière de brique. Il y a auſſi dans le même endroit un autre marbre rouge parſemé de veines blanches, tel que j'en ai vu ſouvent à Rome, mais non pas employé dans les beaux ouvrages antiques. J'en ai vu auſſi de pareil en Angleterre.

Le marbre verd, appelé ſerpentine, ſemble être parſemé de tabac du Bréſil. Auprès de ce verd, je vis deux échantillons de ce magnifique marbre qu'on nomme Iſabelle. L'un étoit embelli par un luſtre tirant ſur le jaune & de cette couleur que nous appelons en Angleterre couleur de quaker (1) ; l'autre par un luſ-

(1) C'eſt une eſpèce de couleur, ventre de biche, un peu foncée.

tre bleuâtre, ou plutôt gorge de pigeon. Ces deux eſpèces de marbre forment à-peu-près la moitié de la montagne, dont le ſerpentine compoſe le reſte. Dans la partie du ſerpentine, ou marbre verd, j'apperçus auſſi une veine de jaſpe : mais comme je n'eus pas le temps de l'examiner attentivement, il m'eſt impoſſible d'aſſurer s'il étoit de la qualité de celui qu'on nomme jaſpe ſanguin ou du jaſpe plus commun.

Je devrois d'abord avoir parlé du *verde antico*, de ce marbre d'un verd foncé & orné de marques blanches & irrégulières ; car il ſe trouve plus près du Nil que les autres, & il eſt, d'ailleurs, le plus précieux de tous. Ce marbre eſt comme le jaſpe au milieu des montagnes de marbre verd ou ſerpentine, & il n'eſt point recouvert par un ſable particulier, dont la couleur puiſſe le faire reconnoître. On trouve avant une pierre bleue, d'un grain très-uni, très-ſolide, & ſans aucunes taches différentes. Quand on la briſe, elle eſt un peu plus légère que l'ardoiſe, & plus belle que beaucoup de marbres ; &, dès qu'elle eſt polie, elle eſt ſemblable à la lave des volcans. Après avoir enlevé cette couche de pierre, nous décou-

vrîmes les lits de *verde antico*, & là la carrière eſt bien facile à ſuivre, car elle a été découverte en différens endroits, dans l'eſpace de 24 pieds quarrés. Dans une autre partie, la pierre a été ôtée & on y a fait un grand creux.

En divers endroits de la plaine, il y avoit pluſieurs petits morceaux de marbre africain diſperſés : cependant je ne découvris aucune montagne, ni même aucune veine de cette eſpèce de marbre. J'imagine que les morceaux que je vis ſortoient du cœur de quelqu'autre marbre coloré, & placé par degrés comme le *verde antico* & le jaſpe. Je crois même que c'eſt dans les montagnes de marbre Iſabelle, & ſpécialement dans celles de la couleur la plus jaune ; mais ce n'eſt pourtant qu'une ſimple conjecture. Ces immenſes carrières de marbre ſont placées dans une chaîne de montagnes, d'où l'on deſcend également à l'orient & à l'occident vers le Nil & vers la mer Rouge. Le terrain en plaine eſt rempli d'un gravier ſolide, propre à ſupporter le charroi des plus peſans fardeaux ; & on peut aiſément les conduire juſques au lieu de l'embarquement ſur le Nil. Cette remarque fit encore ceſſer un de mes étonnemens, celui que m'a-

voit causé le transport de ces énormes blocs de marbre que les anciens conduisoient à Thèbes, à Memphis, à Alexandrie.

Cosséir est un petit village entouré de murailles de boue, sur le bord de la mer Rouge & au milieu de ces amoncellemens de sable, que le vent rassemble & disperse alternativement. Il est défendu par un château quarré construit en pierres de taille, avec des tours quarrées dans les angles, où il y a trois petits canons de fer & un de bronze, tous en fort mauvais état. Ces canons ne servent absolument qu'à épouvanter les Arabes & à les empêcher de piller le village, quand on y a déposé le bled qu'on veut transporter à la Mecque dans les temps de famine. Les murs ne sont pas très-élevés & ils n'auroient point, en effet, besoin de l'être, si les canons étoient bien en ordre; mais, comme il en est tout autrement, on a exhaussé les remparts avec de l'argile ou de la boue, pour empêcher que les soldats qui défendent Cosséir ne soient sous la portée des armes à feu des Arabes, lesquels pourroient sans cela les commander du haut des montagnes de sable des environs.

Il y a au nord-ouest du château plusieurs puits d'eau saumache, que je rendis potable en la faisant filtrer à travers du sable; & cela seulement pour en faire l'épreuve. L'eau qu'on boit ordinairement à Cosséir vient de Tersowey, qui en est à une bonne journée de chemin.

Ce qu'on appelle le port de Cosséir se trouve au sud-est. Il n'y a rien qu'un rocher, qui s'étend à environ quatre cent pas dans la mer, & abrite les vaisseaux qui sont à l'ouest contre les vents de nord & de nord-est, comme les maisons de la ville les défendent du vent d'ouest.

Il y a dans la ville un grand enclos entouré de hautes murailles de terre, où chaque commerçant a un magasin pour renfermer son bled & ses autres marchandises, qui ne consistent guères qu'en toiles des Indes pour la consommation de la Haute-Egypte. C'est-là tout ce qu'on porte à Cosséir, depuis que le commerce de Dongola & de Sennaar a été interrompu.

J'avois des ordres du sheik Haman pour loger dans le château, Mais quelques heures

avant mon arrivée Hussein-Bey-Abou-Kersh avoit débarqué venant de la Mecque & de Jidda, & il s'étoit emparé des appartemens qu'on m'avoit destinés. C'étoit un des beys errans qu'Ali-Bey avoit vaincus & chassés du Caire. On l'avoit surnommé Abou-Kersh, c'est-à-dire, le père au gros ventre, à cause de son extrême grosseur: mais depuis ses revers, il étoit devenu un peu moins gros. Mes gens qui me précédoient, croyant qu'un ami du bey victorieux devoit jouir de plus de considération qu'un bey banni, déposèrent une partie de mon bagage dans le château, au moment où ce potentat en prenoit possession. Soudain le sabre fut tiré, & on menaça de mort mes pauvres domestiques, qui s'enfuirent & se cachèrent jusques à mon arrivée.

Dès qu'ils vinrent se plaindre à moi, je leur dis qu'ils avoient eu tort; qu'un souverain devoit jouir partout de ses droits, & que ce n'étoit point à moi à juger s'il en avoit le pouvoir ou non. Je me procurai facilement une maison, & j'envoyai faire mes complimens au bey par un des quatre janissaires du Caire qui s'étoient joints à nous. Je lui fis dire en même-temps, que je le priois de

me rendre mes effets, & d'excuser l'ignorance de mes domestiques qui ne savoient point qu'il étoit à Cosséir; mais que d'après le firman du grand-seigneur & les lettres du bey & de la porte des janissaires du Caire dont j'étois muni, ils avoient pensé que j'avois droit de me loger dans le château s'il n'avoit pas déjà été occupé par lui.

Il se trouva par hasard qu'un de mes intimes amis, Mahomet Topal, capitaine d'un des grands vaisseaux du Caire qui font le commerce d'Arabie, étant le compagnon du bey, l'avoit mené voir à Jidda le capitaine Thoenhik, & quelques autres de nos capitaines Anglois, dont la précieuse coutume est de faire beaucoup de civilités à ces sortes de personnages.

Hussein bey fit beaucoup de questions au janissaire, qui lui dit que j'étois Anglois, protégé du grand-seigneur, du bey & de la porte du Caire, & que par humanité, par charité, j'avois fourni de l'eau & d'autres provisions à des étrangers Turcs avec qui nous avions traversé le désert. Hussein parut alors très-fâché de la conduite de ses gens,

qui avoient tiré le ſabre contre mes domeſtiques, & taillé en pièces mon tapis & quelques cordes. Il ordonna de ſon propre mouvement à ſon kaya, ou premier lieutenant, de quitter ſon logement, & au lieu de me renvoyer mon bagage, il le fit porter dans l'appartement du kaya. Mais je refuſai abſolument de profiter de ſa politeſſe. Je lui fis dire que je ſavois qu'il n'étoit-là que pour quelques jours, & que comme j'y ſerois moi-même pour plus long-temps, je me contenterois de prendre ſon logement à ſon départ pour mettre mes effets à l'abri des Arabes; mais qu'il n'y avoit aucun riſque à courir pendant qu'il étoit dans la ville. J'ajoutai que j'irois lui préſenter mon reſpect dans la ſoirée quand la chaleur ſeroit moins forte. J'y allai en effet, & je lui portai un petit préſent, auquel il ne s'attendoit sûrement pas. Nous nous fîmes réciproquement beaucoup de civilités. Les Turcs qui avoient été mes compagnons de voyage étoient tous chez lui, & il me donna à pluſieurs repriſes beaucoup de louanges ſur la charité, la généroſité, l'humanité que j'avois exercées envers eux.

Les Turcs trouvant une occaſion d'être fa-

vorablement écoutés, ne manquèrent pas de porter des plaintes contre l'Arabe qui avoit tenté de les voler dans le désert. Hussein-Bey me demanda si cela étoit arrivé dans ma tente. Je répondis que c'étoit dans celle de mes domestiques. « Pour quelle raison, me dit-il, „ vous autres Anglois, qui connoissez si bien „ ce que c'est qu'un bon gouvernement, „ n'avez-vous pas donné ordre qu'on fît tom„ber devant la porte de votre tente la tête „ du coupable, tandis qu'il étoit en vos mains? „ — Bey, repliquai-je, je sais ce que c'est „ qu'un bon gouvernement; mais étranger & „ chrétien, je n'ai aucun titre pour exercer „ le pouvoir de vie & de mort dans ce pays. „ Il n'est qu'un seul cas où je me le permet„trois; ce seroit celui où un homme atten„teroit à ma vie. Alors je crois que je serois „ en droit de me défendre, quelles qu'en „ pussent être les conséquences pour l'agres„seur. Mes gens prirent l'Arabe sur le fait. „ Ils savoient de moi que dans ces sortes „ d'occasions il falloit châtier le voleur, de „ manière à le mettre hors d'état de déro„ber pendant deux mois. Ils le firent; & „ cette punition exercée de sang-froid étoit „ suffisante. — Pour moi, reprit le bey, je

» ne suis jamais de sang-froid avec de pareils » coquins. Va, dit-il, en parlant à un de ses » soldats : dis de ma part à Hassan, le chef » de la caravane, qu'à moins que l'Arabe » qui a voulu dérober ne soit pendu demain » avant le lever du soleil, je le chargerai de » fers lui-même, & je le traînerai ainsi jusqu'à » Furshout. »

Au moment qu'il eut donné cet ordre, je pris congé de lui en lui disant : " Hussein-» Bey, profitez de mes conseils ; ayez un » vaisseau, & faites partir ces Turcs pour la » Mecque, avant que vous quittiez vous-» même la ville : autrement, soyez certain » qu'ils répondront tous de la mort de l'Arabe, » & que peut-être ils seront dépouillés & mas-» sacrés dès que vous aurez tourné le dos. » — C'étoit tout ce que je pouvois faire pour les mettre à l'abri du ressentiment qui les menaçoit. Mes avis furent suivis, & les pauvres Turcs s'embarquèrent le lendemain matin avec beaucoup de satisfaction. Le voleur fut puni ; on ne lui fit rien sous prétexte qu'il s'étoit évadé.

Divers auteurs se sont trompés à l'égard de Cosséir. Le savant Huet, évêque d'Avranches,

a prétendu que cette ville étoit le *Myos Hormos* de l'antiquité, d'autres ont soutenu au contraire que c'étoit le *Philoteras Portus* de Ptolémée ; mais dans le fait ce n'est ni l'un ni l'autre de ces endroits. Ils étoient beaucoup plus enfoncés dans le nord. Bien plus, la ville actuelle de Cosséir n'a jamais été un ancien port ; & le vieux Cosséir étoit situé cinq ou six milles de plus au septentrion. Il ne peut plus y avoir aucun doute que ce ne fût le *Portus albus*, ou le port blanc. Nous trouvons que la descente rapide de Tersowey, & les montagnes de marbre appelées encore, jusqu'à ce jour, l'Accaba, ce qui en arabe signifie une descente ou une montée fort roide, sont placées par Ptolémée dans le même endroit & sous le même nom ; quoiqu'en grec ce mot n'ait aucune signification. Ptolémée place également le Mont-Aias (1) précisément au-dessus de Cosséir ; & cette montagne porte jusqu'à présent le même nom. C'est sur l'Aias & sur la montagne voisine que sont deux rochers calcaires, remarquables par leur blancheur, & qui vus de très-loin à la mer, avoient fait

(1) Ptolem. Geog. lib. 4, p. 103.

appeler Cósséir le port blanc, nom sous lequel cette ville a été connue dans toute l'antiquité.

Le résultat de plusieurs observations solaires, faites dans le château de Cosséir, m'a donné la latitude par les 26° 7′ 51″ nord ; & d'après trois observations des satellites de Jupiter, j'ai trouvé que sa longitude étoit de 34° 4′ 15″ à l'est du méridien de Greenwich.

Tandis que j'étois à Cosséir, la caravane de Syène y arriva, escortée par quatre cent Arabes Ababdé, tous montés sur des chameaux, & armés chacun de deux courtes javelines. Leur manière d'aller sur leurs montures me parut très-singulière. Il y avoit sur chaque chameau deux petites selles, sur lesquelles étoient deux hommes adossés l'un contre l'autre. Cela peut être commode pour eux ; mais je suis sûr que s'ils nous avoient livré un combat, chacune de nos balles auroit tué deux cavaliers. J'ignore pourtant quel eût été leur avantage.

Toute la ville fut épouvantée à l'arrivée de tant de barbares, qui ne connoissent d'autre loi que leur caprice. Ils conduisoient mille

chameaux, chargés de blé deſtiné pour la Mecque. Tous les habitans fermèrent leur porte, & je fis comme eux. Le bey m'envoya dire de venir m'établir dans le château. Mais je n'avois pas peur; & apprenant que les Arabes étoient de la nation du sheik *Nimmer*, je réſolus d'éprouver ſi je pourrois me fier à eux ou non dans le déſert. Je me contentai de faire mettre en sûreté, dans une chambre du château, mes inſtrumens, ma pharmacie, mes papiers, mon argent, & mes autres effets les plus précieux. On en ferma la porte, ſur laquelle le bey fit clouer des pièces de bois en travers; on m'en remit la clef, & on y mit une ſentinelle pendant le jour, & deux pendant la nuit.

Le lendemain matin j'étois allé me promener ſur le port, & je m'amuſois à chercher des coquillages, quand j'apperçus un de mes domeſtiques qui couroit vers moi d'un air effrayé. Il m'avertit que les Ababdé avoient reconnu qu'Abdel-Gin étoit un des Atouni, leurs ennemis, & qu'ils l'avoient déjà égorgé, ou que du moins ils étoient prêts à le faire; car il le leur avoit vu ſaiſir avec tant de fureur, qu'il étoit impoſſible, dit-il, qu'ils l'épargnaſſent une minute.

Mon domestique avoit eu la précaution de me mener un cheval sur lequel je montai immédiatement, voyant bien qu'il n'y avoit pas de temps à perdre ; & en habit de pêcheur, & avec un turban rouge sur la tête, je traversai la ville au grand galop. Si j'étois alarmé moi-même, je ne manquai pas d'alarmer beaucoup d'autres personnes. Loin de penser que je courois où étoit le danger, on croyoit que le danger me poursuivoit & occasionnoit ma vîtesse. Je dis seulement en passant à mon domestique de m'envoyer deux de mes gens, à qui le bey feroit prêter des chevaux.

Cependant à peine eus-je fait un mille au milieu des sables, que je commençai à réfléchir sur la témérité de ma démarche. J'allois m'aventurer au milieu du désert, parmi une troupe nombreuse de Sauvages, dont tout le métier est le pillage & le meurtre, & où il y avoit apparence que je ne serois pas moins maltraité que l'homme que je voulois sauver. Mais voyant une foule à un demi-mille au-devant de moi, pensant que c'étoit là qu'on massacroit peut-être ce pauvre, honnête & bon Abdel-Gin, je ne m'occupai que de lui, & j'oubliai ma propre sureté.

A mon approche fix ou fept Arabes à cheval m'environnèrent, & commencèrent à parler entr'eux dans leur langage particulier. J'avoue que je ne fus pas alors très-content de ma fituation. Il ne leur en auroit pas beaucoup coûté de me donner un coup de lance par derrière, d'enlever mon cheval, & après m'avoir dépouillé de tous mes habits, de m'enterrer dans un tas de fable, s'ils étoient encore affez humains pour prendre cette peine.

Cependant je raffemblai tout mon courage, & je leur demandai d'un ton plein d'affurance: „ Quels étoient les hommes que je voyois en „ avant? „ — Après un moment de filence, ils me répondirent: " Ce font des hommes. „ Enfuite ils fe regardèrent entr'eux en faifant une mine affez fingulière, & comme s'ils avoient voulu fe dire: " Voilà un étrange perfonnage! „ — Sont-ce des Arabes, repris-je; viennent-„ ils de Sheik-Ammer? — L'un d'eux fit un „ figne de tête, & murmura plutôt qu'il ne „ dit: oui, ce font des Ababdé de Sheik-„ Ammer. — Alors, dis-je, Salam Alicum! „ nous fommes frères. Comment fe porte „ Nimmer? Qui vous commande ici? Où „ eft Ibrahim? „

Au nom de Nimmer, au nom d'Ibrahim, leur contenance changea ; non qu'ils priffent un air plus doux & plus poli, mais ils me regardèrent avec une grande furprife. Ils ne m'avoient pas encore rendu mon falut : la paix foit entre nous ! mais un d'eux me demanda qui j'étois ? — « Apprends-moi plutôt,
„ lui dis-je, qui eft-ce que je vois là-bas ?
„ — C'eft un Arabe, notre ennemi, répon-
„ dit-il, coupable d'avoir répandu notre fang.
„ — Non, repliquai-je, c'eft un de mes do-
„ meftiques, un Arabe Howadat. Sa tribu
„ vit en paix aux portes du Caire, comme
„ la vôtre vit à Sheik-Ammer aux portes
„ d'Affouan. Mais je vous demande encore
„ où eft Ibrahim, le fils de votre Sheik ?
„ — Ibrahim, me répondit-il, eft à notre
„ tête. C'eft lui qui nous commande ici. Mais
„ qui êtes-vous ? — Venez avec moi, lui
„ dis-je, faites-moi voir Ibrahim, vous appren-
„ drez qui je fuis. „

Je laiffai cette troupe, & j'en traverfai une autre, au milieu de laquelle étoit le pauvre Abdel-Gin, attaché par le cou & à moitié étranglé avec une corde de crin, & me criant de toute fa force de ne pas l'abandonner. Je

marchai promptement vers la tente noire, au bout de laquelle je vis une longue lance plantée, & je trouvai à la porte Ibrahim & son frère avec sept ou huit autres Arabes. Ibrahim ne me remit pas tout de suite; mais je descendis de cheval, & à peine touchai-je le poteau de la tente en disant *fiarduc* (1), que les deux frères me reconnurent. « Eh, quoi! me „ dirent-ils, êtes-vous Yagoubé, notre méde„ cin, notre ami? —Laissez-moi plutôt vous „ demander, leur répondis-je, si vous êtes „ vous-mêmes les Ababdé de Sheik-Ammer, „ qui avez prononcé une malédiction sur vous „ & sur vos enfans, si vous leviez la main „ contre moi ou contre les miens, soit dans „ le désert, soit dans les champs labourés? si „ vous vous êtes repentis de ce serment, ou si „ vous ne l'avez fait que pour me tromper, je „ viens me remettre en vos mains dans le désert. „

« De quoi s'agit-il donc? reprit Ibrahim. „ Nous sommes les Ababdé de Sheik-Ammer, „ nous n'avons aucun étranger parmi nous, „ & nous disons encore: « maudit soit celui „ d'entre nos pères ou nos enfans, qui lèvera

(1) Ce mot signifie, je suis sous votre protection.

„ la main contre vous dans le désert, ou „ dans les champs labourables.„

« Ainsi, lui dis-je, vous êtes tous maudits „ ici, car un grand nombre de vos Arabes sont „ prêts à assassiner un de mes gens. Ils l'ont „ pris à la vérité, dans ma maison *en ville*, qui „ peut-être ne se trouve pas comprise dans votre „ serment, car ce n'est ni le *désert*, ni un „ champ labourable.„ — J'étois véritablement irrité en prononçant ces paroles.

« Bon! dit Ibrahim. Que signifie cette mo- „ querie? une telle distinction seroit une absur- „ dité. Qui sont ceux de mes Arabes, qui ont „ assez d'autorité pour prendre des prisonniers „ & pour les assassiner tandis que je suis ici? „ Que l'un de vous, ajouta-t-il, en parlant à „ ses gens, monte sur le cheval de Yagoubé, „ & m'amène cet homme.„ Alors revenant à moi, il me pria d'entrer dans sa tente, & de m'asseoir. « Que Dieu m'abandonne moi & les „ miens, si l'un d'eux, ayant touché comme „ vous le dites, un cheveu de la tête de votre „ domestique, il boit encore des eaux du Nil.„

Plusieurs Arabes, qui m'avoient vu à Sheik-Ammer, se rassemblèrent alors autour de moi,

les uns pour me demander des conſeils ſur quelque maladie, les autres pour me faire compliment, & d'autres auſſi m'importunant de beaucoup de queſtions oiſeuſes. Mais enfin Abdel-Gin parut avec quarante ou cinquante Ababdé. Il n'avoit plus de corde autour du cou. Une violente altercation s'éleva entre Ibrahim & ſes gens. Ils parloient dans leur langage particulier que je n'entendois point. Tout ce qu'il me fut poſſible de comprendre, c'eſt que ceux qui avoient arrêté Abdel-Gin furent violemment réprimandés, car tous les autres leur dirent quelques duretés, en déſapprouvant leur action.

Pendant tout le temps que dura l'explication, j'entendis ſouvent prononcer le nom d'Haſſan-Sidi-Haſſan. Là-deſſus je commençai à ſoupçonner quelque choſe de la vérité, & ayant demandé en arabe ce que c'étoit que ce Sidi-Haſſan, j'appris tout le ſecret.

L'on peut ſe rappeler que l'Arabe Abdel-Gin, qui fut celui qui ſaiſit le domeſtique du chef de la caravane Sidi-Haſſan, lorſque ce domeſtique ſe gliſſa dans ma tente pour dérober un des porte-manteaux des Turcs; qu'alors

mes gens battirent le voleur jusqu'à le laisser pour mort sur la place, & que depuis Hussein-Bey ordonna, sur la plainte des Turcs, qu'on pendît ce misérable. Mais, pour se venger de cela, Sidi-Hassan dit aux Ababdé qu'Abdel-Gin étoit un espion des Atouni; qu'il avoit été reconnu pour tel dans la caravane; & qu'il étoit venu pour savoir le nombre des Ababdé, & les faire surprendre par ses compagnons. Si-Hassan se garda bien de dire alors qu'Abdel-Gin étoit mon domestique, & que j'étois à Cosseir. De sorte que les Ababdé crurent pouvoir sacrifier justement ce pauvre Arabe.

Tout se termina alors par des assurances d'amitié. On me demanda quelques nouveaux remèdes pour Nimmer; on me fit beaucoup de remercîemens pour ceux que j'avois déjà donnés, & une immense quantité de viande, fort bien préparée dans des plats de bois, nous fut servie, & nous bûmes de l'eau fraîche des rochers de Terfowey.

Pendant ce temps-là deux de mes gens & trois de la suite d'Hussein-Bey vinrent avec beaucoup d'inquiétude pour s'informer de ce qui se passoit; mais comme ils ne se soucioient

pas plus de la compagnie des Arabes que les Arabes de la leur, je les renvoyai pour apprendre mon aventure au bey. Bientôt après je pris moi-même congé des Ababdé, emmenant avec moi Abdel-Gin, qui avoit été habillé des pieds jusqu'à la tête par Ibrahim. Ce sheik nous donna aussi deux de ses Arabes pour nous accompagner en cas d'accident.

Je ne puis m'empêcher de m'accuser ici d'une chose que je regarde maintenant comme un grand mal : mais j'étois si indigné alors contre Sidi-Hassan, qu'en quittant Ibrahim, je m'oubliai jusqu'à lui dire : " A présent, sheik, „ que j'ai fait tout ce que vous avez désiré „ sans en attendre jamais aucune récompense, „ la seule chose que je vous demanderai & „ qui sera probablement la dernière, c'est que „ vous me vengiez de cet Hassan, qui est „ tous les jours en votre puissance. „ Alors il me tendit la main, en disant : " Hassan ne „ mourra point dans son lit, ou je ne par- „ viendrai jamais jusqu'à la vieillesse. „

Nous retournâmes alors très-satisfaits à Cosséir, où je remarquai que mes liaisons imprévues avec les Ababdé me donnoient une con-

ſidération, qui me mettoit à l'abri de tout danger; d'autant qu'on avoit vu en même temps que j'étois auſſi l'ami des Atouni, puiſque j'avois ſauvé un Arabe de leur tribu.

Le bey voulut abſolument que je ſoupaſſe avec lui. Je lui racontai alors toute l'hiſtoire; ce qui parut l'étonner beaucoup, car il s'écria pluſieurs fois: "Menullah! Menullah? Muc„ toub!„ mots qui ſignifient: "c'eſt la volonté „ de Dieu! c'eſt la volonté de Dieu! cela „ étoit ainſi écrit!„ & quand j'eus fini, il me dit: "je ne veux point laiſſer ici ce traître avec vous pour vous inquiéter encore. Je veux „ l'obliger à me ſuivre à Furshout, comme „ c'eſt ſon devoir.„ Il l'y obligea en effet: mais, à mon grand étonnement, Sidi-Haſſan, qui ne pouvoit ignorer ni ce qui venoit de ſe paſſer, ni les plaintes que j'avois portées contre lui au sheik Haman, vint à moi avant ſon départ, tandis que je prenois du café avec le bey, & me remit un morceau de papier contenant une adreſſe, & une note, avec prière de lui acheter un ſabre à la Mecque. Il paroît que ces ſortes de ſabres ſont fabriqués en Perſe; & comme je ne comprends point les mots dont ſe ſervit Haſſan pour les

désigner, je les copie ici afin qu'on puisse connoître le véritable nom de ces sabres excellens. Ils sont appelés Suggaro Tabanne Haresanne Agemmi.

Quoiqu'assez accoutumé à dissimuler mon ressentiment, il m'étoit impossible d'après le tour que Sidi-Hassan avoit voulu me jouer avec les Ababdé, de me contraindre avec lui. Je jetai le papier aux pieds du bey, en disant à Hassan : " Ce sabre si précieux seroit inu-
„ tile, même déplacé dans les mains d'un
„ lâche, d'un traître tel que vous; car vous
„ ne pouvez pas ignorer que je sais bien
„ que vous l'êtes. „

Il regarda le bey, comme pour se plaindre à lui d'une pareille insulte : mais le bey lui dit sans aucun ménagement : " cela est
„ vrai, Hassan, cela est vrai. Si j'étois à la
„ place d'Ali-Bey, & que vous en eussiez usé
„ avec aucune des personnes qui me sont
„ attachées, ou même avec aucun étranger,
„ comme vous en avez usé avec lui, je vous
„ ferois planter sur un pieu dans le marché,
„ jusqu'à ce que les enfans vous eussent as-
„ sommé à coup de pierres. Il s'est plaint de

„ vous dans une lettre au sheik Hamam, &
„ je veux déposer moi-même que votre con-
„ duite n'est pas celle d'un vrai Musulman. „

Tandis que j'avois été avec les Ababdé, on avoit apperçu un vaisseau en détresse, & tous les canots de la rade étoient allés à son secours & l'avoient toué dans le port. C'étoit précisément le vaisseau qui portoit les vingt-cinq Turcs, & qu'on avoit trop chargé. Rien n'est si dangereux que de s'embarquer sur cette côte, car les vaisseaux qui y naviguent ne sont point pontés, & on les remplit de blé d'un bout à l'autre, & on met encore une planche dans l'échancrure qui se trouve entre la partie élevée du devant & celle de derrière, & qui ferme à-peu-près tout ce qui reste au-dessus des vagues. Des sacs, des voiles gaudronnées, des nates, sont étendus sur le blé; & c'est-là que les passagers couchent. Lorsque la mer est un peu agitée, & qu'elle entre dans le vaisseau, le blé gonfle prodigieusement, & augmente tellement de poids, que le vaisseau enfonce, & l'eau entrant dans l'échancrure que l'on a fermée avec une planche, il est bientôt submergé.

Quoique chaque jour voie arriver quelque accident ſemblable & provenant de la même cauſe, le déſir de gagner de l'argent dans ces ſortes de charrois, qui n'ont lieu qu'une fois par an, eſt tel que tous les vaiſſeaux partent non moins chargés que ceux qu'un chargement trop conſidérable a fait périr. C'eſt juſtement ce qui arriva à celui où étoient les vingt-cinq Turcs. Impatiens de s'éloigner de Coſſéir, ils ne voulurent pas attendre que le beau temps fût sûr. *Ullah Kerim.!* s'écrièrent-ils ; Dieu eſt puiſſant & miſéricordieux. Et ſur cela ils entreprirent une navigation, où en vérité il ne falloit pas moins d'un miracle pour les ſauver.

Ces Turcs ſe rendirent tous à terre excepté un ſeul, le plus jeune & le plus aimable, qui ayant eu le malheur de tomber par-deſſus le bord, s'étoit noyé. Le bey les accueillit avec beaucoup d'humanité, & les défraya de tout ; mais la mer les avoit tellement effrayés qu'ils étoient preſque réſolus de ne plus ſe rembarquer.

Le bey étoit venu de Jidda, dans un petit vaiſſeau très-ſolide, qui étoit du port de Shé-

her (1), d'où on l'avoit expédié chargé d'encens, denrée ordinaire qui sort de ce port. Le raïs avoit des affaires à Tor dans le fond du golfe, & il pria le bey de me le recommander. Je n'avois moi-même nul besoin d'aller à Tor : mais comme j'avois lié une sorte d'amitié avec ce raïs, d'après les fréquentes conversations que nous avions eues ensemble, & qu'il se vantoit comme mon dernier patron d'être un grand saint, espèce de caractère que je croyois pouvoir ménager à ma fantaisie, je proposai au bey de contribuer avec moi à récompenser ce capitaine, pour qu'il portât nos amis les Turcs à Yambo, afin qu'ils ne fussent pas privés du bonheur qu'ils espéroient de leur voyage au tombeau du prophète, & pour lequel ils avoient déjà pris tant de peine. Je promis en même temps au raïs, qu'à son retour de Yambo je frèterois son vaisseau pour un mois ; & comme j'avois alors formé le dessein de visiter la mer Rouge jusqu'au détroit de Babelmandeb, il s'engagea à se conformer à mes ordres jusques à ce que je voulusse le renvoyer.

---

(1) C'est sur la côte de l'Arabie heureuse. Siagrum Promontorium.

Rien ne pouvoit être plus agréable que cet arrangement aux différentes perſonnes qui y étoient intéreſſées. Le bey promit de ne pas quitter Coſſéir juſques à ce que le vaiſſeau eût mis à la voile, moi je m'obligeai de le prendre à ſon retour; & comme le raïs, en ſa qualité de ſaint, nous aſſura que ſi quelque rocher ſe rencontroit ſur ſon paſſage il ſe rangeroit à côté, ou il deviendroit mou comme une éponge, ainſi que cela lui étoit déjà pluſieurs fois arrivé, les Turcs & nous ne redoutâmes plus aucun danger pour ce voyage.

Tout alloit ainſi à notre ſatisfaction, quand malheureuſement les Turcs rencontrèrent en allant s'embarquer Sidi-Haſſan, qu'ils regardoient, avec raiſon, comme l'auteur de toutes leurs infortunes. Tous les vingt-quatre à la fois tirèrent leurs épées, & ſans attendre des ſabres de Perſe, comme lui, ils vouloient le tailler en pièces: mais ils portoient de grandes culottes de drap à la hollandoiſe, ce qui empêchoit de courir, & Sidi, qui n'étoit point embarraſſé par les ſiennes, ſe ſauva avec beaucoup d'agilité. Cependant on lui tira pluſieurs coups de piſtolet, dont un lui attrapa le derrière de l'oreille. Il ſe réfugia ſous la protection du bey; & nous ne le revîmes plus.

CHAPITRE III.

Voyage au Jibbel-Zumrud. —— Retour à Cafséir. — Le chevalier Bruce s'embarque à Cosséir. —— Il visite les isles de Jaffateen. —— Il arrive à Tor.

Le bey & les Turcs partirent de Cosséir pour leurs différentes destinations. Je fis embarquer avec les Turcs mon Arabe Abdel-Gin, & non-seulement je lui fis un présent, mais je le recommandai à mes généreux compatriotes, qui étoient à Jidda, si par hasard il alloit dans cette ville.

Je me logeai alors dans le château; & comme les Ababdé m'avoient raconté des choses fort étranges de la montagne des Emeraudes, je résolus d'y faire un voyage en attendant le retour de mon raïs.

Il étoit impossible de savoir la distance de cette montagne par le rapport des gens du pays. Quelquefois on la disoit éloignée de vingt-cinq milles, quelquefois de cinquante, ensuite de cent; puis Dieu sait combien elle étoit reculée!

Je pris un homme qui avoit été deux fois à cette montagne des Emeraudes; je frètai le meilleur vaisseau qui fût dans le port; & le mardi 14 de Mars, environ une heure avant l'aube, nous fîmes voile de Cosséir, avec un vent de nord-est. Ce vent étoit très-modéré, & nous longeâmes la côte, extrêmement récréés par la vue des montagnes de marbre verd ou rouge qui la dominent.

Notre vaisseau n'avoit qu'une voile tissue avec des feuilles d'une espèce de palmier, qu'on appelle *Doom*, & semblable à une épaisse natte de paille. Elle étoit attachée en haut, & on la tiroit comme un rideau, mais on ne pouvoit pas la baisser avec une vergue, comme une voile ordinaire, de sorte que dans un mauvais temps, si la voile avoit été ferlée elle seroit devenue si pesante que le vaisseau eût été renversé, ou le mât brisé & emporté; mais en revanche les planches du vaisseau étoient bien cousues ensemble, & il n'y avoit pas un clou, pas un seul morceau de fer dans toute la construction du bâtiment. Aussi quand on frappe contre quelque rocher avec de tels vaisseaux, il arrive peu de dommage. Mais comme je ne m'y fiois point, j'insistai

pour que nous allassions tout doucement le long de la côte.

La terre que nous avions sous le vent appartenoit à nos amis les Ababdé. Il étoit aisé de ramasser beaucoup de coquillages sur tous les hauts fonds que nous rencontrions. J'avois mis dans le vaisseau quatre outres d'eau fraîche, lesquelles étoient grosses comme des muids, & avoient chacune une bouée bien attachée avec une corde; de sorte que si nous avions fait naufrage près de terre, nous nous serions procuré du feu en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre; & je ne doutois pas que nous ne puissions recevoir des secours avant d'être à la dernière extrémité. Il n'y auroit eu un grand danger pour nous qu'en périssant au large, de quoi je n'avois guère peur.

Le 15 à neuf heures du matin, nous vîmes un grand rocher qui s'élevoit comme une colonne du sein de la mer. Je le pris d'abord pour une partie du continent: mais je le reconnus bientôt pour une isle. Comme nous nous avancions de ce côté-là, que le soleil étoit très-beau, & la mer très-calme, je pris hauteur

hauteur, & je trouvai que nous étions par les 25° 6′ de latitude; & l'isle paroissant à une lieue de distance au sud-sud-ouest de notre vaisseau, je conclus que sa latitude étoit de 25° 3′ nord. Cette isle est à environ trois milles du rivage, de forme ovale, & s'élevant tout-à-coup vers le milieu. On la nomme dans le langage du pays, Jibbel-Siberget, ce que nous rendons par montagne des émeraudes. Siberget est pourtant un mot de la langue des Pasteurs, qui, je pense, n'ont jamais vu une seule émeraude; & quoique la traduction arabe soit Jibbel-zumrud, & que le mot zumrud s'emploie pour nommer l'émeraude, pierre très-fine, & & fort connue depuis la découverte du nouveau monde, je doute beaucoup que ni Siberget, ni Zumrud ait eu cette signification dans les premiers siècles. La raison qui, je crois, a fait donner à l'isle le nom de Jibbel-Siberget, c'est qu'on y trouve, ainsi que sur le continent qui l'avoisine, beaucoup de morceaux d'une substance verte, crystalline & transparente; cependant, quoique verts, ils ont des veines & des taches, & ne sont pas à beaucoup près aussi durs que le crystal de roche. C'est sûrement une production minérale: mais elle n'a guères plus de solidité que le verre. Pline

gine enfin que c'est-là ce que les Arabes pasteurs ou les peuples du Beja, appeloient *Siberget*, les Latins *Smaragdus*, & les Maures *Zumrud*.

Le 16 à la pointe du jour, je pris avec moi l'Arabe de Cosséir qui connoissoit l'isle, & nous débarquâmes dans un endroit parfaitement désert. Nous trouvâmes d'abord un sable mouvant, comme celui de Cosséir, & ensuite un sol plus solide, où il n'y avoit pour toutes plantes que de la rhue & de l'absynthe. Nous nous enfonçâmes à environ trois milles du rivage dans un pays toujours non moins désert, où on ne voyoit que quelques acacias répandus çà & là; & enfin nous parvînmes jusqu'au pied de la montagne. Je demandai à mon guide le nom de cet endroit; & il me répondit qu'on l'appeloit Saïel. Ces sortes de gens ne manquent jamais de dire des noms; & les voyageurs qui n'entendent pas la langue du pays, les croient sur leur parole. Je me trouvai alors dans ce cas-là. Mon guide ne savoit point le nom de cet endroit; peut-être même n'en existoit-il aucun : mais il le baptisa tout de suite Saïel, ce qui signifie un acacia mâle; & cela vraisemblablement parce qu'il y vit un acacia. Aussi pour la même raison, il auroit

pu donner le même nom de Saïel, à tous les endroits où il se seroit arrêté depuis le golfe de Suez jusques sous la ligne.

Nous trouvons un pareil abus dans tous les vieux itinéraires, & particulièrement dans l'Antonin (1). De telle ville à telle ville, il y a tant de lieues. Et quelle est la première station? *El-Seggera*, à dix milles. Les lecteurs prennent cet El-Seggera pour le nom d'une ville, ainsi que le jésuite Hardouin & tous les commentateurs l'ont fait : mais bien loin que Seggera (2) soit un nom de ville, il signifie au contraire qu'il n'y a point de ville en cet endroit, & que le voyageur est obligé de s'arrêter la nuit sous un arbre. Saïel veut dire à-peu-près la même chose.

Au pied de la montagne, ou à environ sept pas au-dessus de sa base, il y a cinq trous ou puits, dont le plus grand n'a pas quatre pieds de diamètre. On les nomme les puits de Zum-

(1) Itin. Anton. à Carth. p. 4.

(2) Ainsi la première station après Syène est appelée Hiera-Sycaminos, d'après un Sycomore, Ptolem. lib. 4, p. 108.

rud; & c'eſt de-là, dit-on, que les anciens tiroient des émeraudes. Nous n'avions ni le deſſein d'entrer dans ces puits ni les choſes qu'il nous eût fallu pour pouvoir y deſcendre; d'autant que l'air y eſt vraiſemblablement très-mauvais. Je ramaſſai des chandeliers & quelques fragmens de lampes, pareils à ceux qu'on rencontre par millions en Italie; je trouvai auſſi quelques très-petits morceaux de ce cryſtal verd & fragile, qu'on nomme ſiberget & bilut en Ethiopie, & qui eſt peut-être le zumrud, le ſmaragdus décrit par Pline, mais non l'émeraude connue depuis la découverte de l'Amérique, dont la qualité eſt bien différente. La véritable émeraude du Pérou n'a pas moins de dureté que le rubis. . . . .

Pline compte douze ſortes d'émeraudes, & nomme les (1) différens pays où on les trouvoit. Pluſieurs auteurs ont cru que le ſmaragdus des Latins, étoit une eſpèce de jaſpe très-fin. Pomet nous aſſure que c'eſt un minéral qui ſe forme dans les mines de fer, & il dit qu'il avoit une émeraude où il y avoit encore du fer attaché. Si cela étoit vrai, les plus belles

(1) Plin. lib. 37, cap. 5.

émeraudes ne viendroient point du Pérou, où jusqu'à présent on n'a pas pu découvrir du fer.

A l'égard des émeraudes orientales qui viennent, dit-on, de l'Inde, elles sont maintenant bien connues, & leur prix est à peu près fixé: mais toute notre industrie, toute notre avarice n'a pas encore pu découvrir dans ce pays-là, une mine de ces pierres. Il n'y a certainement point de doute que les émeraudes ne fussent connues dans les Indes orientales, lorsqu'on a trouvé le passage du cap de Bonne-Espérance. Il n'y en a pas non plus que les Romains n'en tirassent de ces contrées lointaines. Cependant les émeraudes étoient excessivement rares dans l'antiquité, & on en faisoit un tel cas, que c'étoit un crime pour un artiste que de graver sur une émeraude (1).

Il est probable que quelque ancien peuple de l'Orient étoit en communication avec le nouveau monde, bien long-temps avant que nous y songeassions nous-mêmes. Les émeraudes qu'on en avoit tiré sont les mêmes qui passèrent ensuite en Europe, & qu'on nomma

(1) Plin. lib. 37, cap. 5.

les émeraudes orientales, jusqu'à ce qu'elles fussent confondues avec les péruviennes (1), dont les Juifs & les Maures portèrent une grande quantité dans l'Inde après la découverte de l'Amérique.

Mais ce qui prouve invinciblement que nous ne sommes point d'accord avec les anciens sur l'émeraude; c'est ce que Théophraste (2) dit avoir vu dans des livres des premiers Egyptiens, au sujet d'une émeraude de quatre coudées, ou six pieds de long, qui avoit été envoyée en présent à l'un de leurs rois. Il rapporte également qu'il a vu en Egypte dans un des temples de Jupiter, un obélisque de soixante pieds de hauteur fait avec quatre émeraudes; & Roderic de Tolède dit que quand les Sarrasins s'emparèrent de cette ville, Tarik, leur chef, avoit une table d'une émeraude de 365 coudées, ou 547 pieds & demi de long. Les histoires de l'invasion des Maures en Espagne parlent de beaucoup d'autres émeraudes à-peu-près pareilles.

Après avoir satisfait ma curiosité dans les

(1) Tavernier, vol. 2.

(2) Theophrastès Περὶ λίθων.

montagnes des émeraudes, sans avoir rencontré une seule créature vivante, je repris le chemin de mon vaisseau, où je trouvai un excellent dîner de poisson tout prêt. Il étoit composé de trois différentes espèces de poisson, qu'on nomme bisser, surrumbac & nhoude-el-benaat. Le bisser semble être de l'espèce des huîtres; mais ses deux coquilles sont également courbes & concaves, & elles ont sur le côté une jointure faite comme une charnière, ou plutôt comme un gond par où elles s'ouvrent. Ce poisson est barbu comme quelques huîtres, qu'on ne mange pas & qu'on jette. Nous en trouvâmes quelques-uns de deux pieds de long. Mais le plus graud qu'on ait jamais vu est celui qui sert de bénitier dans l'église de Notre-Dame à Paris (1).

Le second poisson dont nous mangeâmes étoit le concha veneris, armé de longues pointes; & le troisième dont le nom signifie dans la langue du pays, le sein de la Vierge, avoit des coquilles d'une extrême beauté, en forme pyramidale d'environ quatre pouces de hau-

(1) Clamps.

teux & d'une couleur superbement variée de verd & de nacre de perle.

Tous ces poissons ont un goût poivré, & on les regarde comme très-salubres. Il est d'ailleurs d'autant plus commode qu'ils portent avec eux ce goût d'épice, que les voyageurs comme moi se chargent rarement de pareilles drogues.

Indépendamment d'un grand nombre de beaux coquillages, que nous ramassâmes, nous choisîmes aussi plusieurs branches de corail, des coralines, des yusser, (1) & plusieurs autres curiosités précieuses pour l'histoire naturelle.

Nous étions alors pourvus de tout ce qui nous étoit nécessaire. Le temps étoit beau. Nous n'avions aucun doute qu'il ne continuât. Pleins d'ardeur pour voyager, nous regrettions seulement de n'avoir pas pris une fois pour toutes congé de Cosseir pour nous rendre à Jidda.

(1) C'est une espèce de Keratophite, qui croît au fond de la mer.

Dans cette heureuse disposition, nous remîmes à la voile à trois heures de l'après-midi; & le vent nous favorisa tellement, que le lendemain 17, à huit heures du matin, nous nous trouvâmes à environ deux lieues d'une petite isle, connue du pilote, sous le nom de Jibbel-Macouar. Cette isle est au moins à quatre milles de la terre ferme, & elle est très-élevée; de sorte qu'en mer on peut la voir, je crois, de plus de huit lieues : mais on ne la distingue pas ordinairement du continent. Je calculai qu'en faisant mes observations, j'avois dû me trouver à environ o^{d}. 4' de distance de cette isle, & que conséquemment sa latitude prise au centre pouvoit être par les 24^{d}. 2' nord.

La côte de la grande terre, qui s'étend du Jibbel-Siberget à Macouar a une direction presque nord-ouest & sud-est, s'alongeant en forme de promontoire; puis elle change de direction, s'étend au nord-est & sud-ouest, & se termine en une petite baye. Aussi l'on a bizarrement imaginé qu'elle ressembloit à un nez d'homme, & les Arabes l'ont nommée *Ras-El-Anf*, le cap du nez. Les montagnes, qui s'élèvent dans cette partie, sont d'une

couleur sombre & brûlée; & elles sont remplies d'escarpemens comme si des torrens s'étoient ouverts plusieurs passages entre les rochers.

Les vaisseaux qui font le cabotage de Masuhah & de Suakem à Jidda, dans le fort de la mousson d'été, ont soin de se tenir le long de la côte d'Abyssinie, où ils trouvent un joli vent d'est qui souffle ordinairement pendant la nuit, & un vent d'ouest pendant le jour s'ils naviguent assez près de terre, ainsi que leur construction le leur permet.

Le vent violent de nord-est soufflant droit dans le golfe, pousse les vagues par le détroit de Babel-Mandeb dans l'océan Indien, où se trouvant accumulées, elles se reportent bientôt en arrière, & encore dans le milieu du canal, elles vont se déployer sur les écueils des deux côtés de la mer Rouge. Quelque long que paroisse ordinairement le voyage de Masuah au Jibbel-Macouar, le vent favorable que nous eûmes & les courans, si je puis les nommer ainsi, nous eurent bientôt portés auprès de cette isle.

Cependant un grand vaisseau ne pourroit

pas hasarder de naviguer le long de la côte, où il rencontreroit sans cesse des écueils. Mais les petits bâtimens bien cousus, qui cèdent sans danger à la violence des flots, & qui glissent légèrement sur des bancs de corail, & quelquefois sur des rochers plus aigüs, peuvent seuls suivre cette route. Arrivés à cette isle ils tournent leur proue vers la rive opposée, & ils traversent le canal en une seule nuit pour se rendre à la côte d'Arabie, quoiqu'ils aient presqu'un vent contraire. La route qu'on suit dans une si singulière navigation est marquée sur ma carte, (1) avec exactitude, & a été vérifiée de manière qu'aucun marin ne peut la soupçonner d'erreur.

A trois heures de l'après-midi, nous remîmes en mer, & nous continuâmes à parcourir la côte avec un vent toujours favorable. Nous ne vîmes nulle part aucun indice d'habitation; les montagnes étoient partout également escarpées & brisées, & suivoient toujours la direction de la mer, plus ou moins avancées ou reculées, comme la côte elle-même. Cette côte est dangereuse. Nous ne

(1) Voyez la carte.

vîmes ni près de la terre ferme, ni autour des isles d'autre endroit où l'on pût jeter l'ancre que sur les bords même; de sorte que quand nous débarquions, nous courions risque de rompre notre beaupré contre le rivage.

L'isle du Jibbel-Macouar a de forts brisans dans tous ses angles. Cependant, quoique nous fussions très-rapprochés de ces brisans, la sonde ne nous rendit point de fond. Nous nous avançâmes alors entre Jibbel-Macouar & l'autre petite isle, qui est au sud-sud-est à environ trois milles, & nous sondâmes sous le vent; mais nous ne trouvâmes encore point de fond à toucher presque la terre.

Presqu'au coucher du soleil, j'apperçus une petite isle sablonneuse que nous avions laissée à environ une lieue à l'ouest. Il n'y avoit ni arbre, ni buisson, ni aucune proéminence, qui pût la faire distinguer. Mon dessein étoit alors de m'avancer jusqu'à la rivière de Frat, qui est marquée sur les cartes comme très-large & très-profonde: mais, considérant que sa latitude étoit indiquée vers les 21°. 50', c'est-à-dire, au-dessus des pluies du tropique, je ne pus croire à l'existence de cette prétendue rivière.

Il est un fait certain, c'est que nous ne connoissons point de rivière au nord des sources du Nil, qui ne tombe dans le Nil même. De plus, je puis assurer qu'il n'y a point de rivière dans toute l'Abyssinie, qui se jette dans la mer Rouge. Les pluies du tropique ont leurs bornes, & ne tombent point par de-là le 16°. de latitude. Ainsi il n'y a point là de rivière ni de fleuve qui se précipite des montagnes dans les déserts de la Nubie; & nous n'en connoissons point qui soit tributaire du Nil, & qui ait sa source au-dessus des pluies du tropique. Il seroit donc bien extraordinaire que la rivière de Frat prît naissance dans une des contrées les plus arides du globe, qu'elle pût être aussi considérable que le Nil; & qu'elle conservât l'abondance de ses eaux dans toutes les saisons; avantage que le Nil n'a point; & qu'enfin, dans un pays où l'eau est si rare & si précieuse, il n'y eût sur ses bords point de ville, point d'établissemens anciens ou nouveaux, qu'on n'y vît pas même des campemens d'Arabes, qui le traversassent & fissent le commerce de Jidda, qui est précisément vis-à-vis.

Le 18 à la pointe du jour, ne voyant point

la terre, j'eus de l'inquiétude, parce que bien que je fusse certain de ma latitude, je ne pouvois nullement me confier au savoir de mon pilote. Mais demi-heure après le lever du soleil, j'apperçus un rocher très-élevé & très-escarpé, que le pilote me dit sur ma demande être un Jibbel, c'est-à-dire, un roc; & ce fut-là tout ce que je pus en tirer. Nous fîmes route vers ce roc, assez mal secondés par le vent; & à quatre heures, nous y jetâmes l'ancre. Comme cette isle n'avoit aucun nom connu, & que je ne savois pas qu'aucun voyageur y eût été avant moi, j'usai du privilége de ceux qui parcourent des contrées nouvelles, & je lui donnai mon nom. La partie sud de cette isle est exhaussée & remplie de rochers. La partie nord est basse & se termine en queue, c'est-à-dire, en un rivage qui a beaucoup de pente. Cependant la mer y est extrêmement profonde jusques au bord, & en sondant du derrière de notre vaisseau, nous ne trouvions point de fond.

Toute cette matinée notre pilote me pria, comme la veille, de ne pas aller plus loin. Il disoit que le vent avoit changé; qu'il y avoit des signes au sud dont il ne pouvoit pas dou-

ter, & qui lui annonçoient infailliblement qu'avant vingt-quatre heures nous aurions une tempête, qui nous mettroit dans le cas de faire naufrage; que la rivière que je désirois de voir étoit vis-à-vis de Jidda, & que quand je serois à Jidda, je pourrois m'y rendre en un jour & une nuit, ou par terre, ou par le moyen d'une chaloupe Angloise, parce que je trouverois des gens qui connoissent le pays, & qui ne m'exposeroient à aucun accident; au lieu que dans le voyage que je faisois en ce moment, je ne pouvois pas rencontrer un homme qui ne fût mon ennemi. Quoique je ne sois pas beaucoup susceptible de crainte, mon oreille ne se ferme jamais à la raison; & à ce que me disoit mon pilote, j'ajoutai moi-même en mon particulier, que nous pouvions très-bien être portés dans la haute mer, & manquer d'eau & d'autres provisions.

Nous dînâmes donc aussi promptement qu'il nous fût possible, en nous encourageant les uns les autres autant que nous pûmes. Un peu après six heures le vent tourna à l'est & devint variable; & il se leva un brouillard très-épais qui couvroit la terre. Cependant à neuf heures du soir ce brouillard se dissipa;

& ensuite nous eûmes une très-forte brise & qui nous faisoit presque voler sur les flots en nous poussant droit à Cosseir. Le ciel étoit couvert de nuages passagers, & quoique j'essayasse plusieurs fois d'observer quelqu'étoile au méridien, cela me fut absolument impossible. Le vent renforça encore, & continua à nous être favorable.

Le 19, dès que l'aube nous permit de distinguer les objets, nous vîmes la terre qui s'étendoit à perte de vue au nord; & bientôt après nous reconnûmes le Jibbel-Siberget, sous le vent à nous. Nous l'avions déjà vu depuis quelque temps: mais nous l'avions pris pour une partie du continent.

Après le vent favorable que nous avions eu cette nuit-là, nous ne pûmes pas nous empêcher de plaisanter notre pilote sur la profonde connoissance qu'il disoit avoir du mauvais temps. Alors il secoua la tête en nous disant qu'il s'étoit trompé d'autres fois, & qu'il étoit toujours content quand il se trompoit de cette manière: mais que nous n'étions pas encore arrivés à Cosseir, quoiqu'il espérât & qu'il crût même que nous nous y rendrions

drions ſans péril. Peu de temps après la girouette qui étoit à la tête du mât tourna au nord, puis à l'eſt, puis au ſud, & enſuite fit le tour du compas en ſens contraire. Le ciel devint obſcur, & il tomboit beaucoup de pluie au ſud. Tout-à-coup il partit un grand coup de tonnerre ſans être précédé d'aucun éclair; & enfin le vent de ſud-eſt ſouffla de nouveau avec force. Nous nous regardions les uns les autres en baiſſant à moitié les yeux, & nous gardions un profond ſilence.

Cependant je vis que cela ne remédioit à rien. Nous étions en danger, & il falloit tâcher d'en ſortir le mieux que nous pourrions. Notre vaiſſeau alloit avec une vîteſſe prodigieuſe. La voile tiſſue de palmier étoit neuve & peſoit conſidérablement; & ce qui rendoit cet inconvénient encore pire, c'eſt que le mât étoit placé un peu trop en-avant. La première choſe que je demandai, fut ſi le pilote ne pouvoit pas baiſſer ſa grand'voile? mais cela étoit impoſſible, parce que la vergue étoit attachée fixement au haut du mât. Le ſecond moyen étoit de la plier en la levant en partie comme un rideau de théâtre: mais notre pilote nous pria de ne pas le tenter, de peur

que nous ne fissions chavirer le bâtiment. Malgré cela, je me fis aider par mes domestiques, & nous roulâmes une partie de la voile autour des bâtons qui la tenoient : mais cela augmenta le poids du vaisseau en-haut, & en-avant; & la proue s'enfonça tellement à deux reprises qu'il passa beaucoup d'eau par-dessus notre tête, & que je crus que nous étions pour jamais ensevelis dans les vagues. Je suis bien assuré que si le bâtiment n'avoit pas été en bon état & bien sur sa quille, il étoit perdu; car le vent continua à être tempétueux.

Je commençai alors à quitter mon habit & mes grandes culottes, afin de pouvoir nager jusqu'au rivage, si le vaisseau étoit submergé. Mais mes domestiques paroissoient avoir renoncé à l'espoir de se sauver, ou du moins ils ne faisoient aucun préparatif pour cela. Le pilote se tenoit le plus près de la côte qu'il pouvoit, dans l'espérance de voir quelque petite baie; mais nous courions avec tant de violence que je suis persuadé que nous aurions chaviré, si nous avions tenté d'entrer dans un port. Toutes les dix minutes au plus nous passions par-dessus quelque banc de corail, que nous brisions par le frottement de notre

quille, en faisant le même bruit qu'une forte lime sur du fer; & ce qu'il y avoit de plus terrible encore, c'étoit une lame qui nous suivoit, & qui beaucoup plus élevée que la poupe de notre vaisseau, sembloit destinée, par la Providence, à recouvrir l'abîme où nous allions être engloutis.

La frayeur parut avoir aliéné la raison du pilote. Je le priai de prendre courage, & je lui fis boire un coup d'eau-de-vie, en l'assurant qu'il ne devoit pas contrarier tout ce que je pourrois faire ou ordonner, ni même douter que ce ne fût à propos, parce que j'avois passé des nuits bien plus terribles sur l'Océan. Je lui promis que tout le mal que pourroit souffrir son vaisseau, seroit réparé à mes frais quand nous serions à Cosséir, & que je lui en achetterois un neuf, si celui-ci étoit trop endommagé. Il ne me répondit rien, sinon que *Mahomet étoit le prophête de Dieu.* "Laissez-le „ prophétiser aussi long-temps qu'il voudra, „ lui dis-je. Tout ce que je vous demande, c'est „ de vous tenir ferme à la barre. Regardez „ bien votre girouette, & gouvernez droit „ en tenant le vent; car je suis résolu de „ couper en pièces cette grand'voile, & d'en

„ pêcher que le mât ne soit emporté & ne
„ nous fasse chavirer. „

Le vent étoit si fort que je ne pus pas comprendre sa réponse. J'entendis seulement quelques mots sur la miséricorde & le mérite de Sidi-Ali-El-Genowi, ce qui me mit en colère. “ Au diable soit, lui dis-je, votre Sidi-Ali-
„ El-Genowi imbécille que vous êtes, ne
„ pouvez-vous me faire une réponse raisonna-
„ ble? tenez bien votre barre. Regardez votre
„ girouette. Gouvernez droit; car par le Dieu
„ Tout-puissant, qui est assis dans le ciel,
„ je jure, (ce qui est bien autre serment que
„ par Sidi-Ali-El-Genowi), je jure que je vous
„ casse la tête d'un coup de pistolet, au pre-
„ mier faux mouvement du vaisseau, ou au
„ premier changement de route. „ Il me répondit alors : Maloom, c'est-à-dire, fort bien.

Ce que j'avois d'abord dit fut aussitôt fait. Je tenois la grand'voile, & avec un grand couteau, je la fendis en plusieurs bandes; ce qui soulagea beaucoup le bâtiment, quoique nous allassions encore avec une extrême rapidité.

Vers les deux heures le vent parut se calmer; mais, demi-heure après, il souffla avec

plus de violence qu'auparavant. A trois heures, il tomba tout-à-fait. J'encourageai alors mon pilote, qui s'étoit montré très-attentif, & avoit, je crois, invoqué tous les Saints de son calendrier. Je l'assurai que je le dédommagerois amplement de la perte de sa grand'voile. Nous vîmes très-bien, en ce moment, les deux rochers blancs qui sont sur les deux montagnes, au-dessus de l'ancien Cosséir; & le même jour, 19, le nouveau Cosséir nous vit arriver dans son port un peu avant le coucher du soleil.

Bientôt après nous apprîmes combien nous avions été plus heureux que quelques autres navigateurs qui étoient à la mer dans le même temps que nous. Trois vaisseaux de Cosséir chargés de blé pour Yambo périrent avec tout ce qui étoit à bord. L'un de ces trois vaisseaux étoit celui où les vingt-cinq Turcs avoient été d'abord embarqués. Cette nouvelle fut apportée par Sidi-Ali-El-Meymoum-El-Shehrié, ce qui signifie Sidi le singe de Sheher; car quoique ce fût un saint, sa figure ressembloit à celle d'un singe, & on avoit jugé à propos de le distinguer par le nom de cet animal.

Nous étions déja bien mécontens des embar-

cations de Cofféir. Mais le vaiſſeau de Sidi-Ali-El-Meymoum, quoique petit, étoit fort & bien fourni d'agrêts. Les voiles étoient de toile, & il avoit navigué dans l'océan Indien. Sidi-Ali avoit à ſon bord quatre hommes forts, & qui paroiſſoient bien entendus, & lui-même, quoique de petite taille & âgé de près de ſoixante ans, étoit encore plein de vigueur & d'activité, & auſſi bon marin qu'il ſe vantoit d'être ſaint.

Ce fut donc le 5 d'Avril, qu'après avoir fait mes dernières obſervations ſur la longitude de Cofféir, je m'embarquai à bord de ce vaiſſeau, & que nous mîmes à la voile. Il m'étoit néceſſaire de cacher à quelques-uns de mes domeſtiques que mon intention étoit d'aller au fond du golfe, de peur que ſe trouvant parmi des chrétiens & non loin du Caire, ils ne renonçaſſent à un voyage dont ils étoient fatigués, avant qu'il fût bien commencé.

Les deux premiers jours de notre navigation, nous eûmes un temps brumeux & peu de vent. Le ſoir le vent ſe calma tout-à-fait. Nous vîmes au ſud-oueſt une terre élevée & très-inégale qui étoit parallèle avec la côte,

& plus haute dans le milieu qu'à ses deux extrémités. Nous jugeâmes que c'étoit la montagne qui divise la côte de la mer Rouge de la partie orientale de la vallée d'Egypte qui répond à Monfalout & à Siout. Nous mîmes en travers pendant la nuit, derrière un petit promontoire assez bas, quoique le vent fût assez bon. Mais notre raïs craignoit de donner sur les isles de Jaffatéen, dont il savoit que nous n'étions pas loin.

Nous prîmes avec une ligne pendant la nuit beaucoup d'excellens poissons, dont quelques-uns pesoient jusqu'à quatorze livres. Les meilleurs avoient le dos bleu comme les saumons, & leur ventre étoit rouge & tacheté de bleu. Ils ressembloient aussi aux saumons pour la forme; mais ils avoient la chair blanche & moins ferme.

Dans la matinée du 6 nous arrivâmes aux isles de Jaffatéen. Elles sont au nombre de quatre, jointes par des hauts fonds & des rochers cachés sous l'eau. Ces isles forment une espèce d'arc & sont dangereuses pour les vaisseaux qui naviguent la nuit, parce qu'il semble qu'il y ait un passage aisé entr'elles; mais quand les

pilotes veulent en profiter, ils peuvent rencontrer deux rochers qui sont presqu'au milieu de l'entrée, à peine cachés par l'eau, & environnés d'une mer très-profonde.

Après que nous eûmes passé ces isles, j'appris de mon raïs que, sans quelques signes qu'il avoit remarqués relativement au temps, il ne se seroit pas engagé entre les isles de Jaffatéen, mais qu'il auroit fait route directement à Tor, en passant entre l'isle de Shéduan & un rocher qui est dans le milieu du canal au-delà du Ras-Mahomet. Mais nous avions été si tranquilles toute la nuit, que nous ne pouvions qu'être fort reconnoissans envers notre raïs du soin qu'il avoit pris, quoiqu'il n'eût pas eu de grandes raisons de le prendre.

Le lendemain 7, nous laissâmes dès le matin notre paisible station dans la baie, & nous gouvernâmes presque au sud-est, tout le long des deux isles de Jaffatéen qui sont le plus au sud, & nous tînmes le cap directement sur le centre de Shéduan, jusqu'à-ce que nous fussions trois milles au moins en dehors de la partie orientale de ces isles. Nous passâmes alors Shéduan, que nous laissâmes trois lieues

dans l'eſt, & nous dirigeâmes notre route preſqu'au nord-nord-oueſt par ranger la partie occidentale du Jibbel-Zeit, qui eſt une grande isle déſerte, ou plutôt un rocher éloigné d'environ quinze milles du continent.

Le paſſage entre les isles de Jaffatéen n'eſt praticable que pour de petits bâtimens, dont les planches ſont bien couſues enſemble, & qui prêtent ſans danger en heurtant contre des rochers. Ce n'eſt pas d'ailleurs le manque d'eau qui rend cette navigation périlleuſe. Toute la partie occidentale de la côte eſt preſque perpendiculaire, & il y a beaucoup plus d'eau que ſur la côte orientale; mais auſſi il n'y a ni de hauts fonds, ni aucun autre endroit où l'on puiſſe jeter l'ancre. Tout le rivage eſt bordé de rochers; la mer eſt très-profonde, & cependant il s'élève ſous l'eau diverſes pointes de roc, qui ſont exceſſivement dangereuſes, parce qu'on ne peut pas les voir, & que rencontrées par un grand vaiſſeau, elles le fracaſſeroient, & rendroient ſon naufrage inévitable.

La nature de cette côte vient, ce me ſemble, d'une cauſe que je vais expliquer. Les montagnes qui bordent l'Egypte & l'Abyſſinie ſont

toutes, comme je l'ai déjà observé, de porphyre, de granit, d'albâtre, de basalte, & de plusieurs autres sortes de marbre extrêmement durs. Elles se trouvent toutes, même dans la partie du nord, par la latitude de 16°, où il ne tombe jamais de pluie, & le vent ne peut, en passant par-dessus ces montagnes, porter dans la mer que très-peu de sable & de poussière. Du côté opposé, c'est-à-dire, sur le rivage de l'Arabie ou de l'Héjas & du Tehama, il n'y a que des sables mouvans, & dans les moussons sèches de l'hiver, quand le vent souffle du sud-est, il porte dans le golfe une immense quantité de ces sables, lesquels s'entassent dans les rochers qui sont le long de cette côte, & s'y trouvent ensuite retenus par la mousson d'été, ou par le vent du nord-est, qui est directement opposé, & qui empêche qu'ils ne puissent être entraînés par le mouvement des eaux vers les côtes d'Egypte.

De-là il suit que sur la côte occidentale ou la côte d'Abyssinie l'eau est très-profonde, & remplie de rochers, qui n'étant jamais couverts par des sables, ne peuvent pas devenir insensiblement des isles, comme cela arrive ailleurs. Ils restent toujours dépouillés, sans

qu'aucun sédiment s'attache à eux, & leurs pointes sont aussi aiguës que des lances.

Sur la côte orientale il y a aussi des rochers : mais se trouvant immédiatement sous le vent de sud-est, qui porte le sable dans la mer, où ensuite la mousson du nord-ouest le repousse & le contient ; ces rochers deviennent chacun une isle, & deux ou trois isles forment une baie.

Au bout des principales de ces baies, on a élevé plusieurs monceaux de pierres pour servir de signaux & indiquer la passe ; & c'est là que les grands navires qui vont du Caire à Jidda, & qui non-seulement sont aussi gros que nos vaisseaux de guerre de soixante-quatorze canons, mais qui ont le double de poids à cause des citernes en maçonnerie qu'on y construit pour contenir l'eau, après avoir navigué le jour dans le canal, viennent tranquillement à quatre heures de l'après-midi, pour passer la nuit ; & ils ne recommencent leur navigation que le lendemain au soleil levant.

Quoique dans mon voyage j'aie couru de l'ouest du Jibbel-Zeït à l'ouest-nord-ouest pour

me rendre dans le port de Tor, je ne prétends point donner aux marins qui commanderont de gros vaisseaux, un conseil aussi pernicieux que celui de suivre ma route. Il y a deux manières d'instruire utilement les hommes dans les choses qui leur sont absolument inconnues. La première, c'est de ne leur apprendre que ce qu'ils peuvent faire sans danger. La seconde, c'est de leur indiquer ce qu'ils ne doivent point faire, ou du moins ce qu'ils ne doivent tenter que dans des occasions très-pressantes & avec plus ou moins de risque; & alors en plaçant devant les yeux de ceux à qui on parle l'étendue de ce risque, on les met à même de bien connoître tout ce qu'ils pourront entreprendre; d'après cela, j'oserai dire que la route que j'ai suivie de Cosséir ou même du Jibbel-Siberget à Tor, ne peut être faite par de grands vaisseaux. Mon voyage, quelques peines, quelques soins qu'il m'ait coûté, & à quelques dangers qu'il m'ait exposé, n'empêchera peut-être pas des milliers de navigateurs de périr; mais il peut être regardé comme le commencement des examens que feront sans doute à l'avenir des personnes plus capables que moi & mieux secondées. Ce qui, j'espère, le rendra un fragment précieux, c'est que, malgré

toute la crainte que j'avois de faire périr dans la mer des gens à gage, qui s'exposoient à me suivre, je puis dire avec certitude que jamais le visage d'un homme, ni la crainte de mon propre danger n'a pu m'empêcher de vérifier de mes yeux ce que j'ai voulu décrire.

Dans le temps des Ptolémées, & comme je le ferai voir par la suite, long-temps avant eux, la côte occidentale de la mer Rouge où il y a le plus d'eau, & où sont les rochers les plus dangereux, étoit la route que suivoient les vaisseaux Indiens & Africains, chargés des plus riches cargaisons que jamais navires ayent porté depuis. Les Ptolémées bâtirent plusieurs grandes villes sur cette côte, & rien ne nous apprend que les vaisseaux ayent été obligés d'abandonner cette route à cause d'aucun danger. Au contraire, ils évitoient la côte d'Arabie; & parmi les raisons qu'ils avoient de s'en éloigner, une me paroît bien sensible. Ils étoient chargés des plus riches marchandises d'or, d'ivoire, de gommes, de pierres précieuses, & conséquemment le fret étoit fort cher.

Lorsque ce commerce étoit à son plus haut point de perfection, il se faisoit en partie avec

des vaisseaux à rames. Le prophète Ezéchiel (1) nous apprend que 700 ans avant Jesus-Christ, ou 300 ans après que Salomon eut fini son commerce avec l'Inde & l'Afrique, on ne se servoit pas toujours de voiles dans le temps même des moussons. Il falloit donc un grand nombre d'hommes pour ramer pendant de si longs voyages. Pour un grand nombre d'hommes on avoit besoin de beaucoup d'eau ; ce qui auroit tenu trop de place si on l'avoit embarquée toute à-la-fois. Mais sur la côte d'Abyssinie on ne pouvoit pas naviguer deux jours sans trouver à en prendre, au lieu que sur la côte d'Arabie il eût été difficile de s'en procurer une fois en quinze jours. Aussi la côte d'Adyssinie ou la côte occidentale a été appelée *Ber-El-Ajam* (2) & par corruption Azamia, le pays de l'eau, par opposition à la côte orientale, qu'on nomme *Ber-El-Arab*, le pays où il n'y a point d'eau.

Un examen bien sûr devint nécessaire, & les pilotes se rendirent habiles en raison des

(1) Ezech. chap. 27, vers. 6 & 29.

(2) Ajam, dans la langue des Arabes Pasteurs, signifie de l'eau de pluie.

dangers qu'offroit cette navigation. Lorfqu'ils eurent une fois la connoiffance exacte des rochers & des divers périls qui les menaçoient, ils préférèrent la côte la plus profonde, parce qu'ils y pouvoient naviguer toute la nuit, & fe pourvoir d'eau chaque jour. Au lieu que fur la côte d'Arabie ils auroient été obligés de ne voyager que la moitié de la journée, de s'arrêter chaque nuit, & de fe charger d'une quantité d'eau, qui auroit rempli la moitié de leur vaiffeau.

Maintenant je vais entreprendre d'indiquer aux grands vaiffeaux la route qu'ils doivent fuivre pour entrer fans danger dans le golfe de Suez. Ceux qui les commanderont pourront par ce moyen juger eux-mêmes de la marche qu'il leur faudra tenir, même en cas d'accident, fans fe confier aveuglément à des pilotes.

D'abord je fuis certain qu'en prenant leur point de départ du Jibbel-El-Ourée, les vaiffeaux peuvent avec fécurité naviguer toute la nuit dans le milieu du canal, jufques par la latitude d'Yambo.

La mer Rouge doit être divifée en quatre parties, dont le canal occupe deux jufqu'à la

latitude de 26°, & près de celle de Cofféir. Sur la côte occidentale l'eau eſt profonde, & il y a beaucoup de rochers, ainſi que je l'ai déjà remarqué. Du côté de l'orient ſont, comme je l'ai dit auſſi, pluſieurs petites isles ou rochers, autour deſquels il s'eſt accumulé beaucoup de ſable, & entre ces isles il y a des canaux profonds, & des havres & baies, où les plus grands navires peuvent ſe mettre à l'abri de tous les vents. Mais à travers ces isles, depuis Moka à Suez, il eſt néceſſaire de prendre un pilote, & de ne voyager que pendant une partie du jour ſeulement.

Les perſonnes, qui ne connoiſſent que nos contrées civiliſées, ne regarderont point comme un malheur, d'avoir beſoin de naviguer avec un pilote, quand on peut l'avoir aiſément; & dans les ports de la mer Rouge il y en a beaucoup. Mais ce ſont preſque tous des gens ſans aucune habileté, leſquels dictent les manœuvres par occaſion, ſans rien prévoir & ſans faire attention à ce qu'on leur dit. Dans de grands vaiſſeaux très-chargés, ces pilotes courent avec toutes les voiles dehors, & tout-à-coup on les entend crier de laiſſer tomber les ancres, de mettre en travers,

vers, vis-à-vis d'un rocher ou d'un banc de sable. Auſſi ſi nos marins n'avoient pas infiniment plus de vigueur & de promptitude dans l'exécution, que les pilotes n'ont d'habileté & de prévoyance, je crois que fort peu de vaiſſeaux, qui naviguent dans ces parages atteindroient le port pour lequel ils ſont deſtinés.

Cependant ſi l'on va à Suez, ſans la permiſſion du shériff de la Mecque, c'eſt-à-dire, qu'on ne veuille pas vendre ſa cargaiſon à Jidda, ou y payer les droits, on peut faire route directement par Moka; & ſi quelques raiſons empêchent d'aborder ſur cette côte, on ſe rend en peu d'heures à Azab ou Saba ſur la côte d'Abyſſinie, dont j'ai déterminé la latitude par les 13° 5′ nord.

Azab n'eſt point un port, mais il offre une route commode, & l'on peut y jeter l'ancre & ſe mettre à l'abri, ſous une isle baſſe & déſerte, nommée l'isle Crab, qui eſt terminée par quelques rochers. Il eſt pourtant néceſſaire de ſe reſſouvenir, que les habitans de ce pays ſont des *Galla*, c'eſt-à-dire, la nation la plus traître & la plus perfide qui exiſte ſur la ſurface du globe. Quelquefois les Arabes paſ-

teurs viennent en grand nombre sur cette côte, & se tiennent sur le derrière des montagnes qui bordent le rivage, ou dans de misérables villages composés de huttes, qui sont plantés dans une direction tantôt est, tantôt ouest, d'Azab à Rahceta, le plus considérable de leurs villages.

Il est aisé de se procurer à Azab beaucoup d'eau, de moutons & de chevreaux. On y trouve aussi à acheter dans la saison convenable, de la myrrhe & de l'encens, ou bien on peut y attendre qu'on les ait recueillis.

J'observe encore une fois, qu'il ne faut pas avoir la moindre confiance dans le peuple d'Azab. Les habitans de Moka, qui ne peuvent se dispenser de se servir de ce peuple dans leurs opérations de commerce, ne font rien passer par ses mains sans exiger des suretés, même souvent des ôtages. Peu d'années avant mon arrivée dans ces contrées, le chirurgien, le contre-maître & plusieurs matelots de l'Elgin, vaisseau de la compagnie des Indes Angloise, lesquels alloient à Azab avec un sauf-conduit du sheik pour acheter de la myrrhe, furent attaqués par le peuple.

Ceux qui étoient restés dans la chaloupe purent seuls se sauver, encore y en eût-il plusieurs de blessés. Cependant un vaisseau, qui se tient sur ses gardes n'a point à redouter de pareils bandits; & il peut trouver à Azab, comme je l'ai déjà dit, de l'eau & d'autres provisions en cas de nécessité.

Si on ne craint point d'être reconnu, on a la facilité de se procurer de l'eau en abondance & bien meilleure que celle d'Azab, dans l'isle de Camaran, située sur la côte d'Arabie, par la latitude de 15° 39. Cette isle est petite, basse, noire, & remarquable par une maison blanche ou forteresse, qu'on a bâtie dans la partie occidentale; mais il n'y a là que des provisions d'une très-mauvaise qualité.

Mais si l'on ne vouloit absolument point être apperçu sur cette côte, parmi la chaîne d'isles qui traverse presque le golfe, & s'étend de Loheia jusques à Masuah, on trouveroit un ancrage sûr dans une de ces isles, nommée Foosht. Cette isle est placée sur ma carte par 15° 59′ 43″ de latitude nord, & par les 42° 27′ de longitude est, d'après les observations que j'ai faites sur l'isle même.

Il y a dans cette isle de l'eau excellente & en grande quantité dans des puits, qu'un dervis ou moine garde & tient très-propre. Ce pauvre malheureux fut si épouvanté quand il nous vit débarquer avec des armes à feu, qu'il se laissa tomber la face contre terre; & il ne voulut point se relever jusques-à-ce que mon raïs m'eût expliqué la cause de sa terreur, & qu'étant bien assuré moi-même que je ne courois aucun risque d'être surpris; j'eus renvoyé mes fusils & mes pistolets à bord.

De Foosht à Yambo il n'y a aucun autre endroit sûr pour faire aiguade. Certe si la rivière Frat dont nous avons déjà parlé existoit réellement, on n'auroit pas besoin de chercher de l'eau ailleurs.

Avant d'arriver au Ras-Mahomet, il est important d'avoir un pilote à bord; parce qu'au-dessus des montagnes d'Auche, du golfe de l'Elan & du Ras-Mahomet même, il s'élève souvent des brumes qui durent plusieurs jours de suite; & il périt beaucoup de vaisseaux, qui prennent la baie orientale ou le golfe de l'Elan, pour l'entrée du golfe de Suez. Le golfe de l'Elan a un banc de rocher qui le traverse.

Après Shéduah, qui eſt une grande isle à trois lieues de diſtance de celles Jaffatéen, dans une direction preſque nord-quart-d'oueſt, on trouve un roc nud, lequel les navigateurs de ces mers, conformément à leur pareſſe, à leur inſouciance ordinaire, n'ont pris la peine de déſigner que par le ſimple nom de Jibbel, qui veut dire en général un rocher, une isle ou une montagne. Il faut ne pas ſe tenir en faiſant route, à moins de trois lieues de ce rocher, mais bien le laiſſer au loin dans l'oueſt. On trouve alors pluſieurs hauts fonds, qui forment une eſpèce de canal, où la ſonde rend depuis quinze juſqu'à trente braſſes. Enſuite, en portant le cap directement ſur Tor, on rencontre deux bancs de ſable, qui ſont de forme ovale, avec pluſieurs rocs cachés par l'eau, entre leſquels on paſſe. Là, tout le danger eſt à découvert; l'on peut naviguer ou en dedans, ou à l'eſt de pluſieurs petites isles, qu'on voit le long de la côte, & où ſont les ancrages des vaiſſeaux du Caire, ainſi que je les ai marqués ſur ma carte, par un ancre noir.

Cette route eſt celle que font les meilleurs pilotes, de quelque grandeur que ſoient les

vaisseaux qu'ils conduisent. Mais suivant la route tracée par M. Niéburh qui partit de Suez dans un gros vaisseau commandé par Mahomet-Raïs-Tobal, il suivit le canal jusqu'à ce qu'il arrivât à la pointe où Tor portoit un peu au nord de l'est de cette pointe.

Tor est reconnu de loin, à cause de deux montagnes qui s'élèvent très-près du rivage, & que dans un temps clair on découvre de six lieues en mer. Au sud-est de ces montagnes sont la ville & le havre; les maisons sont entourées de quelques palmiers, d'autant plus remarquables qu'ils sont les seuls qu'on apperçoive sur cette côte.

Il n'y a nul danger à entrer dans le port de Tor. La passe est claire & assez profonde, & en passant un peu à bas bord l'endroit où il y a une vigie, on peut gagner un peu au nord & mouiller l'ancre par cinq ou six brasses.

Le fond de la baye est à environ un mille de la vigie, & à la même distance du rivage opposé.

La marée n'eſt pas ſenſible dans le milieu du golfe : mais ſur les côtes ; elle a un courant de deux nœuds par heure. Dans les hautes marées, la mer eſt pleine à Tor, un peu avant midi.

Ce fut le 9 que nous arrivâmes à Tor, petit village dont les maiſons ſont diſperſées, & où il y a un couvent de moines Grecs dépendant du Mont-Sinaï.

Don Juan de Caſtro (1) s'empara de Tor, peu de temps après que les Portugais eurent découvert un paſſage aux Indes par le cap de Bonne-Eſpérance. Tor étoit alors entouré de murailles & fortifié : mais depuis il a perdu ſes avantages. Il ne ſert plus qu'à fournir de l'eau aux vaiſſeaux qui ſe rendent à Suez ou qui en reviennent.

De Tor nous pûmes contempler aiſément les montagnes d'Horeb & de Sinaï, qui s'élèvent couvertes de neige pendant l'hiver.

A préſent que je ſuis à l'extrémité de la partie nord du golfe d'Arabie, il y a trois

(1) Voyez le Journal publié par l'abbé de Vertot.

choses dont on s'attend peut-être que je rendrai compte : mais je suis fâché d'être obligé d'avouer que mes explications seront vraisemblablement trop peu satisfaisantes pour contenter la curiosité de mes lecteurs.

La première de ces choses, c'est de répondre à la question par laquelle on demande si la mer Rouge est plus haute de plusieurs pieds ou de plusieurs pouces que la Méditerranée? A cela je dirai que ce fait a été supposé par l'antiquité, & allégué comme la raison pour laquelle Ptolémée fit partir le canal qu'il creusa du fond du golfe d'Héroopolis, plutôt que de le faire traverser l'isthme de Suez; attendu qu'en coupant cet isthme, il eût pu submerger une grande partie de l'Asie mineure. Mais qui est-ce qui a jamais entrepris de vérifier cela? Qui peut établir d'une manière certaine la différence des niveaux, entre deux points distants l'un de l'autre de cent vingt milles, & séparés par un désert dont la surface n'a aucune solidité, mais est au contraire mobile & changeante à chaque heure du jour? Dans le fait, toutes les mers sont de même. Qui empêche donc que l'Océan indien n'inonde le sol qui est plus bas que lui? Qui est-ce qui le retient dans ses limites?

Jusqu'à-ce que cette partie de la queſtion ſoit réſolue, je ſoutiendrai qu'il n'exiſte aucune différence entre le niveau de la Méditerranée & celui de la mer Rouge, malgré tout ce que les ingénieurs de Ptolémée en ont pu dire ; car ſuppoſer une telle différence, c'eſt ſuppoſer que la nature a violé une de ſes principales lois.

La choſe dont je dois parler enſuite, pour la ſatisfaction de mes lecteurs, c'eſt le chemin par lequel les enfans d'Iſraël traversèrent la mer Rouge, quand ils abandonnèrent les terres d'Egypte.

Comme l'Ecriture-Sainte nous apprend que ce paſſage, en quelqu'endroit qu'il ait été effectué, n'a eu lieu que par l'influence d'un pouvoir miraculeux, aucune marque du plus ou moins de largeur ou de profondeur n'en déſigne la trace. Ce n'eſt, il eſt vrai, qu'un ſimple objet de curioſité, qui peut ſervir ſeulement à ajouter à la gloire de l'Ecriture : mais, par cette raiſon même, il n'eſt point à dédaigner.

Je ſuppoſe que mes lecteurs ont été ſuffiſamment convaincus par les anciens écrivains,

que la contrée de Goshen, que les Ifraëlites habitoient en Egypte, étoit fituée à l'orient du Nil, dont les débordemens ne pouvoient pas l'inonder; & que cette contrée étoit bornée au fud par les montagnes de la Thébaïde, à l'oueft & au nord par le Nil & la Méditerranée, & à l'eft par la mer Rouge & les déferts d'Arabie. C'étoit-là le territoire d'Héliopolis. Sa capitale fe nommoit *On*; d'après la prédilection des Hébreux pour la lettre O, ils appelèrent cette contrée Goshen; mais fon vrai nom étoit Geshen, le pays de l'herbe ou du pâturage, ou des pafteurs; & cela par oppofition avec les terres voifines, qui étoient enfemencées d'abord après les inondations du Nil.

Il y avoit trois chemins par où les enfans d'Ifraël pouvoient entrer en Paleftine, en fuyant devant le Pharaon. Le premier, le long des côtes de la mer, par Gaza, Askelon & Joppé, étoit le plus court & le plus facile, furtout pour un peuple nombreux, portant fes provifions, fes uftenfiles, & conduifant des enfans & du bétail. La côte de la mer étoit remplie de villes commerçantes; la terre du centre étoit bien cultivée, & la partie qui bordoit les montagnes, couverte de troupeaux & de bergers,

n'étoit ni moins riche, ni moins puissante que les villes mêmes.

Cette étroite vallée, située entre les montagnes & la mer, s'étend le long du rivage oriental de la Méditerranée & comprend depuis Gaza, qui est au nord, toute la partie basse de la Palestine & de la Syrie. Sans doute un petit nombre d'hommes eussent pu traverser ce pays, en vertu des lois de l'hospitalité. On y passoit même incessamment, puisque c'étoit la grande route de communication entre l'Egypte & les villes de Tyr & de Sidon. Mais le cas étoit bien différent avec une multitude de six cent mille hommes, & des troupeaux immenses de bétail. Ils auroient couvert la terre entière des Philistins, ravagé & détruit tout ce qui se seroit rencontré sur leur passage, & occasionné sans doute quelque grande révolution. Comme ils ne devoient pas d'ailleurs entrer de suite en possession de la terre promise, les nations n'ayant pas encore comblé la mesure de l'iniquité, Dieu les détourna du chemin le plus court, & leur en fit prendre un autre, de peur, " qu'ils ne vissent la guerre " (1); c'est-à-

(1) Genes. ch. 13, vers. 17.

dire, de peur que les autres peuples ne s'élevassent contr'eux, & ne les détruisissent.

Un autre chemin, par lequel les Hébreux pouvoient s'enfuir, conduisoit au sud-ouest, en passant par les montagnes de Béershéba & d'Hébron, & entre la mer Morte & la Méditerranée. C'est-là la même route qu'Abraham, Loth & Jacob, suivirent lorsqu'ils allèrent en Egypte : mais de ce côté les Israëlites n'auroient trouvé ni eau, ni nourriture pour eux, ni pour leurs bestiaux. Quand Abraham & Loth s'en retournèrent d'Egypte, ils furent obligés de se séparer d'un commun accord, parce qu'Abraham dit à Loth : « Cette terre » ne pourroit pas nous supporter tous deux (1) ».

Le dernier chemin qui s'offroit aux Israëlites étoit droit à l'est; & c'est à-peu-près le même que suivent les pélerins qui vont à la Mecque & les caravanes de Suez au Caire. Par-là ils auroient fait le tour des montagnes de Moab, à l'orient de la mer Morte, & traversé le Jourdain dans la plaine qui est vis-à-vis de Jéricho, ainsi qu'ils l'ont fait quarante ans après. Mais

(1) Ibid. chap. 13, verf. 6.

on voit clairement par l'écriture, que Dieu vouloit faire du Pharaon & de ses Egyptiens un exemple éternel de ses vengeances; & comme aucun des trois chemins dont nous venons de parler ne conduisoit vers la mer Rouge, ils ne pouvoient convenir aux intentions céleftes.

A environ douze lieues de la mer, il y a un étroit sentier tournant à droite, au milieu des montagnes & à travers la vallée de Bédéah, qui conduit presqu'au sud-est. La vallée se termine par un paſſage entre deux montagnes confidérables, dont l'une au sud, est appelée *Gewoubé*, & l'autre au nord Jibbel-Attakah, & ensuite on descend sur la terre baſſe qui s'étend le long de la mer Rouge. C'est-là que les enfans d'Israël pasſèrent; & ils reçurent l'ordre de camper à Pihahiroth, vis-à-vis de Baal-Zéphon, entre Migdol & la mer.

Il est néceſſaire d'expliquer tous ces noms. Le docteur Shaw dit que *Bedeah* signifie la vallée du miracle. Mais cette interprétation est forcée, parce que quand on a nommé cette vallée, il ne s'y étoit point fait encore de miracle, & il ne s'y en est même jamais fait

depuis. *Bedeah* veut dire au contraire *stérile, inhabité*, telle que peut être une vallée entre des montagnes pierreuses, une vallée déserte, enfin.

Ensuite le docteur Shaw traduit *Jibbel-Attakah*, par *montagne de la délivrance*. Mais les Hébreux étoient si loin de leur délivrance, en arrivant à cette montagne, que c'est-là que les attendoient leurs plus pressans dangers, leur plus grande détresse. *Attakah* signifie seulement *arriver*, ou atteindre, & les Hébreux se servirent de ce mot, soit parce qu'ils arrivèrent alors à la vue de la mer Rouge; soit plutôt, comme je suis porté à le croire, à cause que le Pharaon arriva, ou du moins parut à la vue des Israëlites, tandis qu'ils étoient campés entre Migdol & la mer.

Pihahiroth est l'entrée de la vallée ou de la plaine, qui s'étend le long de la mer. J'ai déjà dit que tous ces passages étroits se nomment en arabe *Fum*, qui signifie *bouche*; & dans le chemin que je suivis pour me rendre à Cosséir, j'ai observé que l'entrée de la vallée étoit appelée tantôt *Fum-El-Beder*, la bouche du Beder, tantôt *Fum-El-Terfowey*, la bouche de Terfo-

wey. *Hhoreth*, la plaine qui s'étend au bord de la mer est ainsi appelée de *Hhor*, une étroite vallée où se précipitent des torrens occasionnés par des pluies abondantes. Telle j'ai déjà décrit la terre qui est à l'est des montagnes, & borde la plaine qui se trouve le long de la mer Rouge, où des orages passagers versent de la pluie en abondance, tandis qu'il n'en tombe jamais une seule goutte dans la vallée d'Egypte à l'ouest des montagnes. Pihahiroth signifie donc l'entrée de la vallée de Bédéah, qui est jointe à Hhoreth, cette lisière de terre où tombent des torrens de pluie.

Baal-Zéphon, le Dieu de la tour où l'on veille, étoit quelque temple d'idôle où l'on entretenoit des signaux, sur le cap qui s'alonge au bord de la baye, située vis-à-vis du Jibbel-Attakah. On voit encore là une mosquée, ou le tombeau de quelque saint. Probablement l'on allumoit des feux dans ce temple, pour empêcher les vaisseaux qui alloient dans le fond du golfe de se tromper en prenant cette baye pour une autre baye dangereuse, qui est au-dessous de la terre haute, & où il y a aussi le tombeau d'un saint, nommé Abou-Deragé.

La dernière plaie dont Dieu frappa le Pharaon, en faisant périr tous les fils ainés de l'Egypte, semble avoir fait une forte impression sur l'esprit des Egyptiens. L'écriture rapporte qu'ils désiroient alors vivement que les Israëlites s'en allassent; car ils disoient: « Nous „ ne sommes plus que des hommes morts (1) „. Nous ne devons pas douter que c'étoit pour fournir aux Egyptiens une nouvelle cause de ressentiment, que Dieu permit que son peuple empruntât leurs vases & leurs joyaux & les emportât. S'ils n'avoient pas eu ce dernier motif de vengeance, le châtiment qu'ils avoient éprouvé les auroit empêchés de poursuivre le peuple Hébreu. Aussi, pendant que ce peuple marcha à l'orient vers le désert, les Egyptiens ne l'attaquèrent point, parce qu'il y étoit allé pour faire des sacrifices avec la permission du Pharaon, & qu'il avoit promis de leur rendre à son retour ce qu'il avoit emprunté d'eux. Mais dès qu'il se tourna vers le sud, & qu'il prit le chemin des montagnes, on jugea qu'il n'avoit aucune intention de revenir, puisqu'il s'écartoit du désert, & le Pharaon, afin de déterminer ses Egyptiens à suivre le peuple

(1) Exod. chap. 12, vers. 33.

d'Israël,

d'Israël, leur représenta que ce peuple se trouvoit embarrassé au milieu des montagnes, & n'avoit que des contrées sauvages derrière lui; ce qui étoit effectivement vrai, lorsqu'il eut campé à Pihahiroth, au sud de Baal-Zéphon, entre Migdol & la mer. C'est donc-là, devant Migdol, que la mer Rouge se divisa, & que les Israëlites passèrent à pied sec jusqu'au désert de Shur, qui étoit vis-à-vis d'eux. La mer Rouge n'a pas en cet endroit quatre lieues de large, & il eût été aisé aux Hébreux de la traverser en une nuit sans miracle.

Dans le désert de Shur ils furent trois jours entiers sans eau, ce qui les engagea à tourner vers Korondel, où il y a jusques à ce jour des sources d'eaux saumaches & amères qui sont vraisemblablement les *eaux de Marah* (1).

Les Arabes nomment encore cette partie de la mer Rouge, Bahar-kolzum, ou la mer de la destruction; & précisément vis-à-vis de Pihahiroth, il y avoit une baye, dont le cap nord s'appelle jusqu'à présent *Ras-Musa*, c'est-

(1) Telle est, du moins, la tradition conservée parmi les gens du pays.

à-dire, le cap de Moïse. Voilà les raisons qui me font croire que c'est-là le chemin que suivirent les Israëlites. On trouve quatorze brasses d'eau dans le canal, & environ neuf brasses sur les bords, avec un ancrage sûr partout. La rive opposée offre une côte basse & sablonneuse, où l'on peut débarquer très-facilement. Le plan que le docteur Pococke a tracé du fond du golfe, est très-erronné dans toutes ses parties.

Lorsque M. Niéburh étoit en Egypte, on lui proposa d'examiner sur les lieux s'il n'y avoit point quelques bancs de rocher où la mer fût peu profonde, & sur lesquels une armée pût passer en certains temps? ou bien, si les vens de nord-ouest qui soufflent avec tant de violence pendant tout l'été, ne pouvoient pas repousser les eaux & les tenir amoncelées en arrière, de manière que les Hébreux eussent traversé la mer sans aucun prodige? Une copie de ces questions me fut pareillement adressée, afin d'en joindre la solution à mes autres remarques.

Cependant, j'avoue que quelque savans que fussent ceux qui me proposèrent de semblables

recherches, je ne crus pas devoir y faire grande attention. L'Ecriture nous apprend que le passage des Israëlites étoit entièrement miraculeux: ainsi, nous n'avons pas besoin de lui chercher des causes naturelles. Si nous ne croyons pas ce que nous dit Moïse, nous ne devons croire rien de ce qui a rapport à ce passage, puisque Moïse seul nous en a parlé. Si nous croyons que Dieu a fait la mer, nous devons croire aussi qu'il peut la diviser quand il lui plaît, & que lui seul doit juger des cas où cela est nécessaire. La division de la mer Rouge n'est pas un plus grand miracle que la séparation des eaux du Jourdain.

Si les vents d'été qui soufflent du nord-ouest pouvoient élever les eaux de la mer comme une muraille, du côté du sud, c'est-à-dire, de cinquante pieds de haut, il resteroit encore une autre difficulté pour bâtir la muraille du côté du nord. D'ailleurs il faudroit, pour que l'eau restât ainsi toute une journée, qu'elle eût perdu sa qualité de fluide. D'où pourroit provenir dans ses particules la cohérence qui empêcheroit une telle muraille de s'abattre? Ce miracle seroit plus grand que celui de Moïse. Si les vents d'été avoient pu opérer cela une

seule fois, ils l'auroient sans doute fait souvent, & avant & après, puisque la cause en eût été permanente.

Diodore (1) de Sicile raconte cependant que les Troglodites, habitans indigènes de cette contrée, savoient par tradition de père en fils, que dans les siècles les plus reculés, cette division de la mer Rouge avoit eu lieu une fois, & qu'après avoir laissé son lit quelque temps à sec, la mer revenant en arrière y étoit rentrée avec furie. Le passage de cet auteur est extrêmement remarquable. Nous ne pouvons pas penser qu'un payen ait cherché à écrire en faveur de la révélation. Il ne connoissoit point Moïse, & il ne dit pas un mot du Pharaon ni de sa submersion : mais il rapporte le miracle de la séparation des eaux, avec des expressions non moins fortes que celles de Moïse même ; & il ne parle pourtant que d'après des hommes naïfs & impartiaux.

Mais quand toutes ces difficultés seroieut résolues, que dirions-nous de la colonne de feu ? La réponse la plus naturelle, c'est que

(1) Diod. Sic. lib. 3, p. 122.

nous ne devons pas y croire. Mais si nous ne croyons pas à cette colonne miraculeuse, pourquoi croirons-nous au passage? L'un n'a pas plus d'autorité que l'autre. Tout cela est absolument contraire à la nature ordinaire des choses, & si ce n'est point un miracle, ce ne peut être qu'une fable.

La cause de divers noms donnés à la mer Rouge est un sujet de recherches plus faciles à satisfaire. Mon opinion est que cette mer a été appelée mer Rouge, à cause d'Edom, qui en fut très-anciennement & long-temps la maîtresse, & dont le nom signifie rouge en hébreu; elle fut nommée d'abord mer d'Edom, ou d'Idumée, & depuis mer Rouge.

L'on a remarqué que non-seulement le golfe d'Arabie (1), mais une partie de l'Océan Indien, portoient le même nom, quoique très-éloignés de l'Idumée. Cela est vrai : mais quand on considérera, comme nous aurons occasion de le faire dans le cours de cet

(1) *Dionysii Periegesis*, vers. 38, & Comment. *Eustathii in eundem.* Strabo, lib. 16, p. 765. *Agathemeri Geographia*, lib. 2, cap. 11.

ouvrage, que les souverains de cet Océan furent les mêmes Edomites qui passoient, dans leurs voyages, d'une mer dans l'autre. On ne leur disputera point le droit qu'ils avoient pris d'étendre leur nom jusques à l'Océan Indien.

Quant à ce que quelques personnes (1) d'une imagination fantasque ont dit de la couleur rouge de cette mer, ou du sable qui est au fond, on peut être certain que ce n'est qu'une fiction. La mer Rouge ne diffère nullement par sa couleur, ni de l'Océan, ni d'aucune autre mer.

Il est plus difficile de trouver la raison du nom Yam-Suph, que les Hébreux donnoient à la mer Rouge. Quelques savans ont prétendu que c'étoit parce qu'il y avoit dans son sein une grande quantité d'herbes marines. Mais je puis assurer au contraire, que je n'y en ai jamais vu d'aucune espèce, quoique je l'aie parcourue d'un bout à l'autre; & certes il n'est personne qui, en y réfléchissant un peu, ne voie bien qu'un golfe étroit, agité

(1) Le père Labbé, le plus grand menteur des Jésuites, chap. 4.

par des mouſſons violentes & en ſens contraires, de ſix mois en ſix mois, n'eſt pas ſuſceptible de produire des végétaux, qu'on ne trouve que rarement, ſi ce n'eſt dans des eaux ſtagnantes, & preſque jamais dans l'eau ſalée.

Pour moi, je penſe que le nom hébreu d'Yam-Suph a été donné à la mer Rouge, à cauſe des grandes plantes de corail blanc qui en tapiſſent le fond (1), & qui reſſemblent beaucoup, par leur forme, aux plantes qui couvrent la terre. J'avoue même, de bonne foi, que c'eſt la ſeule conjecture que je puiſſe former à cet égard.

Il n'y a, je crois, point de mer, il n'y a point de rivage au monde, qui fourniſſe plus d'objets d'hiſtoire naturelle que la mer Rouge. Les deſſins dans leſquels j'ai repréſenté la plupart de ces curioſités forment un volume auſſi conſidérable que l'hiſtorique de mon

(1) J'ai vu un de ces coraux, qui, d'une de ſes racines, du centre juſqu'à l'extrémité de ſes ramifications, en forme preſque circulaire, avoit vingt-ſix pieds de diamètre de chaque côté.

voyage. Mais la cherté excessive de la gravure, & quelques autres considérations, s'opposeront vraisemblablement pour jamais à la publication de ces dessins.

CHAPITRE IV.

Départ de Tor. —— Traversée sur le golfe de l'Elan. —— Relâche à Raddua. —— Relâche & séjour à Yambo. —— Arrivée à Jidda.

NOTRE raïs ayant terminé ses affaires, étoit impatient de partir. En conséquence, le 11 Avril à la pointe du jour nous sortîmes du port de Tor. A peine étions-nous à la pointe de la baie, au sud du village de Tor, que nous nous trouvâmes en calme; mais vers les huit heures, le vent fraichit & nous passâmes dans le canal, entre quatre grands bancs & un plus petit, qui est à la suite. Nous vîmes l'entrée d'une petite baie, formée par le cap Mahomet, & une pointe basse & sablonneuse, qui est à l'est. Notre vaisseau étoit excellent voilier, & je ne négligeois rien pour entretenir la bonne humeur de notre raïs.

A environ un mille de la pointe sablonneuse dont je viens de parler, nous touchâmes sur un banc de corail lequel, bien qu'il ne fût pas très-dur, nous occasionna une si violente secousse que notre mât en fut

ébranlé. Comme je regardois en avant quand le vaiſſeau toucha, le raïs étant à mon côté, je criai de toute ma force; „ Change de route, chien ! „ Le raïs croyant que ces mots s'adreſſoient à lui, parut très-étonné, & me demanda ce que cela ſignifioit ? — „ Eh ! quoi ! lui répondis-je, ne m'avez-vous pas dit „ quand je vous ai freté, que tous les rochers „ ſe reculeroient devant notre navire ? Ce „ drôle, que nous venons de heurter ne „ connoiſſoit pas ſon devoir ; il dormoit, „ j'imagine, & il nous a donné un furieux „ coup. Auſſi j'ai juré contre lui, en attendant „ que vous veuilliez le châtier d'une autre „ manière. „ Alors il ſecoua la tête, & me dit : " A la bonne heure ! Vous ne voulez pas „ croire : mais Dieu reconnoît la vérité, eh „ bien ! où eſt le rocher ? ne s'en eſt-il pas „ allé ? „ Cependant le raïs eut la prudence de mouiller au premier ancrage que nous rencontrâmes ; mais heureuſement le vaiſſeau n'avoit point été endommagé.

Dans la nuit, j'obſervai deux étoiles au méridien, & je trouvai que la latitude du cap Mahomet étoit de 27°. 54'. nord ; ce qui doit s'entendre de la montagne ou de la terre

élevée qui forme le cap, & non la basse pointe.

La chaîne de rochers qui passe par derrière Tor s'étend le long de cette basse pointe de sable, appelée le désert de Sin, à l'est, & finit au cap que forme la montagne qu'on apperçoit de la mer : mais la terre basse ou l'extrémité du cap, qui est le plus au sud, s'étend à environ trois lieues au-delà de la montagne, & elle est si enfoncée qu'on ne peut pas la découvrir de dessus le pont d'un vaisseau, quand on en est éloigné de plus de trois lieues. Les anciens appeloient cet endroit Pharan (1) Promontorium; non parce qu'il y avoit sur le bord une tour, où l'on entretenoit des feux, ce qui pourtant a peut-être eu lieu, & ce qui eût été très-convenable à cause de sa situation; mais à cause du mot Egyptien & Arabe Farck (2), qui signifie diviser, & parce que ce cap ou montagne sépare le golfe de Suez du golfe de l'Elan.

(1) Anciennement appelé Pharos.

(2) C'est pourquoi le Koran est appelé *El-Farkan*, ou le diviseur, le distingueur entre la vraie croyance & l'hérésie.

Là je descendis à terre pour ramasser des coquillages, & je tuai entre les rochers un petit animal, qu'on nomme daman Israël ou l'agneau d'Israël. Je ne sais pourtant pas pourquoi on lui a donné ce nom; car il n'a aucune espèce de ressemblance avec un agneau. Je crois que c'est le véritable saphan de l'écriture, dont on a mal-à-propos traduit le nom par celui de lapin. On en trouvera la gravure & la description dans l'appendix (1). Je tuai aussi plusieurs douzaines de goots, qui étoient les oiseaux les moins beaux de cette espèce que j'eusse encore vus. Ils étoient petits, de la couleur du dos d'une perdrix, & fort mauvais à manger.

Le 12 au lever du soleil nous remîmes à la voile pour nous éloigner du cap Mahomet. Nous passâmes devant l'isle de Tyrone, qui se trouve précisément au milieu de l'entrée du golfe de l'Elan, & la sépare en deux parties presqu'égales; cependant celle qui est au nord-ouest est un peu plus étroite. La direction du golfe est quasi nord & sud. J'ai jugé que l'entrée avoit environ six lieues de largeur.

(1) Voyez dans l'appendix, l'article Ashkoko.

Plusieurs vaisseaux du Caire se sont perdus en prenant l'entrée du golfe de l'Elan, pour l'entrée du golfe d'Heroopolis ou du golfe de Suez. Vers l'isle de Tyrone, qui n'est pas à plus de deux lieues de la grande terre, il y a une suite d'isles, qui forme une barre demi-circulaire, & qui semble traverser l'entrée, depuis la pointe par où partent les vaisseaux qui font voile avec un vent du sud; & cette suite d'isles se termine par un banc, lequel a plus de cinq lieues de long. Il est vraisemblable que c'est sur ces rochers que périt la flotte que Roboam avoit fait partir pour le voyage d'Ophir (1).

Je crois que l'isle de Tyrone est l'isle Sassipirène de Ptolémée, quoique ce géographe se soit un peu trompé sur la latitude & la longitude de cette isle.

Nous passâmes bientôt la seconde de ces isles, à qui on a donné le nom de Senaffer, & qui est à environ trois lieues dans le nord de la grande terre. Nous gouvernâmes alors avec un bon vent du sud-est sur une isle

(1) Chroni, chap. 20, vers. 37.

triangulaire qui a une éminence en pointe sur chacun de ses trois côtés. Nous passâmes ensuite une petite isle, qui n'a point de nom, & qui paroît à-peu-près à la même distance du continent que la première : puis nous rangeâmes trois rochers au sud-ouest d'une autre isle nommée *Sufange-El-Bahar*, l'éponge de la mer. Comme notre vaisseau faisoit un peu d'eau, & que le vent avoit été très-fort toute l'après-midi, le raïs eut envie de s'avancer sous le vent de cette isle, ou plutôt entr'elle & un cap du continent appelé *Ras-Selah* : mais ne pouvant pas trouver le fond avec la sonde, il reprit sa route, doubla le cap, & mouilla l'ancre dans une jolie baie qui se trouve au-dessous. Il y a dans cette baie une station de l'émir Hadjé, laquelle on nomme *Kalaat-El-Moilah*, le château ou le poste de l'eau.

Nous avions fait ce jour-là environ vingt-une lieues; & comme nous avions eu un bon vent & un très-beau temps, je ne négligeai point de comparer la situation de ces isles avec celle qu'on leur a donnée dans une superbe carte nouvellement publiée, où elles sont portées trop loin dans le golfe.

Le 13 notre raïs ayant remédié à ce qui manquoit à son vaisseau, remit à la voile à sept heures du matin. Nous passâmes devant une montagne en forme de cône, qui s'élève sur le continent, & qu'on appelle *Abou-Jubbé*, en mémoire d'un saint de ce nom, dont on y voit le tombeau.

Là les montagnes sont très-éloignées du rivage, & il n'y a point de côte plus stérile, plus désolée que celle-là. Dans l'après-midi nous passâmes une isle appelée *Jibbel-Numan*, éloignée d'environ une lieue du rivage; & ensuite nous jetâmes l'ancre dans un endroit qu'on nomme Kella-Clarega. Nous prîmes le long du banc de sable qui s'étend là beaucoup de poissons excellens, & un grand nombre d'autres absolument inconnus & d'une extrême beauté, mais qui, rôtis, diminuoient au point de n'avoir plus que la peau, & bouillis se fondoient en une espèce de glu bleuâtre.

Le 14 le vent varia jusques à dix heures du matin, qu'il tourna un peu du bon côté; & à midi il fut aussi favorable que nous pussions le désirer, quoiqu'il ne soufflât pas très-

fort. Nous passâmes d'abord une isle environnée de brisans; puis trois autres plus éloignées; & nous allâmes mouiller près de la côte, dans un endroit appelé *Jibbel-Shekh*, la montagne du saint.

Là, je résolus de me promener un peu sur le rivage, car j'étois fatigué de ne pas marcher. Je voulois d'ailleurs essayer d'attraper quelque gibier pour mettre de la variété dans nos repas. Je tenois mon fusil chargé à balle, & j'étois à peine à cinq cent pas du bord de la mer, quand une troupe immense de goots prirent la volée devant moi. Ils n'allèrent pas se poser loin. Je me cachai dans l'herbe, ou plutôt dans les joncs, pour décharger mon fusil, & je le rechargeai avec du petit plomb: mais tandis que je m'amusois ainsi, je vis deux antelopes qui marchoient & paissoient sans paroître avoir la moindre crainte; aussitôt je remis mes balles dans mon fusil, & je me tins clos dans les joncs jusqu'à-ce qu'elles fussent vis-à-vis de moi.

A peine avois-je été là trois ou quatre minutes, que j'entendis derrière moi quelque chose qui ressembloit à la respiration d'une

personne.

personne. Je me retournai, & ce ne fut pas sans une extrême surprise & même sans quelque crainte, que je vis un homme debout à mon côté. Je me levai tout-à-coup, & l'homme qui n'avoit qu'un léger bâton dans sa main, fit quelques pas en arrière, puis s'arrêta. Presqu'entièrement nud, il portoit seulement autour de ses reins une mauvaise ceinture de grosse étoffe, où étoit attaché un coutelas recourbé. Je lui demandai qui il étoit? Et il me répondit qu'il étoit Arabe, appartenant au sheik Abd-El-Macaber. Alors je le priai de m'apprendre où étoit son maître. Il me dit que le sheik étoit en ce moment sur la montagne voisine avec ses chameaux, & qu'il alloit à Yambo.

L'Arabe me demanda ensuite qui j'étois moi-même? Je lui répondis que j'étois un Abyssinien esclave du shérif de la Mecque, & allant par mer au Caire: mais que je serois bien charmé de parler à son maître, s'il vouloit aller le chercher. Ce Sauvage se rendit très-volontiers à ma prière; mais il n'eût pas plutôt disparu, que je me dépêchai le plus qu'il me fut possible de regagner le vaisseau; & nous nous mîmes en-dehors du banc pour

paſſer la nuit. De-là nous apperçûmes très-diſtinctement une cinquantaine d'hommes & trois ou quatre chameaux. Ces hommes nous firent pluſieurs ſignes : mais nous étions trop contens de la diſtance qui étoit entr'eux & nous pour la franchir, & nous ne ſongeâmes plus à tuer des antelopes dans le voiſinage de Sidi-Abd-El-Macaber.

Si je n'avois point imaginé le ſubterfuge dont je me ſervis pour éloigner l'Arabe, j'étois peut-être abſolument perdu, quoique reconnu pour chrétien, puiſque je tombois entre les mains de ces habitans de l'Arabie déſerte ou de l'Arabie pétrée, qui ſont regardés comme les nations les plus barbares du monde, & qui probablement le ſont. Toutefois dans ces contrées l'hoſpitalité & l'exactitude à tenir ſa parole, ſont plus ſacrées à proportion que le peuple eſt plus ſauvage. Les chretiens qui font le commerce de la mer Rouge, depuis Suez à Jidda, ont un moyen aiſé & qui ne les trompe jamais, pour ſe ſauver ſi, par haſard, ils ſont jetés ſur les côtes de l'Arabie. Le voici. Les principaux chefs des différentes tribus d'Arabes viennent au Caire, donnent leur nom & leur ſignalement

aux navigateurs chrétiens, & ils en reçoivent un léger présent qu'on renouvelle chaque année, si les Arabes reviennent aussi souvent; & en reconnoissance de ce présent les Arabes promettent leur protection aux chrétiens, s'ils ont jamais le malheur de faire naufrage sur leurs côtes.

Les Turcs sont fort mauvais marins, & ils perdent beaucoup de vaisseaux, dont la plus grande partie des équipages est composée de chrétiens. Quand un vaisseau périt, si les Turcs qui se sauvent à terre ne peuvent pas s'ouvrir un chemin par force, ils sont tous massacrés sans pitié ; mais les chrétiens se présentent à l'Arabe en criant : " *fiarduc*, nous sommes " sous votre protection. " On leur demande alors qui est le Gafféer ou l'Arabe avec qui ils ont lié amitié ? Et ils nomment ou Mahomet Abdel-Cader, ou tel autre. Si le Gafféer n'est pas là, on dit qu'il est absent pour tant de jours ou à telle distance. Mais ses amis ou ses voisins aident les naufragés à sauver ce qu'ils peuvent du vaisseau ; & l'un d'eux fait un cercle à terre avec la pointe de sa lance, où l'on dépose tout ce qui doit être respecté. Puis il plante sa lance dans le sable, & dit aux

chrétiens d'entrer dans le cercle tracé. Après quoi, il va chercher leur Gafféer, qui vient avec ses chameaux, & qui est obligé, suivant des lois connues des seuls Arabes, de porter les naufragés pour rien, ou du moins pour très-peu de chose, jusques dans l'endroit où ils ont besoin d'aller, & même de leur fournir des provisions pendant toute la route.

Au milieu du cercle que l'Arabe a tracé sur le sable dans ces contrées désertes & sauvages, on est aussi en sureté que dans une citadelle. On ne connoît pas un seul exemple de la violation d'un si simple asile.

Il y a beaucoup de sheiks Arabes, qui vivant auprès des écueils où il périt souvent des navires, comme entre le cap Mahomet & le cap Selah. (1) Dar-El-Hamra, ont sous leur protection une cinquantaine, & même une centaine de chrétiens navigateurs. Aussi quand ces Arabes marient une de leurs filles, ils lui donnent en dot le droit de protéger quatre ou cinq chrétiens, comme une portion de leur revenu.

(1) Voyez la carte dans l'appendix.

J'avois en ce temps-là un Gaffeer nommé Ibn-Talil, Arabe de la tribu d'Harb; mais j'aurois peut-être été retenu là pendant trois jours, avant qu'il fût arrivé d'auprès de Médine pour me reconnoître & me porter, si par hasard j'avois fait naufrage, jusqu'à Yambo où j'allois.

Le 15 nous mouillâmes l'ancre à *El-Har* (1), d'où nous vîmes des montagnes élevées & couvertes de rochers escarpés, qu'on nomme les montagnes du Ruddua. Ces montagnes sont remplies de sources. Toutes les espèces de fruits que l'Afrique & l'Arabie peuvent produire y mûrissent, & tous les végétaux qu'on veut prendre la peine de cultiver y croissent. C'est là le paradis terrestre des habitans d'Yambo. Tous ceux qui possèdent quelque fortune, y ont une maison de campagne; mais, chose étrange! ils ne s'y tiennent que très-peu de temps, & préfèrent le séjour des sables stériles & brûlans d'Yambo à l'un des plus beaux climats, à l'un des pays les plus agréables qui soient au monde. Des gens de Ruddua m'ont dit que pendant l'hiver l'eau

(1) El-Har signifie une extrême chaleur.

gêle sur leurs montagnes, & que quelques-unes des personnes qui y naissent ont les cheveux rouges & les yeux bleus; ce qu'on ne voit que très-rarement, excepté dans les montagnes de l'est où le froid est excessif.

Le 16 nous vînmes vis-à-vis d'une mosquée, ou tombe de saint, appelée Kubbet-Yambo, que nous laissâmes à notre main gauche; & à onze heures nous jetâmes l'ancre à l'entrée du port d'Yambo, dans une eau assez profonde.

Yambo, & par corruption Imbo, est une ancienne ville qui a tellement déchu, qu'elle n'est plus qu'un mauvais village. Ptolémée la nomme *Iambia vicus* ou le village d'Yambia; preuve que c'étoit un endroit peu considérable de son temps. Mais après l'invasion de l'Egypte par le sultan Sélim, Yambo devint une ville importante, parce qu'elle servit d'entrepôt aux munitions de guerre qu'on fit venir de Suez pour la conquête de l'Arabie, & au blé qu'on tiroit d'Egypte pour nourrir les garnisons Turques, & pour faire passer à la Mecque & à Médine.

Ce fut pour cela que le pacha Sinan fit bâtir à Yambo une grande forteresse; car l'ancienne

Yambo de Ptolémée n'eſt point celle qui porte aujourd'hui ce nom. Elle eſt même ſituée ſix milles de plus dans le ſud, & on la déſigne par l'épithète d'El-Nachel, c'eſt-à-dire, Yambo au milieu des palmiers, parce qu'elle eſt environnée d'une forêt de ces arbres.

Yambo ſignifie dans le langage du pays une fontaine ou ſource. Il y en a en effet au milieu des dattiers une dont l'eau eſt excellente. C'eſt encore là une des ſtations de l'émir Hadjé dans ſes voyages de la Mecque.

Cependant l'avantage d'un port & la protection de la forteresse ont conduit à la nouvelle Yambo tous les vaiſſeaux qui font le commerce, quoiqu'elle n'ait d'autre eau que celle qu'on ramaſſe dans les marres lorſque la pluie tombe.

Il y a dans le château d'Yambo une garniſon de deux cent janiſſaires, qui ſont les deſcendans de ceux qu'y conduiſit Sinan pacha. Ils ont ſuccédé à leurs pères de la même manière que ceux de Syène, & de toutes les autres places conquiſes par les Turcs en Egypte & en Arabie.

Les habitans d'Yambo font reconnus avec raifon pour les plus barbares (1) des côtes de la mer Rouge; & les janiffaires qui font dans le château les égalent au moins pour l'injuftice & la violence. Nous ne defcendîmes point à terre le jour de notre arrivée, parce que nous entendîmes tirer plufieurs coups de fufil, & qu'on nous apprit que les Janiffaires & les gens d'Yambo fe faifoient la guerre entr'eux depuis une femaine. J'étois bien éloigné de vouloir me mêler de les appaifer; je défirois plutôt qu'ils puffent s'exterminer réciproquement, & mon raïs fembloit de bon cœur joindre fes vœux aux miens.

Le capitaine du port vint le foir à bord de notre vaiffeau. Il étoit accompagné par deux janiffaires, à qui je ne permis qu'avec difficulté de monter à bord. La première chofe qu'ils me demandèrent, fut de la poudre à feu, que je leur refufai. Enfuite je m'informai d'eux combien il y avoit eu d'hommes tués dans les huit jours qu'ils s'étoient battus? Ils me répondirent avec un air affez indifférent: " Pas beaucoup; une centaine par jour, plus

(1) Voyez les lettres d'Irvine.

„ ou moins, la plupart Arabes. „ Cependant nous sûmes par la suite qu'il n'y avoit eu qu'un seul homme, non pas tué, mais seulement blessé, encore étoit-ce par une chûte de cheval.

Ces janissaires vouloient absolument faire entrer notre vaisseau dans le port; mais je leur dis que n'ayant point d'affaires à Yambo, & n'étant point sous le canon de leur forteresse, j'étois libre de remettre en mèr sans aller du tout à terre; & que s'ils ne s'en retournoient pas tout de suite, j'allois profiter du vent favorable qui venoit de s'élever pour faire voile, & les emmener malgré eux à Jidda. Ils commencèrent alors à prendre, suivant leur coutume, un ton audacieux & menaçant; mais moi qui savois que je serois bien soutenu à Jidda, moi qui avois la force en main, moi enfin dont le vaisseau étoit à flot, & qui pouvois partir en un instant, je ne me trouvai jamais moins disposé qu'alors à souffrir des bravades. Ils me faisoient cent questions différentes pour savoir si j'étois un Mameluk, un Turc, ou un Arabe, & pourquoi je ne leur donnois pas du tabac & de l'eau-de-vie? Mais je leur répondis seulement qu'ils apprendroient le lendemain qui j'étois; puis me tournant vers l'émir Bahar,

capitaine de port, je lui ordonnai de ramener aussi-tôt ces insolens à terre, sans quoi j'allois m'emparer de leurs armes & les confiner à bord toute la nuit.

Le raïs tira en même-temps le capitaine de port en particulier, & lui conseilla de prendre garde à ce qu'ils diroient, parce qu'ils couroient risque de perdre la vie; & cet avis interprété peut-être dans un sens tout différent que celui où on le donnoit, fit un tel effet sur les janissaires, qu'ils se retirèrent immédiatement. A leur départ je chargea l'émir Bahar de faire mes complimens à leurs chefs, Hassan & Hussein, Agas, & de les prier de me faire savoir à quelle heure je pourrois leur rendre visite le lendemain. Je lui recommandai aussi de laisser ses soldats à terre, parce que je n'étois point d'humeur à supporter leur insolence.

Bientôt après qu'ils s'en furent allés, nous entendîmes plusieurs coups de fusil, & nous vîmes beaucoup d'illuminations dans la ville. Le raïs me proposa de mettre à la voile & de nous enfuir sans tarder, à quoi je ne répugnois nullement. Mais comme il me dit aussi que nous aurions un meilleur ancrage au-dessous

de la mosquée de Kubbet-Yambo, où d'ailleurs la sainteté du lieu seroit notre sauve-garde, & où nous pourrions à notre choix faire voile ou passer la nuit, étant en état de repousser la force par la force si l'on nous attaquoit, nous nous reculâmes de quelques centaines de pas, & nous rejetâmes l'ancre sous les reliques d'un des saints les plus fêtés qui soient au monde.

Lorsqu'il fit nuit les mousquetades cessèrent, les feux diminuèrent, & l'émir Bahar revint à bord. Il fut surpris de ne pas nous trouver à la même place, & surtout de nous entendre lui crier, dès que nous fûmes avertis par le bruit de ses avirons qu'il s'approchoit, qu'il n'avançât pas davantage jusqu'à-ce qu'il nous eût dit combien d'hommes il portoit dans son canot, & s'il avoit des soldats, ou bien que nous allions faire feu sur lui. Sur cela il répondit qu'il n'y avoit que lui, son mousse, & trois officiers de l'Aga. Je repliquai que c'étoit beaucoup trop de trois étrangers à cette heure de la nuit; mais que puisqu'ils venoient de la part de l'Aga ils pouvoient avancer.

Tous nos gens étoient postés, les armes à la main, sur le devant du vaisseau; mais je vis

bientôt que les personnes qui venoient vers nous n'avoient aucun mauvais dessein ; car ils étoient encore à plus de dix pas, qu'ils nous crièrent *Salam Alicum* ! Je leur répondis amicalement. Nous les fîmes monter à bord ; & nous nous asîmes sur le pont.

Les trois officiers étoient jeunes & assez agréables, quoiqu'ils eussent un air de mauvaise santé. Ils étoient habillés comme les habitans des campagnes, avec des espèces de capotes ou de manteaux, jetés négligemment sur leurs épaules, & d'une étoffe à raies rouges & blanches. Leurs turbans étoient mêlés de rouge, de verd & de blanc, & ornés d'une immense quantité de franges & de petits glands, qui pendoient par derrière. Ils tenoient chacun dans leurs mains une courte javelline, dont le fût avoit environ quatre pieds & demi de long, armé par le bout d'une pointe de fer de neuf pouces, & de deux ou trois crochets de fer au-dessous, avec du fil d'archal, qui l'attachoit en divers endroits, & une douille de fer qui le garnissoit par le bout d'en-bas.

Ils me demandèrent d'où je venois? Je dis

que je venois de Constantinople & du Caire ; mais que je les priois de ne pas me faire d'autres questions, parce que je n'étois pas libre de leur répondre. Alors ils m'annoncèrent qu'ils avoient ordre des Agas de me dire que j'étois le bien venu, si c'étoit moi qui fusse le médecin d'Ali-Bey, & celui-là même qui leur avoit été recommandé par le shérif de la Mecque. Je leur répondis que si Metical, Aga, leur avoit effectivement donné cet avis, j'étois celui qu'il concernoit. Je les priai de porter mon respect à leurs chefs ; " mais, „ leur dis-je, quoique je ne doute en aucune „ manière de leur protection, je ne pense pas „ qu'une prudence ordinaire me permît de „ me hasarder à aller à dix heures du soir au „ milieu d'une ville aussi en désordre qu'Yambo „ paroît l'être depuis quelque temps, & où „ la discipline & le commandement sont assez „ peu respectés pour que les habitans com- „ battent sans cesse les uns contre les autres. „ Ils me répliquèrent que j'avois raison, & que je pouvois faire tout ce qui me conviendroit. Mais que les coups de fusil que j'avois entendus ne provenoient point d'un combat, mais d'une réjouissance à l'occasion de la paix.

Enfin nous apprîmes, après quelques discussions, que la garnison & les citoyens s'étoient battus les uns contre les autres pendant quelques jours; & que la plus grande partie des munitions avoit été consommée dans cette guerre civile & désordonnée; mais que depuis les vieillards des deux partis étoient convenus que personne n'avoit tort, & que tout le mal avoit été fait par un *chameau*. En conséquence, on saisit un pauvre *chameau*, on le mena hors de la ville, & là on reprocha au *chameau* tout ce qui s'étoit dit ou fait. C'étoit le *chameau*, qui avoit tué des hommes, menacé de mettre le feu à la ville & d'incendier le palais de l'aga & le château. C'étoit le chameau, qui avoit maudit le Grand-Seigneur, & le shérif de la Mecque, comme souverains des partis divisés; &, de plus, il avoit juré de détruire le blé destiné pour la Mecque, ce qui étoit la seule chose dans laquelle ce pauvre animal se trouvoit intéressé. Après avoir employé une partie de l'après-midi à faire des reproches au malheureux *chameau*, qui sembloit avoir comblé la mesure de ses iniquités, chacun des assistans lui enfonça sa lance dans le corps; & on le dévoua *Diis manibus & diris*, par une sorte de prière, & en prononçant mille malédictions

fur sa tête. Puis tout le monde se retira chez soi, complétement satisfait des injures qu'il avoit reçues du *chameau*.

On pourra remarquer dans cette cérémonie quelques traces du bouc Hazazel (1) que les Juifs renvoyoient dans le désert chargé de tous leurs péchés.

Le lendemain, je me rendis au palais, où je vis de très-beaux appartemens. Il y avoit à la porte une garde de janissaires; ces guerriers, revenus depuis peu de la sanglante bataille du *chameau*, ne manquèrent pas de donner diverses marques d'insolence, qu'ils désiroient qu'on prît pour des preuves de courage.

Les deux agas étoient assis sur un banc élevé, couvert de tapis de Perse; & environ quarante ou cinquante hommes de bonne mine & la plupart avancés en âge étoient assis sur d'autres tapis étendus sur le parquet, & formoient un demi-cercle au-devant des agas.

Les deux chefs se conduisirent avec moi avec beaucoup de politesse & d'attention. Ils

(1) Levit. chap. 16, vers. 5.

ne m'adressèrent d'abord que des questions générales, comme, par exemple, si la mer me plaisoit? s'il y avoit beaucoup d'habitans au Caire? ainsi du reste. Mais, comme je prenois congé d'eux, le plus jeune me demanda avec une sorte de timidité, si Mahomet-Bey-Abou-Dabab (1) étoit prêt à marcher. Comme je savois bien ce que signifioit cette question, je répondis que je ne savois point s'il étoit prêt; mais qu'il avoit fait de grands préparatifs. L'autre aga me dit alors : "j'espère que vous serez „ un messager de paix. Je vous conjure de ne „ point me faire de questions, repliquai-je. „ J'espère que, par la grâce de Dieu, tout „ ira bien. „

Tous ceux qui étoient là présens applaudirent à ce discours, contens de respecter mon secret; car ils imaginoient que j'en avois un, & que j'étois un homme de confiance d'Ali-Bey, qui sans doute avoit renoncé à ses desseins hostiles contre la Mecque. C'étoit aussi

(1) C'est le même qui a été nommé dans toutes nos gazettes, Mehemet-Abou-Dahab. Mais nous aimons mieux suivre, pour tous ces noms, l'orthographe de de M. Bruce. (*Note du Traducteur.*)

justement

justement ce que je désirois qu'ils crussent; parce que cela me mettroit à l'abri de tout mauvais traitement pendant le temps que je voudrois demeurer là; & j'en eus la preuve sur-le-champ, car l'aga me fournit une maison commode pour mon logement, & il me donna un de ses gens pour m'y conduire.

J'étois étonné que mon raïs ne m'eût point suivi dans cette maison; mais à peine y avoit-il une demi-heure que j'y étois, qu'il vint me joindre, & me dit que quand le capitaine de port étoit venu à bord, la première fois avec les deux soldats, il lui avoit remis un papier, appelé *Tiskera*, qui l'obligeoit d'entrer au service du shérif, pour porter à Jidda du blé & un certain nombre de pélerins, qui alloient à la Mecque aux frais du shérif. Cependant que comme nous étions hors du havre, & jugeant par notre conduite envers les janissaires que nous étions gens à bien savoir ce que nous avions à faire, il avoit ramené les deux soldats fort mal satisfaits de leur réception, & très-peu disposés à rester dans une compagnie comme la nôtre. Il faut avouer, en effet, que par la manière dont nous étions vêtus à bord, des étrangers nous pouvoient

droite aussi aisément que nous étions propres à les voler, que nous pouvions croire nous-mêmes sur leur mine qu'ils avoient un pareil dessein. Le raïs me dit aussi qu'après que j'étois sorti du palais, l'aga l'avoit appelé & repris le *Tiskera*, en lui disant qu'il étoit libre, & qu'il ne devoit obéir à personne qu'à moi seul. De plus, l'aga avoit envoyé un de ses domestiques pour garder ma porte, ne laisser entrer que les personnes qui me plairoient, & empêcher que le peuple d'Yambo m'importunât.

Jusques-là tout alloit bien. Mais j'avois fait une remarque, qui ne manqua jamais de se trouver juste; c'est que, dans ce malheureux pays-là, les commencemens trop prospères annoncent toujours une fin désastreuse. Aussi je résolus d'user de ma prospérité avec beaucoup de prudence & de modération, & de me rendre aussi puissant que je le pourrois, sans avoir l'air de m'en prévaloir.

Il y avoit un habitant d'Alep riche & considéré, qu'on nommoit Sidi-Ali-Tarabo-loussi, (1) grand ami du médecin Russel, qui

(1) C'étoit un Turc, né à Tripoli.

m'en procura la connoiſſance. Ce Tarabolouſſi étoit auſſi intimément lié avec le cadi de Médine, pour lequel il me donna à mon départ d'Alep une lettre de recommandation très-preſſante. Quand je fus à Yambo, je demandai des nouvelles de ce cadi, & j'appris qu'il étoit alors dans la ville, occupé de la diſtribution des blés qu'on envoyoit à Médine. Mes queſtions lui furent rapportées preſqu'auſſi-tôt que j'eus prononcé ſon nom; & d'après cela déſirant de ſavoir quelle eſpèce d'homme j'étois, il m'envoya un meſſage à huit heures du ſoir, & bientôt après il me rendit viſite lui-même.

J'étois occupé alors à mettre en ordre mes téleſcopes & ma montre marine, & j'avois défendu de laiſſer entrer perſonne: mais pour un homme tel qu'un cadi toutes les portes furent ouvertes. Il me regarda tandis que je travaillois à arranger mon grand téleſcope & mon quadrant, & que j'étois en chemiſe, car il faiſoit une chaleur exceſſive. Il ne me demanda aucune excuſe de s'être ainſi introduit chez moi. Mais il fit une exclamation, en diſant combien il étoit heureux! puis ſans me regarder, il paſſa du téleſcope à la montre, &

de la montre au thermomètre, en s'écriant: *ah! tibe! ah! tibe!* Que c'eſt beau! Que c'eſt beau! à peine jetoit-il les yeux ſur moi. Il ſembloit, je crois, que je n'étois pas digne de ſon attention. Mais il examina, il toucha tout avec beaucoup de ſoin. Il mania même ſi bien la couverture de cuivre de l'alidade, qui renfermoit le petit plomb & le crin, qu'il avoit l'air d'un homme plus verſé qu'on ne l'eſt ordinairement dans la connoiſſance des inſtrumens d'aſtronomie. Enfin, pour ne pas m'étendre ſur des choſes inutiles, il ſe trouva que le cadi avoit étudié à Conſtantinople, qu'il entendoit aſſez paſſablement les principes de la géométrie, & qu'il ſavoit ſon Euclide, dans ce qui concerne la trigonométrie, au point qu'il en répétoit les démonſtrations avec tant de rapidité, qu'il étoit impoſſible de le ſuivre, d'en comprendre un mot. En revanche, il ne connoiſſoit point les ſphères. Toute ſa ſcience aſtronomique ſe réduiſoit à des maximes d'aſtrologie judiciaire & à parler de la marche des premières & ſecondes planètes, à-peu-près dans le ſtyle des almanachs.

Il demanda que ma porte fût toujours ouverte pour lui, & ſpécialement quand je ferois

des obſervations. Comme il connoiſſoit bien la diviſion de nos montres, il me demanda auſſi de pouvoir marquer le temps à meſure que j'obſerverois. Tout cela lui fut accordé; & en retour j'obtins de lui une chofe qui me fut plus utile, c'eſt-à-dire, un tableau détaillé du gouvernement d'Yambo, par lequel j'appris que les deux jeunes gouverneurs, qui commandoient alors dans la ville, étoient des eſclaves du shérif de la Mecque. Auſſi étoit-il impoſſible aux perſonnes même qui les connoiſſoient le mieux, de dire lequel de ces deux eſclaves étoit le plus bas, le plus lâche, le plus débauché. S'ils n'avoient point été retenus par la crainte, ils nous auroient ſans doute volé juſqu'au dernier ſou. Le cadi m'en prévint, & il me dit en même temps, qu'un voyageur, un Frane, qui alloit aux Indes, avoit été arrêté depuis peu; & que comme on n'en avoit plus entendu parler, il croyoit qu'on l'avoit mis à mort dans la priſon.

Quoique ce récit me fût très-déſagréable, je gardai la meilleure contenance poſſible. « Il » eſt vrai, dis-je, qu'ici dans une ville de » garniſon, & ſecondés par une indigne ſol- » dateſque, ces eſclaves ont pu faire tout le

„ mal qui leur a plû, à cinq ou six étrangers „ sans appui : mais pour moi je ne les crains „ pas. Je puis leur dire, ainsi qu'à tous les „ habitans d'Yambo en général & en particu„ lier, qu'il vaudroit mieux pour eux être „ dans leur lit malades de la peste, que de „ toucher un poil d'un chien qui m'appar„ tiendroit. „ — “ C'est ce qu'ils savent très„ bien, me répondit-il. Ainsi soyez tranquille, „ amusez-vous, & restez avec nous aussi long„ temps que vous pourrez. „ — “ Le moins „ qu'il me sera possible au contraire, lui dis„ je, Sidi-Mahomet. Quoique je ne craigne „ point les méchans, je n'aime point à séjour„ ner dans leur voisinage. „

Il me pria alors de permettre que mon rais portât une cargaison de blé à Jidda; ce que je lui accordai volontiers, à condition qu'il ordonneroit qu'un seul de ses gens s'embarquât pour accompagner le blé. Là-dessus il me déclara solemnellement qu'il ne s'en embarqueroit qu'un seul, & même que je pourrois le faire jeter dans la mer, s'il se conduisoit mal. Cependant, ensuite il en fit embarquer trois, l'un desquels auroit mérité souvent qu'on le jetât à la mer, comme le cadi l'avoit permis.

Quand j'eus consenti à la demande du cadi ; " Ami, lui dis-je, à présent que j'ai
„ fait tout ce que vous avez désiré, quoique
„ suivant vos principes vous eussiez dû commencer le premier à m'accorder des grâces,
„ à moi qui suis étranger ; à présent, dis-je,
„ j'ai une chose à vous demander. — Connoissez-vous le sheik de Beder Huncin ? Si
„ je le connois ! répondit-il. J'ai épousé sa
„ sœur, une fille de Harb. Il est de la tribu
„ de Harb. „ — " Harb soit, repris-je, ce
„ que j'exige de vous ne vous coûtera pas
„ beaucoup. Il faut que vous envoyez un
„ chameau à votre beau-frère, pour qu'il me
„ procure le pied le plus grand & le plus
„ parfait qu'il me sera possible d'avoir, du
„ baume de la Mecque. Il sera important de
„ n'en briser ni la tige ni les branches : mais
„ il faudra le choisir entier, même avec ses
„ fruits & ses fleurs, s'il est possible, & le
„ bien envelopper dans une natte. „ — Il me
regarda d'un air fin, fit un mouvement d'épaules, alongea les lèvres, appuya son doigt sur
son nez & me dit : " c'est assez. J'entends ce
„ que vous voulez dire. Vous verrez ce que
„ je sais faire. Je ne suis point un idiot, vous
„ en serez convaincu.

Trois jours après, pendant que j'étois à dîner, je reçus le pied de baume : mais la fleur, s'il est vrai qu'il y en eût quand on le cueillit, avoit été emportée. Le fruit, au contraire, étoit à différens degrés de maturité, & bien entier. Le dessin & la description de cette plante (1) résoudront j'espère tous les doutes qu'on a souvent élevés à son sujet.

Le cadi m'envoya aussi une petite bouteille d'un quart de baume très-pur, & tel qu'il avoit découlé de l'arbre cette même année, avec lequel j'ai vérifié ce que les anciens botanistes ont dit de ce baume. C'est d'ailleurs du cadi que je tiens tout ce que j'ai rapporté dans ma description sur la manière de le recueillir & de le préparer, ainsi qu'une anecdote curieuse sur son origine. Il me dit que cette plante n'étoit point au nombre des choses que Dieu avoit faites dans les six premiers jours de la création ; mais qu'à la suite des trois batailles sanglantes, que Mahomet livra aux nobles Arabes de la tribu de Harb, & à ses alliés les Beni-Koreish, qui étoient alors payens & vivoient à Beder-Hunein, le pro-

(1) Voyez l'article Balessan dans l'appendix.

phète pria Dieu, & une forêt d'arbres de baume prit tout-à-coup naissance du sang de ceux qui avoient été tués sur le champ de bataille ; qu'avec le baume qui découloit de ces arbres, Mahomet toucha les blessures de tous les combattans, même de ceux qui étoient morts, & qui cependant étoient tous prédestinés à être musulmans, & aussi-tôt ils ressuscitèrent. " J'espère, ami, lui répondis-je, „ que les autres choses que vous m'avez dites „ de ce baume, ne sont pas moins vraies que „ celle-ci, sans quoi on se moqueroit de „ moi en Angleterre. „ — " Non, non, s'écria- „ t-il, elles ne sont pas la moitié aussi vraies, „ pas même le quart. Il n'y a rien au monde „ de si certain que cette origine. „ — Mais ses regards & ses éclats de rire me convainquirent en même temps qu'il n'en croyoit que ce qu'il falloit ; & c'est ainsi qu'ils sont pour la plupart.

La veille de notre départ, à neuf heures du soir, je reçus une visite imprévue du plus jeune des agas, lequel sous divers prétextes de me consulter sur sa santé me tira à part ; & après m'avoir beaucoup recommandé le secret, il finit par me demander *modestement* quel-

que poison lent, au moyen duquel il pût se défaire tout doucement & sans être soupçonné de *son frère*. Je lui dis que de pareilles propositions ne devoient point s'adresser à un homme tel que moi ; que tout l'argent & tout l'or du monde ne m'engageroient pas à empoisonner le plus pauvre mendiant de la terre, quand bien même personne n'en pourroit avoir le moindre soupçon. Tout ce qu'il répondit : " Vos mœurs ne ressemblent donc " point aux nôtres? " " Les *miennes*, grâce " à Dieu, n'y ont aucun rapport, " lui répliquai-je sèchement ; & nous nous séparâmes.

Yambo, ou du moins la nouvelle ville qui porte ce nom est, d'après plusieurs observations que j'y ai faites du soleil & des étoiles, par les 24° 3′ 35″ de la latitude nord, & par les 38° 16′ 30″ de longitude est, à compter du méridien de Greenwich.

Le 23 Avril, jour où le baromêtre est monté le plus haut, il étoit 27° 8″, & le 27 du même mois, qu'il est descendu le plus bas, il restoit encore à 26° 11″.

Le 24 Avril, à deux heures de l'après-midi, le thermomètre s'éleva à 91° ; & le 26,

au matin, il descendit à 66°, ce qui fut sa plus grande baisse.

Yambo passe pour être mal-sain ; mais, pendant tout le temps que j'y fus, il n'y eut aucune espèce d'épidémie.

Les délais que nous occasionna le chargement du blé & l'envie de doubler la quantité que j'avois permis de prendre, & qui excitoit également le raïs & mon ami le cadi, parce que c'étoit leur intérêt mutuel, me retinrent malgré moi à Yambo toute la journée du 27 Avril. Je n'étois nullement tranquille, sachant que je vivois parmi une foule de scélérats, qui ne désiroient que de pouvoir me voler ou m'assassiner, & dont le crime n'étoit suspendu que par la crainte. D'ailleurs un quart d'heure d'ivresse, ou une mauvaise nouvelle telle que la mort d'Ali-Bey, par exemple, pouvoit les engager à se livrer à toutes leurs atrocités. A la vérité, on ne nous laissoit manquer de rien. L'aga nous faisoit livrer chaque jour un mouton, du pain excellent, & un peu de mauvaise bière ; & les personnes que je visitois comme médecin, m'envoyoient du miel, des dattes & une infinité d'autres

préfens, qui nous faifoient trouver le féjour un peu moins défagréable. Nous allions, en outre, fouvent à la pêche dans nos canots; & comme j'avois apporté trois fouanes de différentes grandeurs, avec des lignes afforties, nous revenions rarement fans prendre quatre ou cinq dauphins. La pêche à l'hameçon nous étoit également favorable. Des fenêtres de la maifon même où nous logions, nous prenions une grande quantité de poiffons très-beaux par leur couleur, & fouvent d'un goût exquis. Nous avions du vinaigre tant que nous en voulions. Nous tirions de Ruddua des oignons & d'autres légumes; & enfin, comme nous étions tous cuifiniers, nous vivions à merveille.

Le 28 Avril au matin nous partîmes d'Yambo, avec la cargaifon de blé du cadi, & trois paffagers au lieu d'un que je m'étois engagé de prendre. Nous avions un bon vent, & je trouvai que je m'étois au moins procuré un avantage en permettant à mon raïs de charger fon vaiffeau; c'eft qu'il faifoit voile autant qu'il pouvoit, afin de me dédommager un peu du temps qu'il m'avoit fait perdre.

Bientôt la mer devint groffe, nous fûmes

très-fatigués par le roulis & le vent diminua beaucoup. Un de nos passagers se trouva fort malade ; & à sa prière nous mouillâmes l'ancre à Djar, petit havre dont l'entrée est au nord-est. Il y a dans ce port trois brasses d'eau presque partout excepté du sud. On y trouve d'ailleurs un abri sûr contre toute espèce de vent. Nous vîmes là, pour la première fois, plusieurs arbres de *rack* (1), qui croissoient très-avant dans la mer, & qui même dans quelques endroits avoient jusqu'à deux pieds d'eau au-dessus du tronc.

J'observai la latitude de Djar & je la trouvai de 23°. 36'. 9''. nord. Les montagnes de Beder-Hunein étoient au sud-sud-ouest de nous.

Le 29 à cinq heures du matin, nous remîmes à la voile. A huit heures nous passâmes un petit cap, nommé Ras-El-Himma (2) ; & bientôt le vent fraîchissant, nous vînmes vis-à-vis du havre de Maibeed, où il y a un ancrage qu'on appelle El-Horma. Lorsque nous paſ-

---

(1) Ce mot est anglois. Il m'a été impossible de trouver le nom français qui y correspond.

(2) Cap de la Fièvre.

sâmes en cet endroit, le soleil étoit au méridien. Je pris hauteur, & je trouvai qu'El-Horma étoit par les 23. 6'. 30". de latitude nord.

A dix heures nous nous trouvâmes devant une montagne qui paroît sur la côte, & qu'on nomme Soub. A deux heures après-midi, nous passâmes le petit Mustura, qui est au-dessous d'une autre montagne nommée Hajout; & à quatre heures nous jetâmes l'ancre dans un endroit appelé Harar. Le vent fut contraire toute la nuit. Il souffloit du sud-est, & étoit même assez violent. Nous crûmes remarquer aussi un courant très-fort à l'ouest.

Le 30 nous levâmes l'ancre à huit heures du matin, & nous reprîmes notre route; mais le vent nous étoit contraire, & nous fîmes très-peu de chemin. Nous étions suivis par un grand nombre de requins, dont quelques-uns nous parurent énormes. Nous n'avions d'autre ligne que celle qui garnissoit une petite fouane pour les dauphins; malgré cela, je ne pus m'empêcher de lancer un des plus gros de ces monstres; car ils venoient si près de nous, que nous croyions quelquefois qu'ils avoient envie de sauter à bord. Je l'atteignis

précisément à la jointure du cou ; mais, comme nous n'étions pas assez adroits à manier la fouane & à filer la ligne sans la sacader, l'animal sauta environ deux pieds au-dessus de l'eau ; puis replongea avec une extrême violence, & la corde portant sur le côté du vaisseau se cassa, & fut perdue avec le requin. Tous les autres disparurent au même instant. Mon raïs m'assura que c'étoit pour suivre le blessé, & que, dès qu'ils avoient flairé son sang, ils n'abandonneroient pas leur compagnon qu'ils ne l'eussent dévoré.

Je regrettois beaucoup ma fouane, parce que les deux qui me restoient étoient plutôt des harpons que des fouanes. Mais mon raïs, que j'avois soin d'entretenir en bonne humeur, & dont je me ménageois l'amitié autant que je le pouvois, étoit un vieux harponeur de l'océan Indien ; & bientôt il m'étala un assortiment complet de ses instrumens de pêche. Il avoit non-seulement une petite fouane, pareille à celle que j'avois perdue avec le requin, & encore plus commode, mais plusieurs crocs garnis de chaînes & de lignes, & une espèce de rouet avec une ligne de crin, & semblables à un petit vindas, auquel il atta-

choit la corde de son harpon, comme celle de ses crocs. Mon raïs savoit bien que l'honnêteté qu'il me faisoit me seroit très-agréable, & que je ne manquerois pas de la reconnoître en temps & lieu.

Le vent fraîchit & devint plus favorable. A midi nous fûmes à la vue du Rabac. Nous revirâmes pour y entrer, & à une heure nous y jetâmes l'ancre. Rabac est un petit port par les 22°. 35'. 30". nord. L'entrée est est-nord-est, & a environ un quart de mille de large. Le havre s'enfonce dans l'est, & est de près de deux milles de long. Les montagnes sont à la distance de trois lieues dans le nord; & la ville de Rabac est à quatre milles de l'entrée au nord quart-d'est.

Nous passâmes toute la journée du premier de Mai dans ce port, occupés à en dessiner le plan. Le soir l'émir Hadjé, qui conduisoit les pélerins de la Mecque, campa à trois milles de nous. Nous entendîmes distinctement son coup de canon de retraite.

Le passager qui avoit été malade voulut alors voir l'Hadjé: mais comme je savois que la

la conséquence d'une pareille visite seroit qu'une multitude de pélerins fanatiques viendroient nous assaillir, je lui dis clairement que s'il sortoit du vaisseau, il n'y rentreroit point, & que nous irions tout de suite jeter l'ancre le plus loin du rivage qu'il nous seroit possible. Cette menace le retint; mais le lendemain il fut de mauvaise humeur toute la journée, répétant souvent en se parlant à lui-même, qu'il méritoit tout cela pour s'être embarqué avec des infidelles.

Les habitans de Rabac vinrent nous apporter à bord des melons d'eau, & des outres remplies d'eau fraîche. Les vaisseaux peuvent là renouveller facilement leur eau, dans les puits qui sont auprès de la ville, & où elle n'est pas mauvaise.

La campagne est plane, & pourtant mal cultivée: mais elle ne paroît pas à beaucoup près aussi déserte qu'au tour d'Yambo. Je soupçonnai, par le coup-d'œil qu'elle offroit & par la fraîcheur de l'eau, qu'il pleuvoit de temps en temps dans les montagnes. Nous étions alors fort avancés en-dedans du tropique; car le cercle du tropique passe très-près

du Ras-El-Himma, & Rabac est à un demi degré dans le sud de ce cap.

Le 2 à cinq heures du matin nous fîmes voile de Rabac. Nous avions si peu de vent qu'à peine faisions-nous deux nœuds par heure. A neuf heures & demie, nous vîmes Deneb, portant à l'est quart de sud de nous. Cette ville est facile à reconnoître à quelques palmiers qui sont auprès. Son port est petit & très-incommode pendant six mois de l'année au moins, parce que la brise du sud y donne en plein, & que la lame y est alors très-forte.

A une heure après-midi, nous vîmes une isle appelée Hammel, que nous laissâmes à un mille de distance. Dans le même moment nous apperçumes une autre isle qu'on nomme El-Mémisk, laquelle nous restoit à trois milles dans l'est. Cette dernière isle a un autre ancrage sûr.

A trois heures trois quarts nous vîmes l'isle de Gawad, dont nous passâmes à un mille & un quart de distance, la laissant au sud-est. Le continent portoit également au

sud-est; & nous en étions éloignés d'un peu plus d'une lieue. Nous ne faisions plus route directement au sud, nous avions le cap à l'ouest-sud-ouest; & à quatre heures nous mouillâmes dans la petite isle de Lajack.

Le 3, à quatre heures & demie du matin, nous remîmes à la voile, continuant toujours à diriger notre course à l'ouest-sud-ouest: mais bientôt nous fûmes en calme. Après avoir fait une lieue, nous nous trouvâmes devant le cap Hateba, ou cap Boiseux qui portoit à l'est de nous.

Après que nous eûmes doublé le cap, le vent fraîchit. A quatre heures de l'après-midi, nous mouillâmes dans le port de Jidda, tout auprès du quai; & les officiers de la douane vinrent immédiatement se mettre en possession de notre bagage.

CHAPITRE V.

Détail de ce qui arrive à M. Bruce à Jidda. —— Visite que lui rend le Visir. —— Inquiétudes de la factorerie. —— Honnêteté & politesse des Anglois qui font le commerce de l'Inde. —— Polygamie. —— Fausse opinion du docteur Arburnoth. —— Preuves que cette opinion est contraire à la raison & à l'expérience —— Départ de Jidda.

LA rade de Jidda est très-vaste. Elle renferme un nombre immense de hauts fonds, de petites isles, de rochers à fleur d'eau entre lesquels il y a divers canaux. De quel côté que le vent souffle on est bien abrité dans le port, parce que les hauts fonds, interposés, empêchent que la mer n'éprouve une trop grande agitation; & on peut, si l'on veut, mouiller vingt ancres différens à la poupe & à la proue. Le seul risque qu'on court, & cela est aisé à concevoir, c'est en entrant dans la rade ou lorsqu'on en sort. Mais aussi on a à Jidda la preuve d'une observation faite depuis longtemps; c'est que plus un port est dangereux, plus les pilotes deviennent habiles; & il n'y arrive jamais d'accidens.

Les marins Anglois possèdent depuis long-temps un plan de la baie de Jidda fort inexact & fort mal dessiné. Je ne sais point d'où il leur vient : mais je sais qu'il a été critiqué souvent, & jamais corrigé. Ils ont aussi une prétendue carte de la partie du golfe qui s'étend de Jidda à Moka laquelle est remplie d'erreurs.

Je fis à Jidda un séjour de quelques mois, & j'eus beaucoup à me louer des honnêtetés qu'on m'y fit. Comme j'avois beaucoup de temps à moi, le capitaine Thornhill, & quelqu'autres commerçans de notre nation, me prièrent de sonder la baie & d'en lever le plan; ils me promirent pour cela le secours de leurs canots, de leurs officiers & de leurs équipages. J'y consentis. Cependant comme je sus bientôt après que le capitaine Newland, l'un d'entr'eux, avoit entrepris ce travail, qu'il l'avoit même fort avancé, & qu'il seroit fâché avec raison que je vinsse sur ses brisées, j'abandonnai mon dessein. Le capitaine Newland étoit un homme plein de mérite & de capacité, très-poli, & qui avoit eu pour moi toute sorte d'attentions.

Que la miséricorde divine prenne en pitié ceux qui ont osé très-récemment charger de nouveaux sondages, c'est-à-dire, de nouvelles erreurs, cette misérable carte du fond du golfe, de Jidda à Moka, laquelle court la mer Rouge depuis vingt ans & par-delà! Depuis mon retour en Europe on m'en a envoyé une copie, qui, comme une nouvelle mariée, étoit r'habillée à neuf, & portoit sur sa tête tous ses péchés mortels & originels.

Je prie qu'on me permette d'observer qu'il n'y a pas un homme au monde qui ait plus de répugnance que moi à offenser qui que ce puisse être, même un enfant. Ce n'est pas par esprit de critique que je parle de cette carte. En toute autre occasion je me serois tû. Mais, quand la fortune & la vie d'une foule de personnes sont exposées tous les jours, ce seroit une sorte de trahison que de cacher son sentiment, si, en le faisant connoître, on peut contribuer à sauver ces personnes, quelque fâcheux d'ailleurs que soit un pareil aveu pour des gens déraisonnables.

De tous les vaisseaux qui étoient à Jidda, deux seulement avoient leurs lignes de loc bien

divisées ; & cependant tous les capitaines étoient tellement persuadés de leur exactitude qu'ils soutenoient qu'ils avoient porté leur course à cinq lieues en se rendant de l'Inde à Babel-Mandeb ; mais ils n'avoient point estimé les courans en dehors du détroit, ni ceux qui sont encore bien plus forts, après avoir passé Socotra. Leurs petites horloges de sable de demi-minute s'écouloient en 57 secondes. Ils n'avoient pas non plus fait attention au flux de la mer Rouge, soit dans le canal, soit en dedans du passage : toutefois il y a sur la carte dont je parlois tout-à-l'heure, une route pointée par le capitaine Newland, dans laquelle il a suivi le milieu du canal, & qui est remplie d'angles aigus & d'étranglemens du détroit. On croiroit, à voir cela, qu'on a exactement sondé & mesuré la mer à chaque pas.

Aux sondages erronnés qui surchargent dès long-temps cette mauvaise carte, on a joint une plus grande quantité de sondages nouveaux, qui sont tout aussi faux & dont on ne connoît pas l'auteur. De sorte que depuis Moka jusqu'au 17° de latitude, il y a des profondeurs marquées à chaque mille, & quelquefois à moins de distance. Personne ne peut jeter les

yeux ſur cette carte, ſans être induit à croire que la mer Rouge eſt un des lieux les mieux connus de l'univers. Cependant je puis certifier ſans crainte d'être démenti, que ce qui caractériſe particulièrement cette mer, c'eſt qu'il y a très-peu d'endroits dans le canal, que l'on puiſſe ſonder; des deux côtés même du rivage, à peine trouve-t-on le fond à ſix pas de terre. Ceci regarde le continent; & j'ajouterai que nous n'avons pas abordé dans une ſeule isle, où tandis que notre beaupré touchoit à terre, la ſonde ne nous rendoit rien à la proue du vaiſſeau. Je dois donc m'élever contre ces anciennes cartes inexactes, afin qu'elles ne ſervent pas de fondement à de nouvelles. Bien loin qu'on puiſſe en tirer aucun avantage, elles ne peuvent au contraire qu'être fort dangereuſes.

Pluſieurs marins remplis d'habileté & de courage fréquentent la mer Rouge depuis quelques années. Qu'ils diſent avec ſincérité de quels inſtrumens ils ſe ſervoient, quelle foule de difficultés ils rencontroient, en quels endroits ils formoient des doutes; combien de fois ils devinoient juſte; combien plus ſouvent ils ſe trompoient. Ces choſes déclarées par

l'un d'eux, feront bientôt appuyées par les autres, & rectifiées par le fecours des géomètres qui auront fait de bonnes obfervations fur le rivage.

M. Niébuhr a contribué beaucoup par fes remarques à nous mettre à même de réformer la carte dans ce qui a rapport à la terre. Mais, quoiqu'il ait fait beaucoup à cet égard, il en refte à faire bien davantage. J'efpère que quand mon ami, M. Dalrymple, en aura le temps, il voudra bien nous donner une carte différente de l'ancienne, quelque changée de forme, quelque corrigée que cette ancienne pût être, parce que le fond en eft trop vicieux. Je fuppofe toutefois que, pour nous donner une carte nouvelle, M. Dalrymple ait pardevers lui beaucoup d'obfervations fur l'exactitude defquelles il puiffe compter; car autrement il ne feroit que perpétuer des erreurs dangereufes.

Si les vaiffeaux de guerre que nous envoyons dans la mer Rouge font manœuvrés par de bons équipages, commandés par des officiers jeunes & intelligens, pourvus de bonnes lignes & de tous les inftrumens propres à ces opéra-

tions, ainsi que d'un assez grand nombre de canots, nous pourrons enfin connoître en partie les différens degrés de profondeur de cette mer. L'on aura aussi la preuve de ce que j'ai avancé; l'on verra que les vaisseaux que l'on a employés jusqu'ici, quelques bons équipages qu'ils eussent, étoient incapables au milieu des courans & des marées dont on ignoroit le degré de force, & emportés par le souffle violent des moussons du nord ou du sud, de pouvoir jamais connoître à trois lieues près, où ils avoient jeté leur sonde, à moins qu'ils ne fussent auprès d'une isle, d'un banc remarquable ou dans un port.

Jusques-là je conseillerai à tout homme qui naviguera sur la mer Rouge, & principalement dans le canal où les pilotes n'en sauront pas plus que lui, de ne s'en rapporter qu'à lui-même dans le moment du danger; de jeter le plomb au moins toutes les heures; d'avoir un homme sûr en vigie, de porter peu de voiles avec un vent fort, surtout la nuit, & de considérer toutes les cartes que nous avons à cette heure, du golfe d'Arabie, comme des objets de simple curiosité sur la foi mensongère desquels on ne doit jamais hasarder sa vie.

Un capitaine de la compagnie des Indes qui feroit allé depuis Jidda jusqu'à l'embouchure du Frat, & au port de Kilfit qui en est voisin, ce qu'on pourroit faire chaque année pour dix livres sterling de dépenses extraordinaires, rendroit un plus grand service à la navigation de la mer Rouge, que ne peuvent lui en rendre tous les sondages qu'on a faits depuis le Jibbel-Zékir jusqu'à l'isle de Shéduan.

D'Yambo à Jidda je dormis fort peu, parce que je travaillois à mon journal autant qu'il m'étoit possible, sur les lieux même où je faisois des remarques. En outre, j'avois des fiévres qui me dérangeoient beaucoup ; & par la forme de mes habillemens & par la négligence qui étoit dans toute ma personne, je ressemblois si fort à un galiongy, ou matelot Turc, que l'émir Bahar (1) fut extrêmement surpris, lorsque mes domestiques charrièrent mes bagages à la douane, de leur entendre dire que j'étois Anglois. Cependant cet officier m'avoit donné pour m'accompagner à la maison de la factorerie Angloise, un de ses valets qui parloit un fort mauvais anglois, & qui me

(1) Capitaine de port.

promit dans tout le chemin un agréable accueil de mes compatriotes.

Je me fis nommer par ce valet les différens capitaines; & quand je fus informé de leurs noms, je lui dis de me faire parler d'abord à l'un d'eux, que je reconnus pour Ecossois & de mes parens, & qui étoit par hasard dans ce moment appuyé sur la rampe de l'escalier qui conduisoit à son appartement. Je le saluai en l'appelant par son nom. Mais il se mit dans une colère violente, en m'appelant coquin, voleur, fripon de renégat, & m'assurant que si j'avançois encore un pas, il me jetteroit en bas des degrés. Je me retirai sans rien répondre; & il continua à me dire des injures dont je me souvins long-temps.

Le valet qui me servoit de conducteur leva les épaules, & me dit: " qu'il vouloit me con- „ duire chez le meilleur de tous les capitaines „. Il me mena en effet vers l'escalier opposé; & pendant ce temps-là, je pensois en moi-même que si telles étoient leurs manières indiennes, je n'apprendrois à personne ni mon nom, ni mon état, pendant que je demeurerois à Jidda. Je n'avois aucun besoin d'eux, puisque j'étois

muni d'un crédit de mille sequins & plus sur Yousef-Cabil, visir ou gouverneur de Jidda.

On me conduisit dans un appartement où étoit assis le capitaine Thornhill. Il avoit une veste blanche de callico, un bonnet de coton fort pointu sur la tête, un grand gobelet d'eau devant lui, & il paroissoit occupé à réfléchir très-profondément.

Le valet d'émir Bahar me tenoit par la main en me faisant entrer dans la chambre du capitaine : mais je ne voulus avancer que deux ou trois pas, de peur de recevoir un nouveau salut par lequel on me proposât encore de me faire sauter les montées. Le capitaine me regarda attentivement, mais non d'un air hautain ; puis il dit au valet de se retirer, & il ferma la porte. — " Monsieur, me dit-il, êtes-vous Anglois ? — Je fis une révérence. — " Surement, continua-t-il, vous ne vous portez pas bien, & vous devriez être au lit. " — Avez-vous été long-temps malade ? " — Long-temps, Monsieur, lui répondis-je, & je fis une seconde révérence. — " Avez-vous besoin d'un passage pour les Indes ? " — Je fis encore une révérence. — Je vois

„ bien, reprit-il, que vous avez l'air d'un
„ homme dans le malheur. Si vous avez des
„ secrets, je les respecterai. Mais si vous avez
„ besoin d'un passage pour les Indes, ne vous
„ adressez pas à d'autre qu'au capitaine
„ Thornhill du Bengale. Peut-être avez-vous
„ des raisons de craindre de rester à terre :
„ si par hasard cela est, demandez M. Greig,
„ mon lieutenant, & il vous fera aussitôt con-
„ duire à bord de mon vaisseau „. — " Mon-
„ sieur, lui dis-je, j'espère que vous trouverez
„ en moi un homme. Je n'ai point d'ennemi
„ que je sache, ni à Jidda, ni ailleurs; & je
„ ne dois rien à personne au monde „. —
" Je vois bien que j'ai tort, reprit le capitaine,
„ en tenant debout un pauvre homme qui a
„ besoin d'être au lit. Philip! Philip! — Philip
„ vint. — „ Mon enfant, dit-il en portugais,
qu'il crut, sans doute, que je n'entendois pas,
" voilà un pauvre Anglois qui auroit besoin
„ d'être dans son lit, ou plutôt dans son cer-
„ cueil, mène-le en bas, & dis à mon cuisi-
„ nier de lui donner du bouillon & de la
„ viande autant qu'il en voudra. Le pauvre
„ garçon a l'air d'avoir enduré la faim : mais
„ j'aimerois mieux en avoir dix à nourrir d'ici
„ aux Indes que d'en enterrer un à Jidda.

Philippe de la Cruz; fils d'une dame Portugaise, qu'avoit épousée le capitaine Thornill, étoit un jeune homme rempli de talens & de mérite; & il me conduisit au cuisinier avec beaucoup de politesse & d'honnêteté.

Je fis une révérence aussi gauche que je le pus, en quittant le capitaine Thornill, & je lui dis : " Dieu récompensera un jour votre " excellence. "

Philippe me mena dans une grande cour, où on avoit coutume d'étaler des ballots de marchandises des Indes pour servir de montres. Il y avoit d'un côté une espèce de galerie couverte qui sembloit avoir été destinée à faire une écurie. C'est là que Philippe me fit entrer; & bientôt après le cuisinier m'apporta mon dîner.

Plusieurs Anglois des équipages des vaisseaux, des Indiens, & d'autres personnages vinrent me regarder; & j'entendois qu'ils s'accordoient à dire en général que j'avois l'air d'un voleur, que je devois certainement être un Turc, & qu'ils ne se soucieroient parbleu pas de tomber entre mes mains.

Après avoir mangé je m'endormis sur une natte, pendant que Philippe me faisoit préparer un appartement. En même-temps quelques-uns de mes gens avoient suivi mes effets à la douane, & d'autres étoient restés à bord afin d'empêcher le pillage de ce qui étoit resté. J'avois mes clefs sur moi, & le visir étoit allé dormir ainsi qu'il avoit coutume de le faire tous les jours à midi. Aussitôt qu'il s'éveilla, il se sentit si satisfait de sa proie, qu'il tomba sur mon bagage, s'étonnant qu'une aussi grande quantité de choses, & des boîtes d'une forme si curieuse appartinssent à un homme d'aussi mauvaise mine que moi. Cette raison ajoutoit encore à l'espérance de pouvoir bien profiter d'une si bonne occasion de voler. Il demanda les clefs des malles. Mon domestique répondit que je les avois, & qu'il alloit les chercher à l'instant même. Mais ce délai étoit trop long. On ne pouvoit accorder une seule minute. Accoutumés à dérober, ils ne forcèrent point les serrures; mais ils défirent adroitement les couplets qui étoient au derrière des couvercles, & par ce moyen ils ouvrirent les malles sans avoir besoin de clefs.

La première chose qui se présenta aux yeux du

du visir fut le firman du Grand-Seigneur, superbement écrit, avec un beau titre, & une suscription parsemée de poudre d'or, & bien enveloppé dans du taffetas verd. Après cela il y avoit un petit sachet de satin blanc, adressé au kan des Tartares, dont M. Peyssonel, consul de France à Smyrne, m'avoit chargé, & que je n'avois point remis, parce que le kan se trouvoit alors prisonnier à Rhodes. Venoit ensuite un autre sac d'étoffe de soie brochée d'or, contenant des lettres adressées au shérif de la Mecque; puis un quatrième sac de satin cramoisi, renfermant des lettres pour Métical Aga, sélictar ou porte-sabre du shérif, son premier ministre & son favori. Le gouverneur trouva enfin une lettre d'Ali-Bey adressée à lui, & écrite avec toute la supériorité d'un souverain à son esclave.

Par cette lettre le bey lui mandoit sans ménagement que les gouvernemens de Jidda, de la Mecque, & des autres états du shérif étoient plongés dans le désordre, & que les marchands qui y voyageoient pour leurs affaires étoient sans cesse épouvantés, pillés, arrêtés. Il le prévenoit en conséquence que s'il m'arrivoit rien de pareil, il n'écriroit point; il ne se plaindroit

point; mais il enverroit punir le crime jusqu'aux portes de la Mecque. Ce langage fut d'autant plus désagréable pour le visir, qu'on disoit publiquement que Mahomet Bey-Abou-Dahab devoit marcher l'année suivante contre la Mecque pour tirer vengeance de quelques insultes qu'Ali-Bey avoit reçues du shérif.

Il y avoit aussi dans ma malle une autre lettre pour le visir, écrite par Ibrahim-Sikakeen, chef des marchands du Caire, qui le chargeoit de me compter mille sequins à vue, en le prévenant que si j'en exigeois davantage, il me les fournît sur mon reçu.

Toutes ces choses étoient si imprévues, que le visir Cabil sentit bientôt qu'il étoit allé trop loin. Il fit rappeler promptement mon domestique, & le gronda beaucoup de ne pas lui avoir dit qui j'étois; mais mon domestique se défendit en observant que ni le visir, ni les personnes de sa suite n'avoient voulu écouter une seule parole; & l'un des gens du cadi de Médine, qui avoit accompagné le blé, dit fièrement au visir qu'il l'avoit assez averti, mais que son orgueil ne lui avoit laissé rien entendre.

Le mal étoit déjà fait. Le visir ordonna à mon domestique de clouer les couplets de la malle ; mais celui-ci déclara qu'il n'en feroit rien ; qu'on n'ouvroit jamais des malles de cette manière, lorsqu'on pouvoit avoir les clefs, sans avoir envie de voler ce qui étoit dedans ; que comme la malle contenoit beaucoup de choses précieuses destinées à faire des présens au shérif de la Mecque & à Métical aga, & qu'on pouvoit les avoir dérobées, puisque les couplets avoient été forcés avant qu'il vînt, il ne vouloit nullement se mêler de cette affaire, & qu'il s'en lavoit les mains ; mais qu'il étoit bien sûr que son maître s'en plaindroit très-hautement à la Mecque & au Caire, & qu'il seroit écouté.

Le visir prit aussitôt sa résolution en homme d'esprit. Il ordonna qu'on lui amenât son cheval, & accompagné d'un grand nombre de scélérats presque nus, qu'on nomme des soldats, il se rendit à la maison de la factorerie, où à l'instant tout le monde fut en alarmes.

Vingt-six ans avant cette époque les marchands Anglois, qui étoient à Jidda au nombre de quatorze, furent tous massacrés pendant

qu'ils étoient à dîner. Il y avoit eu une insurrection du peuple infâme de Jidda. On pilla la maison de la factorerie; on la démolit, & il n'a pas été permis depuis de la rebâtir telle qu'elle étoit d'abord.

A l'instant où le visir approcha de la maison de la factorerie, on fit beaucoup de recherches pour trouver le gentilhomme Anglois. Personne ne l'avoit vu; mais on dit qu'un de ses valets étoit alors dans la maison. Tranquillement assis sur ma natte, je prenois une tasse de café, quand on vit entrer le cheval du visir, & que la cour fut aussitôt remplie de monde. Un des commis de la douane me demanda où étoit mon maître? — « Dans le ciel, lui répondis-je. » — Le domestique de l'émir Bahar conduisit alors vers moi le visir, qui étoit encore à cheval. Celui-ci me répéta la question du commis de la douane; mais je lui répondis que je ne savois point ce que signifioit une pareille demande; que j'étois la personne dont on avoit transporté les équipages à la douane, & en faveur de qui le grand-seigneur & Ali-Bey avoient écrit. A ces mots il parut très-étonné, & me demanda comment je pouvois être aussi mal vêtu? — « Votre question ne

„ doit pas être faite férieusement, lui dis-je ;
„ je crois qu'aucun homme ne voudroit pa-
„ roître mieux habillé dans le voyage que je
„ viens de faire. D'ailleurs vous ne m'avez
„ pas laissé la liberté de me changer, puisque
„ tous mes effets sont depuis plus de quatre
„ heures de temps à la douane, jusqu'à ce
„ qu'il vous plaise de me les faire rendre. „

Je me levai, & nous montâmes ensemble dans l'appartement du capitaine Thornill, à qui je demandai excuse de ne lui avoir pas dit d'abord qui j'étois, par rapport au mauvais accueil que j'avois reçu de mon parent. Il plaisanta beaucoup sur cela, & nous vécûmes depuis dans les liaisons de l'amitié & de la confiance intime. Tout fut bientôt arrangé, même avec le visir Yousef-Cabil ; & on s'employa de tous côtés à me procurer les lettres les plus pressantes pour le naïb de Masuah, pour le roi d'Abyssinie, pour Michaël-Suhul, son ministre, & pour le roi de Sennaar.

Metical aga, grand ami & protecteur des Anglois à Jidda, & même comme nous pouvons le dire, acheté par les grands présens qu'il recevoit d'eux, avoit été originairement

un esclave Abyssinien. Chargé de la confiance du roi & de Michaël pour les ventes de l'or, de l'ivoire, de la civette, & de tous les objets précieux qu'on tire d'Abyssinie; il les leur payoit en autres marchandises. Il fournissoit aussi à Michaël des armes à feu; ce qui avoit déjà mis ce ministre à même de subjuguer l'Abyssinie, de massacrer le roi son maître, & d'en placer un nouveau sur le trône.

D'un autre côté le naïb de Masuah, dont l'isle appartenoit au grand-seigneur, & dépendoit du Pachalik de Jidda, avoit essayé de se soustraire à ce pouvoir, & de se rendre indépendant. Il ne payoit plus aucun tribut; & le pacha qui n'avoit point de troupes ne pouvoit pas le forcer à en payer, d'autant que l'isle de Masuah est située dans la partie de la mer Rouge qui avoisine la côte d'Abyssinie. Cependant Metical aga & le pacha conclurent un traité par lequel ce dernier céda à l'autre l'isle & le territoire de Masuah pour une redevance annuelle, & Metical aga nomma Michaël, gouverneur de Tigré, receveur de ses revenus. Le naïb n'eut pas plutôt appris qu'il alloit avoir à faire à Michaël, qu'il s'empressa de lui payer son tribut, & même de lui faire des présens;

car Tigré étoit la province dont il tiroit ses subsistances, & Michaël auroit pu, s'il l'avoit voulu, ruiner en huit jours de temps tout le territoire de Masuah, qui d'ailleurs avoit autrefois appartenu à l'Abyssinie, comme je l'expliquerai par la suite. La puissance de Metical étant donc généralement reconnue, il ne s'agissoit plus que d'en faire usage en ma faveur.

On sait de quel foible avantage sont ordinairement les simples lettres de recommandation. Ce n'étoit pas la première fois que je voyageois, & je me connoissois trop bien en style oriental pour me laisser duper par des lettres de complimens. Il n'y a pas de gens qui mettent plus de civilité, plus de politesse dans leur correspondance que les Orientaux; mais leurs expressions ne signifient guère plus que celles dont on se sert en Europe, & qui prouvent seulement que celui qui écrit est un homme bien élevé. De pareilles lettres ne suffisoient donc pas pour un voyage si long, si périlleux & si important que le mien.

Je cherchai donc à me procurer des lettres qui eussent de l'effet; des lettres importantes pour ceux même qui les écrivoient comme

pour ceux à qui elles étoient écrites ; & j'essayai de faire bien comprendre cela à Métical aga, qui étoit un excellent homme, mais de peu de capacité. Les lettres que je lui portai de la part d'Ali-Bey commencèrent à fixer son attention sur moi, & le présent que je lui fis d'une belle paire de pistolets le décidèrent entièrement en ma faveur. Il fut d'autant plus sensible à ce présent, que j'aurois pu me dispenser de lui rien offrir, étant muni d'une lettre très-favorable de son supérieur.

Les Anglois de Jidda unirent leurs sollicitations aux miennes. Ils étoient assez en crédit pour obtenir des choses plus difficiles ; car chacun d'eux avoit ses amis particuliers, & tous ensemble désiroient de me rendre service. A ceux-ci se joignoit encore un ami que j'avois connu à Alep, & qui se nommoit Ali-Zimzimiah, c'est-à-dire, gardien du puits sacré de la Mecque ; dignité très-honorable & très-respectée. Ali-Zimzimiah étoit aussi mathématicien & astronome, suivant le degré où ces sciences sont portées dans ce pays-là.

Toutes les lettres que j'obtins étoient écrites du style que je désirois. Cependant cela ne

parut pas encore suffisant aux yeux d'un très-digne homme qui avoit conçu un sincère attachement pour moi depuis le moment de mon arrivée. Cet ami étoit le capitaine Thomas Price, commandant le Lion de Bombay. Il fut le premier qui proposa à Métical aga de me faire accompagner ainsi que ses lettres par un de ses officiers; & je crois fermement que c'est à cette mesure, qu'avec le secours de la providence j'ai dû la conservation de ma vie. Le capitaine Thornill concourut aussi de tout son pouvoir à faire adopter cette idée; & un Abyssinien, nommé Mahomet Gibberti, fut porteur des lettres particulières, indépendamment de celles que j'avois moi-même, & chargé d'être témoin de la réception qu'on me feroit.

Il me falloit attendre quelque temps avant que Gibberti fût prêt à faire le voyage; &, comme il me restoit encore à visiter une partie considérable du golfe d'Arabie, je me préparai à le faire seul & à quitter Jidda, après y avoir fait un assez long séjour.

De toutes les choses nouvelles que j'avois déjà vues dans mon voyage, aucune ne m'avoit autant surpris que la manière dont se faisoit

le commerce de Jidda. Il y avoit alors dans le port neuf vaisseaux Anglois venant de l'Inde, dont la plupart valoient deux cent mille livres sterling chacun. Un marchand Turc, qui demeuroit à la Mecque, où l'on ne peut se rendre de Jidda que dans trente heures, & où jamais un chrétien n'ose mettre le pied, tandis que tout le continent est ouvert aux Turcs, s'ils veulent s'enfuir, offrit d'acheter lui seul la cargaison de quatre des neuf bâtimens Anglois; mais un autre Turc vint tout de suite, & dit qu'il n'achetteroit aucune cargaison, ou qu'il vouloit les neuf ensemble. Les échantillons furent visités, & toutes ces riches marchandises furent transportées à travers les déserts de l'Arabie, par des hommes avec qui personne ne voudroit se trouver seul en rase campagne. Ce n'est pas tout; deux courtiers Indiens vinrent dans le comptoir pour conclure le marché, l'un traitant pour les capitaines Anglois, & l'autre pour le marchand Turc. Ces courtiers n'étoient ni Chrétiens, ni Mahométans; mais ils avoient la confiance des uns & des autres. Ils s'assirent à terre sur un tapis, & prirent une pièce d'étoffe des Indes (1) grande comme

(1) Un Shawl.

une ferviette, qui étoit fur leurs épaules, & qu'ils étendirent fur leurs mains. En même temps ils s'entretinrent de chofes indifférentes, de l'arrivée des vaiffeaux des Indes, des nouvelles du jour, parlant comme s'ils n'avoient point eu à traiter d'affaires férieufes. Au bout de vingt minutes employées à fe toucher réciproquement les doigts par-deffous le Shawl, le marché des neuf cargaifons fut conclu, fans qu'ils euffent prononcé un mot, fans qu'ils fe fuffent fervis de plume & d'encre. Il n'y a cependant pas un feul exemple de difficultés furvenues dans ces fortes de marchés.

Mais il refte encore une chofe effentielle. L'argent n'eft pas compté. Un fimple particulier, qui ne poffédoit rien que fa réputation, devint refponfable du payement des riches cargaifons de neuf vaiffeaux. Son nom étoit Ibrahim Saraf, c'eft-à-dire, Ibrahim le courtier. Cet homme délivra un certain nombre de facs de groffe toile, remplis de ce que l'on fuppofoit être de l'argent. Il avoit marqué fur chaque fac ce qu'il étoit cenfé contenir, & appofé fon cachet fur la ficelle qui le lioit. En conféquence ces facs furent pris pour ce qui étoit écrit deffus, fans que perfonne en

eût ouvert un seul; & de tels sacs sont reçus couramment dans toute l'Inde, aussi long-temps que la toile peut durer.

Jidda est un séjour très-mal-sain, ainsi que tout le reste de la côte orientale de la mer Rouge. Presqu'aux portes de la ville, dans un désert qui s'étend au levant, il y a un nombre immense de cabanes appartenantes aux Arabes Bédouins. Ces cabanes sont construites avec des paquets de spartum, ou d'une espèce de jonc qu'on arrange comme des fascines. Les Bédouins fournissent à Jidda du lait & du beurre.

On ne peut point sortir de la ville, même pour se promener, excepté jusques à la distance d'un demi-mille vers le sud, & le long de la mer, où il y a plusieurs mares d'eau stagnante & corrompue, qui contribuent beaucoup à l'insalubrité de Jidda.

Indépendamment de ce que Jidda est situé dans la partie la plus mal-saine de l'Arabie, il se trouve entouré du désert le plus affreux. Cet inconvénient & beaucoup d'autres l'auroient probablement fait abandonner tout-à-

fait depuis long-temps, si ce n'étoit par rapport au voisinage de la Mecque, & aux grands avantages que produit le commerce des Indes, dont les marchandises arrivent une fois par an à Jidda, pour être transportées très-promptement à la Mecque, d'où on les répand ensuite dans tout l'orient. Cependant Jidda retient peu de profit pour lui-même. Les impôts de la douane sont aussitôt envoyés à la Mecque à un souverain, qui manque toujours d'argent, & à un ministre & à une foule d'officiers affamés. L'or qui sert à payer les marchandises, revient à Jidda y passer dans des sacs ou des caissons sans s'y arrêter davantage, & sans y laisser plus de profits. Mais, pendant le temps périodique de ce commerce, les vivres & toutes les provisions augmentent considérablement, ce qui est au détriment des habitans; tandis que tous les bénéfices vont à des étrangers, dont plusieurs n'y séjournent pas plus de six semaines que dure le marché, puis se retirent dans l'Yémen & dans les environs, où tout est moins cher & plus abondant.

Je fis à cette occasion une remarque; c'est que de tous les pays mahométans, il n'y en a point où il y ait moins de polygamie qu'à

Jidda, ni où il reste autant de femmes qui n'ont point de mari. C'est pourtant là qu'a vécu le prophète, c'est-là qu'il a d'abord recommandé à chaque homme d'avoir quatre femmes; maxime qui a passé ensuite dans toutes les autres contrées où l'Islamisme s'est établi.

Toutefois Mahomet en recommandant la pluralité des femmes comme nécessaire à la santé des musulmans, sembla avoir eu constamment en vue de l'empêcher par les conditions qu'il y attacha. Il ne permit à un homme d'épouser deux, trois ou quatre femmes, qu'autant qu'il auroit de quoi les nourrir. Il défendit les droits & le rang de ces femmes; & l'homme qui vouloit les épouser, étoit obligé de prouver par devant le cadi, ou quelqu'autre magistrat, qu'il auroit de quoi les entretenir d'une manière conforme à leur naissance. Il n'en étoit pas de même relativement aux concubines, aux esclaves qu'on achetoit ou qu'on faisoit à la guerre. Chaque homme en pouvoit prendre autant qu'il lui plaisoit, soit qu'il eût de quoi les nourrir ou non.

La cherté des provisions, qui résulte du concours extraordinaire d'étrangers qui se rendent tous les ans dans une ville presque totalement dépourvue des choses néçessaires à la vie, est cause que peu d'habitans de Jidda peuvent profiter du privilége que leur a accordé Mahomet. Ils n'épousent qu'une femme chacun, parce qu'ils ne sont pas en état d'en nourrir davantage. Aussi la ville est peu peuplée, & il reste beaucoup de femmes à marier.

Dans l'Arabie heureuse, où les provisions de toute espèce sont à très-bon marché, où la terre produit presque spontanément les fruits & tout ce qui est nécessaire à la vie, il n'en coûte pas plus d'avoir quatre épouses que quatre esclaves ou quatre domestiques. Leur nourriture est la même, & on leur donne également une chemise de coton bleue, une robe d'étoffe grossière. Aussi les femmes ne languissent jamais dans le célibat, & la population de ces contrées, où la polygamie est toujours en usage, paroît quatre fois plus considérable que celle des pays où l'on n'a qu'une femme.

Je sais qu'il y a des écrivains systématiques, & aveuglés par leurs préjugés, qui,

sans faire des recherches sûres & sans avoir égard aux circonstances particulières, soutiennent que la polygamie est toujours nuisible à la population. Le savant docteur (1) Arbuthnot a, dans un mémoire adressé à la société royale, défendu cette étrange opinion, par des raisonnemens encore plus étranges. Il établit comme un principe certain, que dans la faculté procréatrice (1) de notre premier père Adam, étoit renfermée la nécessité de produire successivement un nombre égal d'êtres des deux sexes. La manière dont il prouve cela a été très-applaudie, & on a cru que ses argumens étoient irréfragables. Il démontre qu'en jetant trois dés remués dans un cornet, le nombre des chances en est presqu'infini, & qu'un nombre égal d'enfans mâles & femelles ne pourroit pas naître dans une même année : mais il prétend prouver qu'en examinant les registres des paroisses pendant vingt ans, on trouve que chaque année a constamment produit un nombre à-peu-près égal d'enfans des deux sexes, & même un plus grand nombre de mâles que de femelles pour com-

(1) Transactions philosophiques, vol. 27, p. 186.
(1) *In semine masculino.*

penser

penser les pertes occasionnées par la guerre, les assassinats, l'ivrognerie, & tous les accidens auxquels les femmes ne sont point sujettes.

Il est inutile de dire qu'une pareille conséquence démontre évidemment combien le principe est faux : car, s'il y avoit eu une égale proportion dans la faculté procréatrice de notre premier parent, le résultat en eût été qu'il seroit né alternativement un enfant de chaque sexe depuis le commencement de la création jusques à la fin des siècles. C'est sans doute une supposition indigne de la sagesse suprême, que de dire que quand il créa l'homme, il put faire un calcul en faveur des crimes que ses préceptes nous défendent. Mais quelqu'étrange que ceci paroisse, ce n'est pourtant pas la partie la plus foible d'un argument artificieux, qui semblable à une toile d'araignée trop finement tissue, se brise de quelque côté qu'on y touche.

Après avoir cru prouver par les registres de paroisse de Londres, que les deux sexes sont en nombre égal, il conclut qu'il en est de même sur tout le reste du globe ; & qu'il n'y

à aucun lieu, où il ne naiſſe autant d'hommes que de femmes. Le docteur Arbuthnot étoit un habile médecin, ce qui ſuppoſe auſſi un naturaliſte inſtruit; mais il m'eſt impoſſible d'imaginer juſqu'où ſon raiſonnement pouvoit le conduire. Avouons-le, il devoit ſavoir que dans l'Orient, les animaux, les oiſeaux, les poiſſons, les fruits, les fleurs, les arbres, les moindres brins d'herbe, ſont différens de ce que nous voyons dans nos contrées, & que l'homme ne diffère pas moins dans ſes traits, ſa manière de vivre, ſes exercices, ſes amuſemens, ſon gouvernement & ſa religion. Or, vouloir ſtatuer les naiſſances ou les mortalités des Aſiatiques d'après les regiſtres de Londres, c'eſt aſſurément tout auſſi abſurde que de ſoutenir qu'on ne porte point des mouſtaches ou de la barbe en Syrie, parce qu'on eſt raſé en Angleterre.

Je crains bien que ceux qui ſe permettent de tout dire, parce qu'ils ne prennent la peine de rien examiner, n'avancent que le réſultat de ce que je viens d'établir doit ſervir à défendre la polygamie en général, ou la doctrine des Thélypthora (1). Mais de pareil-

(1) C'eſt le titre d'un ouvrage nouveau du docteur Madan, lequel ſemble avoir été fort mal entendu.

les réflexions ne sont point, j'ose l'avouer, dignes d'être combattues; & je déclare en même temps, que ceux qui ont trouvé dans les Thélypthora de M. Madan, un encouragement à la polygamie, doivent peut-être avoir lu cet ouvrage avec plus de perspicacité que je n'en ai; car je serai bien trompé si, d'après les principes qu'il contient, la polygamie s'établit en Angleterre.

Le docteur Arbuthnot dit qu'en Angleterre le nombre des deux sexes est le même, ou du moins la différence est si peu de chose, qu'elle n'a pu avoir jusqu'à cette heure le moindre inconvénient. Il nous reste à examiner si les autres nations, ou du moins le plus grand nombre d'entr'elles, sont dans le même cas, parce que si c'est d'après cela qu'il nous faut décider la question, & que nous trouvions que, dans d'autres pays, il naît constamment trois femmes pour un seul homme, nous serons obligés d'en conclure qu'il devoit y avoir la même proportion de trois à un dans la faculté procréatrice de notre premier parent.

Je ne me soucie guère, j'en conviens, de décider de ce qu'étoit le monde avant le

déluge. Mais, comme plusieurs savans penchent à croire que la montagne d'Ararat & le fleuve de l'Euphrate étoient connus aux siècles antidiluviens, & que c'est en Mésopotamie ou dans le Diarbékir que le paradis terrestre étoit situé, je ne puis mieux favoriser le systême du docteur Arbuthnot qu'en me transportant là, & en recherchant sur les lieux même où il dit que la loi de se reproduire en nombre égal a été imposée à l'homme & à la femme, quel est aujourd'hui l'état de cette réproduction. L'on ne peut pas dire que les temps & le climat étant changés, la proportion ne doit plus être la même, puisqu'on a avancé que c'est d'après les regîtres de paroisse de Londres qu'il faut juger du reste de la terre, & que d'ailleurs la loi imprimée dans l'œuvre de la création doit être éternelle.

Cependant, après des recherches profondes dans le Sud & dans cette partie de la Mésopotamie, dont parle l'Ecriture, en Arménie & en Syrie, depuis Mousul ou Ninive, jusqu'à Alep & à Antioche, j'ai trouvé qu'il naissoit au moins deux femmes pour un homme. J'ai observé même une plus grande différence à Latkéa ou Laodicée, & tout le long de la

côte de Syrie jusqu'à Sidon ; la proportion du nombre des femmes qui naissent est à celui des hommes comme de trois ou au moins deux & trois quarts à un. Dans la terre sainte, dans la contrée d'Horan, du côté de l'isthme de Suez & dans le Delta, que les étrangers ne fréquentent point, c'est à-peu-près la même proportion. Mais de Suez au détroit de Babel-mandeb, pays qui comprend les trois Arabies, il y a toujours quatre femmes pour un homme ; & j'ai tout lieu de croire qu'il en est ainsi jusqu'à l'équateur, & au trentième degré au-delà de la ligne.

Quand j'étois dans l'Arabie heureuse en 1769, l'iman de Sana (1) n'étoit pas vieux, & il avoit quatre-vingt-huit enfans vivans, dont quatorze seulement étoient garçons. — Le prêtre du Nil en avoit soixante-dix & plus, dont plus de cinquante filles.

L'on peut objecter que le docteur Arbuthnot, en citant nos registres pour le terme de vingt ans, a appuyé son opinion de preuves

(1) C'est le souverain de l'Yémen, dont la capitale est *Sana*.

indubitables, & que le simple rapport que je fais de ce qui arrive dans un pays étranger, ne peut pas fournir un témoignage équivalent au sien. Je ne puis même disconvenir de cela; car chez les Levantins, on ne connoît pas l'usage des registres de naissance ou de mortalité. Mais je vais expliquer de quelle manière j'ai obtenu des notions à cet égard.

Toutes les fois que j'arrivois dans une ville, un village, ou quelqu'autre lieu habité, que je passois quelque temps sur une montagne, ou que je voyageois avec les Orientaux, je m'informois du nombre d'enfans qu'avoient ceux à qui je parlois, ainsi que leurs parens, leurs amis, leurs voisins. Comme cette question n'étoit ni captieuse, ni du nombre de celles auxquelles on auroit pu se faire un scrupule de ne pas répondre, personne ne cherchoit à me tromper; & quand par hasard deux ou trois de ceux que j'ai interrogés ne m'auroient pas dit la vérité, le mensonge seroit de peu de conséquence relativement à tous les autres.

Je demandai donc à l'homme chez qui je logeois à Sidon, lequel étoit, je suppose, un

tisserand, combien il avoit d'enfans? il me dit le nombre de garçons, & le nombre de filles. Ensuite je fis la même question à un forgeron, puis à un tailleur, puis à un marchand de soie, puis au cadi, puis à un berger, puis à un chasseur, puis à un pêcheur, en un mot, à tous les gens du pays, par le moyen desquels je pouvois acquérir des lumières certaines. Ainsi, je crois qu'en prenant le médium sur trois ou quatre cent familles au hasard, l'altération de la vérité, tant sur le nombre des filles que sur le nombre des garçons, se trouvera justement compensée; & le résultat prouvera qu'il y a trois femmes pour un homme, dans 50°. sur 90°. qui partagent le globe.

Sans croire que Mahomet fût doué de tout le génie dont quelques personnes lui ont fait honneur, nous pouvons penser qu'il savoit au moins ce qui arrivoit dans sa propre famille, où il pouvoit remarquer cette différence de quatre filles pour un garçon, & d'après cela nous ne devons pas nous étonner que comme législateur, un de ses premiers soins fut de remédier à un inconvénient, qui attaquoit jusques dans leurs fondemens son empire &

ſa religion. Alors il établit, ou plutôt il remit en vigueur, la loi qui permettoit à chaque homme d'épouſer quatre femmes, qui toutes devoient jouir du même rang & des mêmes honneurs, ſans autre préférence entr'elles, que celle qu'il plairoit au mari de leur accorder. Par ce moyen il aſſura les droits civils de chaque épouſe, & il la mit à même de ſe ſauver du reproche de mourir ſans poſtérité; reproche auquel ce ſexe a toujours été infiniment ſenſible, quelle qu'ait été ſa religion & dans quelque partie du monde qu'il ſoit né.

Bien des gens qui connoiſſent peu l'hiſtoire des Arabes, ont imaginé que cette loi ſur la pluralité des femmes, a été faite ſeulement pour les hommes, & que les meſures les plus politiques, les plus néceſſaires de leur législateur, n'ont eu pour but que de flatter & d'encourager la débauche, dont il étoit en effet très-éloigné. Mais s'ils conſidéroient en même temps que les loix mahométanes admettent le divorce, ſans qu'il ſoit néceſſaire d'en expliquer les motifs, & toutes les-fois qu'il convient au mari, & qu'elles permettent auſſi aux hommes un nombre illimité de concubines, ſoit acquiſes pour de l'argent, ſoit

prises à la guerre ou obtenues par tout autre moyen, ils verroient bien qu'un musulman étoit suffisamment pourvu d'avance; & qu'on n'avoit pas besoin de lui accorder d'épouser quatre femmes à la fois, quand il avoit déjà la liberté d'en prendre chaque jour une nouvelle.

Le docteur Artbuthnot établit comme un principe certain, que quatre femmes doivent produire plus d'enfans, étant mariées chacune avec un homme différent, que si elles n'ont qu'un seul mari pour toutes quatre. Cette assertion peut être justement combattue : mais la question est ainsi mal présentée. Pour ce qui regarde l'Arabie & une grande partie du monde, il s'agit de savoir si quatre femmes mariées à un seul homme ou vivant avec lui en concubines, produiront plus d'enfans que quatre femmes & un homme, à qui il n'est permis que d'habiter avec une seule, & qui laisse les trois autres languir & mourir dans le célibat? Ou en d'autres termes, qui produira le plus d'enfans, un homme & une femme, ou un homme & quatre femmes? Je crois que cela ne souffre pas de discussion.

Considérons maintenant si l'Angleterre ne

mériteroit pas de servir en cela d'exemple à l'Arabie & à tout l'orient en général.

Les femmes sont en Angleterre communément en état d'avoir des enfans à quatorze ans, & elles peuvent en faire jusqu'à l'âge de quarante-huit : ainsi, elles ont trente-quatre ans de fécondité. A quatorze ou quinze ans, elles sont l'objet de notre amour; en nous donnant des rejetons, elles nous deviennent plus chères, & personne n'osera prétendre, j'espère, qu'à quarante-huit & cinquante ans, une Angloise n'est pas une compagne très-agréable, peut-être même qu'aux yeux des hommes sensés, elle paroîtra plus aimable dans ces dernières années que dans les premières. Quand nous vivons ensemble nous espérons de mourir ensemble, rien ne peut donc rendre la vie sociale plus intéressante en Angleterre que la monogamie.

D'un autre côté, les femmes Arabes commencent à avoir des anfans à l'âge d'onze ans; mais il est rare qu'elles engendrent encore à vingt. Le temps où elles font des enfans est donc borné à neuf ans; & quatre épouses prises ensemble n'ont entr'elles que trente-six ans de fécondité. Ainsi une femme Angloise, qui fait des enfans pendant trente-quatre ans, n'a elle

seule que deux ans de moins que les quatre épouses ensemble prescrites par Mahomet; & si on admet qu'une Angloise peut devenir enceinte à cinquante ans, le terme sera égal.

Mais il y a des différences plus considérables. Une fille Arabe s'attire dès l'âge d'onze ans, par sa jeunesse & par sa beauté, l'amour des hommes; mais comme elle n'a encore que l'esprit d'un enfant, elle ne peut être pour eux une compagne raisonnable. Un homme se marie à vingt ans, & avant qu'il en ait trente, sa femme, dont le jugement s'est perfectionné, & qui devroit lui être plus assortie par sa manière de penser, cesse d'être l'objet de ses désirs, & ne peut plus devenir mère. Ainsi, les plus belles années de la vie de cet homme, les jours de sa vigueur se perdront-ils avec une femme qu'il ne peut aimer, & sera-t-il destiné à vivre quarante ou quarante-cinq ans avec elle, sans accroître sa famille, pour sa propre satisfaction & les avantages de la société?

L'on voit que les raisons qui ont lieu en Angleterre contre la polygamie, ne peuvent nullement subsister parmi les Arabes. D'après

cela, il ne feroit pas digne de la fageffe fuprême, & des règles de fa juftice, que deux nations fi différentes à certains égards par leur nature, fuffent abfolument foumifes à la même manière de vivre.

Je regarde la prophétie concernant Ifmaël & les Arabes fes defcendans, comme une des chofes les plus frappantes que contienne l'ancien-teftament. Ce fut auffi une des plus anciennes, & elle eft fondée fur une fatisfaction particulière. Agar étoit innocente, quoiqu'elle fe fût enfui dans le défert avec Ifmaël fon fils pour fe dérober à la colère de Sara. Dans le défert il n'y avoit alors aucun habitant. La fucceffion d'Ifmaël (1) étoit incompatible avec la promeffe que Dieu avoit faite à Abraham & à Ifaac; mais Agar ni fon fils n'ayant point péché, la juftice exigeoit un dédommagement pour l'héritage qu'Ifmaël venoit de perdre; & Dieu lui donna ce défert, qui n'appartenoit encore à perfonne, & où Ifmaël devoit fonder un empire par les moyens les plus incompréhenfibles. Il étoit deftiné à lever la main contre tout homme (2), & tout

(1) Genef. chap. 15, verf. 18.

(2) *Idem*, chap. 16, verf. 12.

homme devoit lever la main contre lui. Il falloit qu'il vécût de son épée, & qu'il plantât sa tente à la face de ses frères.

Jamais prédiction n'a été mieux remplie. Connue, dès les premiers siècles, elle avoit déjà commencé à se vérifier avant le temps de Moïse; elle a continué sous David & sous Salomon. Pendant la vie d'Alexandre, de César, de Justinien, à toutes les époques qui ont le moins de rapport entr'elles, elle n'a jamais cessé de s'accomplir; & je le demande à tout le monde, y a-t-il d'autre nécessité apparente que la seule promesse de l'Eternel, pour qu'elle dure encore de nos jours dans toute son étendue?

Cette seule prophétie, que toutes les religions admettent, fournit une démonstration suffisante, sans qu'on ait besoin d'autres preuves de la divine autorité de l'écriture.

Mahomet défendit le cochon & le vin, dont on faisoit sans doute très-peu d'usage avant lui en Arabie. Il croît des vignes sur les montagnes de l'Yémen; mais les raisins n'acquièrent jamais assez de maturité pour qu'on

puisse en faire du vin. On les descend pour cela à Lohéia; & là la chaleur du climat fait tourner le vin & le rend aigre, avant qu'il puisse devenir potable. Nous savons donc qu'avant la naissance de Mahomet, l'Arabie n'étoit pas un pays de vin. Quant aux cochons, je n'ai jamais entendu dire qu'il y en eût aucun dans toute l'étendue de la péninsule de l'Arabie, excepté peut-être quelques sangliers, qui vivent dans les forêts auprès de Sana. — Cette péninsule fut habitée par les Juifs depuis les premiers siècles jusqu'au temps de Mahomet. Aussi les seules personnes qui aient mangé du cochon dans ce pays, doivent être les chrétiens; & leur secte y est comptée pour peu de chose. A présent même beaucoup d'entr'eux ne mangent point du cochon; d'ailleurs ils sont opprimés & méprisés dans tous ces pays-là, & personne n'est envieux de chercher à les imiter.

Mahomet défendit donc aux Arabes les choses qui leur manquoient ou qui leur étoient indifférentes, & il leur recommanda celles pour lesquelles ils avoient du penchant.

Dans les diverses conversations que j'eus

avec les négocians Anglois de Jidda, ils se plaignirent beaucoup de la manière dont ils étoient traités par le Shérif de la Mecque & par ses officiers. Chaque voyage, les droits de la douane & les taxes qu'on leur imposoit étoient augmentées, leurs priviléges mis de côté, & on se servoit des moyens les plus injustes, les plus oppressifs pour leur extorquer des présens. Je leur demandai, si en obtenant du bey du Caire la permission de faire descendre leurs vaisseaux jusqu'à Suez, il se trouveroit des négocians des Indes qui voulussent entreprendre ce voyage? Le capitaine Thornhill me promit que pour lui la saison qui suivroit l'arrivée de cette permission dans l'Inde, il expédieroit pour ce port son navire le Marchand du Bengale, sous le commandement du capitaine Greig, dont tous les Anglois connoissoient le mérite & l'habileté, & dont je m'étois formé moi-même une excellente opinion par plusieurs entretiens que nous avions eus ensemble.

Ce plan fut concerté entre le capitaine Thornhill & moi seulement; & quoiqu'il eût tout l'air, je l'avoue, d'un projet imaginaire, puisqu'il ne devoit être entrepris qu'au retour

de mon voyage en Abyssinie & en Nubie ; dans lequel j'avois tant d'obstacles à surmonter, il fût cependant exécuté de la même manière que nous l'avions arrêté, ainsi qu'on le verra par la suite.

L'amitié & les attentions de mes compatriotes ne se démentirent pas un seul moment pendant tout le temps que je séjournai à terre ; & ils me firent l'honneur de m'accompagner tous ensemble jusqu'au bord de la mer lorsque j'allai m'embarquer. Si d'autres ont éprouvé de la hauteur & de l'orgueil de la part des négocians des Indes orientales, je puis dire que j'ai eu le bonheur de ne pas avoir à m'en plaindre. Je me serois même trouvé plus à mon aise d'être moins prévenu, moins recherché par eux.

Tout le rivage de Jidda étoit couvert de monde, au moment de mon départ. On vouloit voir le salut des vaisseaux Anglois ; & nous mîmes à la voile, en compagnie d'un autre navire destiné pour Masuah, dans lequel Mahomet Abd-el-Cader, gouverneur de Dahalac, s'étoit embarqué pour se rendre dans son gouvernement.

Dahalac

Dahalac (1) eſt une grande isle, dépendante de Maſuah, mais dont le gouverneur a pourtant un firman particulier, qu'on renouvelle tous les deux ans. Ce gouverneur étoit un Maure, officier du naïb de Maſuah. Il étoit venu à Jidda pour obtenir de Métical-Aga ſon firman, & il s'en retournoit, tandis que Mahomet Gibberti étoit deſtiné à m'accompagner, & à porter ce firman au naïb.

Abd-El-Cader ne fut pas plutôt débarqué à Maſuah, que, ſuivant le goût de ſon pays pour le menſonge, il débita qu'un grand, ou un prince, qu'il avoit laiſſé à Jidda, alloit arriver inceſſamment; qu'il avoit porté des préſens conſidérables au shérif de la Mecque & à Métical-Aga, & qu'en retour il avoit reçu une ſomme immenſe en or de la part du viſir Youſef-Cabil; qu'en outre, il avoit encore tiré tout l'argent qu'il avoit voulu des Anglois de Jidda, leſquels, pendant tout le temps de ſon ſéjour qui avoit duré pluſieurs mois, n'avoient pas ceſſé de le régaler & de lui donner des fêtes; enfin Abdel-El-Cader ajouta qu'à l'inſtant où il quittoit Jidda, ce prince partoit

(1) L'isle des Paſteurs.

aussi pour aller rendre visite à l'Iman de l'Arabie heureuse, & que tous les Anglois avoient alors déployé tous leurs pavillons, & tiré des coups de canons pendant trois jours du matin au soir : mensonge d'autant plus grossier, que si l'on avoit effectivement fait cela deux jours après son départ, il lui auroit été impossible d'en être témoin.

Les conséquences d'un pareil rapport pouvoient me devenir très-funestes. Le naïb de Masuah s'imagina voir bientôt arriver un homme qui, chargé d'immenses trésors, venoit se mettre entre ses mains. Aussi je crois que le péril qui me menaça alors étoit plus terrible pour moi que tous les autres dangers réunis auxquels j'ai échappé dans le cours de mon voyage; & tel étoit pourtant l'effet de la plus méprisable de toutes les armes, la langue d'un menteur.

Jidda est par les 28° 0' 1" de latitude nord, & par les 39° 16' 45" de longitude est, au méridien de Greenwich.

Il y eut fort peu de changemens dans l'atmosphère pendant mon séjour à Jidda. Le vent

étoit ordinairement nord-oueſt, quelquefois même plus nord; & comme en venant de ce côté-là, il ſouffle dans la direction du golfe, il apporte avec lui beaucoup d'humidité; ce qui augmente toujours avec la mouſſon. Une fois tous les douze ou treize jours, peut-être, nous avions un vent de ſud très-ſec.

Le jour où je vis monter le baromètre à Jidda au plus haut degré fut le 5 Juin, le vent étant au nord. Il alla juſqu'à 26° 6', & le 18 du même mois, le vent au nord-oueſt, il deſcendit à 25° 7', ce qui fut ſa plus grande baiſſe.

La plus grande aſcenſion du thermomètre a été de 97° le 12 de Juillet, le vent au nord, & ſon plus bas degré de 78° avec le même vent.

CHAPITRE VI.

Route après le départ de Jidda. — Konfoda. — Ras-Heli, borne de l'Arabie heureuse. — Arrivée à Lohéia. Route vers le détroit de l'Océan Indien. — Arrivée au détroit. — Retour à Lohéia, par la voie d'Azab.

Ce fut le 8 de Juillet 1769 que je partis du port de Jidda. J'étois embarqué dans le même vaisseau qui m'avoit emmené de Cosséir; & je permis à mon raïs de prendre un petit chargement pour son compte, à condition qu'il ne recevroit point de passagers. Le vent étoit très-favorable. Nous passâmes au milieu de la flotte angloise, dont tous les vaisseaux étoient à l'ancre. Tous les capitaines, comme je l'ai déjà dit, m'avoient témoigné leur amitié en m'accompagnant jusqu'à la chaloupe; & mon raïs fut étonné de voir les honneurs qu'on rendoit à son petit bâtiment, pendant que nous traversions la flotte. Tous les vaisseaux hissèrent le pavillon d'Angleterre, & tirèrent onze coups de canon chacun, excepté celui qui appartenoit à mon parent, qui se contenta de mettre son pavillon, & lorsque nous passâmes

à côté de lui un officier prit un porte-voix & nous cria de dessus le pont : " le capitaine..... „ souhaite un bon voyage à M. Bruce „. Alors je pris aussi un porte-voix, & je répondis : " M. Bruce souhaite au capitaine..... un heu- „ reux & prompt retour à la raison „. Mais ce vœu ne s'est malheureusement point encore effectué ; & je crains bien qu'il ne s'accomplisse jamais pour ce pauvre homme !

Le soir, après avoir passé un groupe de hauts fonds appelés les écueils de Safia, nous jetâmes l'ancre dans la petite baye de Mersa-Gedan, qui est éloignée de Jidda d'environ douze lieues.

Le 9 de Juillet nous suivîmes une route entre d'autres écueils, dont le passage est très-étroit & s'appelle *Goofs*. A neuf heures un quart nous vîmes Ragwan, que nous laissâmes à deux milles à l'est-nord-est, & une heure après, nous fûmes vis-à-vis du petit port de Sodi, portant aussi est-nord-est à la même distance. A une heure trois quarts après midi, nous passâmes à deux milles de Markat, qui nous resta au nord-est quart d'est. Puis nous vîmes un rocher appelé *Numan*, à deux milles au

ſud-oueſt. Bientôt nous découvrîmes la montagne de Somma; & à ſix heures un quart nous mouillâmes dans un petit havre, peu sûr, qu'on appelle *Merſa-Brahim*, & dont nous avions vu à Jidda un plan inexact & mal deſſiné, entre les mains d'un Anglois. Je m'étois procuré une copie de ce plan, & je le corrigeai avec ſoin, ſur le lieu même; de ſorte qu'on peut aujourd'hui le regarder comme fidelle.

Le 10 nous remîmes à la voile à cinq heures du matin, avec peu de vent. Nous dirigions notre courſe au ſud-quart-d'oueſt; & nous faiſions, je crois, un peu moins de deux nœuds par heure.

A ſept heures & demie nous dépaſsâmes l'isle d'Abeled, & deux petites isles élevées qui nous reſtoient à environ une lieue, dans le ſud-oueſt quart d'oueſt. Le vent fraîchit à l'approche du midi, de ſorte qu'à une heure nous faiſions trois nœuds par heure, quoique nous euſſions été obligés de changer un peu notre route à cauſe de la ſituation des isles auprès deſquelles nous paſſions. Vers la fin du jour le vent tourna au ſud-ſud-eſt.

A quatre heures un quart, nous fûmes vis-à-vis du Ras-El-Askar, nom qui signifie le cap des soldats ou de l'armée. Là, nous apperçûmes quelques arbres. Nous découvrîmes aussi des montagnes très-reculées sur le continent; & dans le nord-est de nous.

A deux heures, nous passâmes dans le milieu du canal entre cinq isles sablonneuses, & couvertes de varech. Nous en laissâmes trois à main droite à l'est, & deux sur la gauche à l'ouest. Ces cinq isles sont nommées *Ginnan-El-Abiad*, c'est-à-dire, les Jardins-Blancs; nom qui leur vient, j'imagine, de l'herbe verdoyante qui croît sur leurs sables blancs. A deux heures & demie, nous trouvâmes une autre isle portant à l'est. Nous étions alors à une lieue du continent; & le vent souffloit toujours du même côté. A trois heures nous rangeâmes encore une autre isle, portant au sud-ouest de nous, & éloignée d'environ un mille de la route que nous suivions. Cette isle qu'on nomme *Jibbel-Surreine*, est peu élevée.

A quatre heures & demie nous courûmes au sud-est quart de sud, nous vîmes deux isles au sud-est de nous & à deux milles de distance,

& ensuite une plus petite à l'ouest-sud-ouest & à un quart de mille. De cette dernière isle au continent, il y a cinq milles & même quelque chose de plus. A quatre heures cinquante minutes, nous arrivâmes vis-à-vis une autre isle qui s'étendoit jusqu'à Konfodah. Nous vîmes alors à l'ouest, & à l'ouest-sud-ouest de nous, différentes petites isles, dont nous n'étions pas éloignés de plus d'un demi-mille.

Nous jetâmes alors la sonde : mais nous ne trouvâmes point de fond avec trente-deux brasses de ligne. Je crois que si nous en avions trouvé dans les environs de cet endroit ce n'eût été que sur quelqu'écueil.

A cinq heures, faisant route au sud-est quart de sud, nous vîmes une isle, que nous laissâmes à un quart de mille à l'ouest de nous. Ensuite nous en vîmes plusieurs autres formant une chaîne; & à huit heures & demie nous mouillâmes dans un endroit nommé *Mersa-Hadon*, mais qu'on ne peut pas dire être un port.

Le 11, dès les quatre heures du matin nous levâmes l'ancre, & nous partîmes de Mersa-

Hadon. Le vent étoit calme. Nous faisions très-peu de chemin. Nous avions le cap au sud-sud-est, & bientôt après nous le tournâmes un peu plus à l'est. A six heures nous revirâmes pour pouvoir gagner la baye de Konfondah, très-remarquable par une haute montagne qui est par derrière, & dont le sommet forme une pyramide dans les proportions les plus régulières. Nous manquions de vent pour entrer dans la baie. De sorte que nous mîmes à la mer le canot que j'avois acheté à Jidda pour me promener dans la rade, & dont je me proposois de faire présent à mon raïs, ainsi que je lui avois promis. Par ce moyen, nous nous fîmes touer; & à huit heures un quart nous fûmes à l'ancre dans le port de Konfodah.

Konfodah signifie la ville du hérisson, ou du porc-épic. C'est un petit endroit où il n'y a pas plus de deux cent mauvaises maisons, bâties en branchages, & couvertes de nattes, de feuille de doom ou de palmier. Le village s'étend autour de la baie, qui n'est qu'un bassin rempli de hauts fonds, & il a par derrière une plaine vaste & déserte. Dans cette plaine s'élèvent cependant quelques monticu-

les de sable très-blanc. Le sol qui est le long du rivage ne produit rien que du varech, qui est d'une extrême beauté & plein de vigueur : mais plus loin, il y a des jardins potagers.

Le poisson est très-commun à Konfodah. On y trouve aussi du lait & du beurre en abondance. Le désert qui environne le village a même un aspect moins aride que les autres déserts, ce qui me fit croire au premier abord qu'il y pleuvoit quelquefois, & l'émir me confirma dans cette idée.

Je levai le plan du port : mais il ne vaut pas la peine que je le publie. Car quoiqu'il soit très-probable que ce port fût autrefois profond, sûr & commode, ce n'est plus aujourd'hui qu'une espèce de route abritée par un alongement de terre, qui fait un contour & se termine au cap nommé *Ras-Mozeffa*. Sur le derrière de la ville, il y a une petite éminence, sur laquelle on a placé trois canons, dont il est impossible d'imaginer l'utilité.

L'émir Ferhan, gouverneur de Konfodah, étoit un esclave Abyssinien, qui m'invita à

descendre à terre, & à dîner avec lui. On nous servit un repas excellent préparé à la mode du pays. Il me dit que la campagne qui bordoit le rivage étoit déserte : mais qu'en s'éloignant de la mer, là où les herbes & quelque gravier avoient fixé le sable, il produisoit toute sorte de plantes, surtout dès qu'il tomboit quelques ondées de pluie.

Il y avoit si long-temps que je n'avois entendu parler d'une ondée de pluie que je ne pus m'empêcher de rire. L'émir crut avoir mal parlé, & il me demanda si poliment de quoi je riois que je fus obligé de le lui avouer : « La cause qui me fait rire, lui dis-je, émir, » est un peu folle. Il m'est venu dans l'idée » que je voyageois depuis douze mois, que » j'avois fait au moins deux mille milles de » chemin, & que je n'avois encore vu, ni » entendu citer jusqu'à présent une ondée de » pluie. Quoique vous deviez vous apper» cevoir par ma conversation, que j'entends » assez bien votre langue, pour un étranger, » je vous assure que si vous m'aviez demandé » quel étoit le mot Arabe, qui exprimoit une » ondée de pluie, il m'eût été impossible de » vous le dire. Je vous donne en même-temps

„ ma parole d'honneur, que j'ai ri de cela
„ & point d'autre chose. C'est une simple
„ réminiscence. „

“ Vous allez, me répondit-il, dans des contrées où vous aurez de la pluie & du vent
„ assez froid; & où l'eau qui est dans les montagnes, est plus dure que la terre la plus
„ sèche, car on y marche facilement dessus (1).
„ Nous n'avons que quelques restes de leurs
„ ondées de pluie, & ce sont ces restes qui
„ font notre plus grand bonheur. „

Je fus très-satisfait de la conversation de l'émir Ferhan. C'étoit un homme de près de cinquante ans, fort bien mis, ne portant ni arme à feu, ni coutelas, n'ayant même auprès de lui aucun domestique Arabe avec des armes, quoique tous ses domestiques fussent habillés de manière à annoncer l'aisance du maître, & qu'il eût dans son écurie soixante des plus beaux chevaux que j'eusse vu depuis long-temps. Nous pouvions les examiner tout à notre aise pendant que nous dînions, car

(1) L'émir parloit de l'Yémen, qui est la partie la plus haute de l'Arabie heureuse.

on nous servit dans un petit salon placé en face de l'écurie. Le parquet de ce salon étoit orné de magnifiques tapis de l'Inde, & les murailles étoient couvertes avec des tuiles blanches, que vraisemblablement l'Inde avoit aussi fourni ; d'ailleurs sa maison étoit assez simple, & on ne la distinguoit des autres maisons du village que par sa grandeur.

L'émir paroissoit avoir une connoissance plus profonde des choses en général, & parler avec plus d'élégance qu'aucun des hommes avec lesquels j'avois conversé en Arabie. Il me raconta que la petite vérole lui avoit enlevé dans le cours d'un mois sept fils, les seuls qu'il eût eus. Lorsque je voulus me retirer, il me pria de rester quelque temps avec lui, en m'observant que je ferois mieux de passer la nuit dans sa maison que d'aller coucher à bord, où je n'étois pas en sureté. Surpris de ce discours j'en demandai la raison, & il m'apprit que l'équipage d'un navire de Mascatte dans l'océan Indien avoit eu querelle l'année précédente avec son peuple, qu'il s'étoit livré un combat sur le rivage, & que plusieurs matelots avoient été tués ; que d'après cela les Mascattiens s'étoient obstinés à croiser dans

les environs pour prendre leur revanche, jusques-à-ce que le changement de mousson les avoit mis dans la nécessité de rester six mois de plus dans la mer Rouge avant de pouvoir retourner dans leur pays. Il ajouta que ces pirates avoient quatre canons qu'ils appeloient *Patareroes*, & que certainement ils nous attaqueroient, parce qu'ils ne pouvoient pas manquer de nous rencontrer.

Une pareille nouvelle étoit la plus fâcheuse que nous pussions apprendre à la mer. Avant d'entendre parler de cela, nous pensions que tous les étrangers navigateurs étoient nos amis, & nous ne craignions que les habitans des côtes. Mais alors sur un rivage sans défense, nous nous trouvions prêts à devenir la proie & des naturels du pays & des étrangers.

Notre raïs, surtout, fut frappé d'une terreur panique. Il étoit précisément né dans le voisinage de Mascatte; & ses compatriotes & les Mascattiens se faisoient continuellement la guerre. Il dit qu'il savoit très-bien ce qu'étoient ces gens-là; qu'il n'y avoit point de pays en meilleur état que Mascatte : mais que les habitans étoient une troupe de pirates de

la tribu des Baharéens; que leurs vaisseaux étoient fort remplis d'hommes; qu'ils venoient vendre de l'encens à Jidda & qu'ils alloient en porter jusques à Madagascar; & qu'enfin les Mascattiens ne craignoient personne, n'aimoient personne, & ne vivoient bien qu'avec ceux qui les employoient. Mon raïs imagina, car ce n'étoit surement qu'un effet de son imagination, que le matin il avoit vu un vaisseau à larges voiles, & tel qu'on avoit décrit le pirate, & d'après cela nous eûmes beaucoup de peine à l'empêcher de reprendre la route de Jidda.

Je pris alors congé de l'émir, & je me retirai dans ma tente pour tenir conseil sur ce que nous avions de mieux à faire.

Konfodah est par les 19°. 7'. de latitude nord. C'est un des pays les plus mal sains qu'il y ait sur les côtes de la mer Rouge. Les provisions y sont mauvaises & fort chères; &, contre le témoignage de l'émir, nous y trouvâmes l'eau exécrable. La viande de chevreau est la seule qu'on y vende; encore y est-elle fort maigre & d'un prix excessif.

L'ancrage commence au fort, & s'étend jusques à un quart de mille dans le nord-ouest; on y trouve de sept à dix brasses d'eau sur un fond de sable vaseux.

Le 14, notre raïs plus effrayé de mourir de la fièvre que de la main des pirates, consentit volontiers à remettre en mer. Les bons dîners de l'émir ne s'étoient pas étendus jusques à notre équipage, qui avoit continué à vivre de ses courtes rations. La fièvre du raïs l'avoit repris depuis notre départ de Jidda, & je fus obligé de lui faire prendre quelques doses de quinquina pour l'en délivrer. Mais il se plaignoit toujours de sa faim, qui ne put pas être satisfaite par la viande noire d'une vieille chèvre, dont l'émir nous avoit fait présent.

Nous mîmes à la voile à six heures du matin, après avoir eu la précaution de jeter tout notre lest à la mer, afin de pouvoir naviguer dans les endroits où il y auroit peu d'eau, si nous appercevions l'ennemi. Nous observâmes avec nos lunettes l'horizon tout autour de nous, & surtout au moment de notre départ, puis je m'apperçus que nos craintes se dissipoient

&

& que nous reprenions tout notre courage à midi ; mais le soir nous sentîmes revenir notre terreur, semblables à des enfans qui ont peur des fantômes. Nous devions pourtant être assurés qu'à cette heure-là tous les vaisseaux étrangers étoient à l'ancre.

Le vent étoit sans force. Nous passâmes entre divers rochers à l'ouest, continuant à diriger notre route au sud-sud-est, même un tant soit peu plus est, & nous tenant à environ trois milles du rivage. A quatre heures après midi, nous passâmes le Jibbel - Sabéïa, isle de sable un peu plus grande que les autres, mais non pas si élevée. C'est dans cette isle que les Arabes du Ras-Héli envoient leurs femmes & leurs enfans en temps de guerre. Toutes les autres de ces parages sont à jamais inhabitées.

A cinq heures nous doublâmes le Ras-Héli, qui est la borne qui sépare l'Yémen ou l'Arabie heureuse de l'Héjaz (1), ou de la province de la Mecque ; la première appartient à l'Iman ou roi de Sana ; l'autre au shérif dont j'ai parlé dans le chapitre précédent.

---

(1) L'Arabie déserte.

Je priai mon raïs de mouiller cette nuit immédiatement au-dessous du cap, parce que le temps étoit très-calme & très-serein; & par le moyen de cinq observations que je fis sur le passage d'un pareil nombre d'étoiles, les plus près du méridien, je déterminai la latitude du Ras-Héli, & conséquemment de la limite des deux états, l'Héjaz & l'Yémen, ou l'Arabie déserte & l'Arabie heureuse, que je trouvai par les 18° 36' nord.

Là, le pied des montagnes est baigné par la mer. Nous jetâmes l'ancre à un mille du rivage, par quinze brasses d'eau. La côte est bordée de sable & de corail.

A commencer au cap Héli, nous trouvâmes la côte bien mieux habitée. Les principaux Arabes à qui ce pays appartient sont les Cotrushi, les Sébahi, les Hélali, les Mauchlota & les Menjahi. Ils ne sont point originaires de l'Arabie heureuse: mais ils sortent d'auprès d'Azab, sur la côte opposée, & ils descendent de ces Arabes pasteurs, qui furent long-temps les ennemis opiniâtres de Mahomet, mais qui enfin se convertirent à sa loi. Leur peau est noire, & leur tête couverte de laine.

Les montagnes & les petites isles qui sont sur la côte, en tirant vers l'est, sont occupées par les Habib. Ces Arabes ont la peau blanche, & ils vivent dans une indépendance absolue; ne payant aucune espèce de tribut, ne reconnoissant pour rien l'iman de Sana, ni le shérif de la Mecque, & pillant de temps en temps les villes qui sont sur la côte.

Le désert de *Tchama* est sablonneux, & s'étend depuis le pied des montagnes jusqu'à Moka. Cependant, sur les cartes il est marqué comme une contrée différente de l'Arabie heureuse; mais ce n'est que la partie basse de cette Arabie ou le rivage de la mer, & il est soumis au même maître. L'Ecriture-Sainte appelle ce pays *Thema*; nom qui vient du mot arabe *Taami*, qui signifie les côtes de la mer.

Il y a sur cette côte fort peu d'eau, & il n'y pleut jamais. On y voit aucun autre animal que la gazelle ou l'antelope, encore s'y trouve-t-elle en fort petit nombre. Il y a aussi fort peu d'oiseaux, & tous sont muets.

Le 15 nous reprîmes notre route, nous avions toujours fort peu de vent, & nous suivions

la côte quelquefois à deux milles de distance, quelquefois moins. A mesure que nous avancions, les montagnes me parurent plus hautes. Je sondai à plusieurs reprises, mais je ne trouvai point le fond avec une ligne de trente brasses, à un mille du rivage.

Nous passâmes devant plusieurs ports ou baies. Nous vîmes d'abord Mersa-Amec, où on trouve un bon ancrage, par onze brasses d'eau, à un mille & demi de terre; puis à huit heures & demie Nohoude, ainsi qu'une isle du même nom; puis à dix heures, le port & le village de Dahaban. Le ciel étoit très-couvert; & il me fut impossible de faire aucune observation, malgré tout le désir que j'en avois.

Dahaban est un grand village, où l'on trouve de l'eau & des provisions. Je ne pus point examiner son port; nous le laissâmes à trois milles de distance, à l'est-nord-est de nous.

A onze heures trois quarts nous arrivâmes auprès d'un rocher fort haut, appelé *Kotumbal*; & je m'y arrêtai pour prendre la hauteur du soleil. Ce rocher a sa couleur d'un brun foncé, tirant sur le rouge. Il est éloigné de deux

milles de la côte d'Arabie, & il ne produit absolument rien. Je déterminai sa latitude par les 17° 57' nord. Un autre petit rocher s'élève à l'extrémité de la base du grand.

Nous mouillâmes dans le port de Sibt, où je descendis à terre sous prétexte de chercher des provisions, & avec l'intention plus réelle d'observer le pays, & le peuple qui l'habitoit. Les montagnes de Kotumbal forment une chaîne le long de la côte, & à peu de distance de la mer; & elles sont si élevées, que nous n'en avions pas encore vu d'une si grande hauteur. Sibt est trop médiocre, trop petit pour être appelé un village, même en Arabie. Il ne contient que quinze ou vingt misérables huttes de paille, autour desquelles il y a une plantation de palmiers, de l'espèce qu'on nomme dooms, dont les feuilles servent à faire des nattes & des voiles de navires; seule manufacture qu'il y ait dans Sibt.

Notre raïs fit là beaucoup d'emplettes. Les *Cotrushi*, habitans de ce village, semblent être un des peuples les plus brutaux qu'il y ait au monde. Ils sont très-maigres, mais musclés, & ayant l'air très-forts. Ils portent tous leurs

cheveux, qu'ils séparent sur le sommet de la tête, & qui, noirs & touffus, semblent, quoiqu'assez longs, tenir de la qualité laineuse des cheveux des nègres. Leur tête est entourée d'un cordon de feuilles de palmier qui ressemble au diadême des anciens.

Leurs femmes sont en général peu favorisées de la nature, & vont nues comme les hommes. Celles qui sont mariées portent pour la plupart une espèce de pagne qui leur ceint les reins; mais quelques-unes n'ont rien du tout. Les filles de tout âge sont entièrement sans habits; cependant elles ont l'air d'avoir une pudeur naturelle qui leur fait sentir la disconvenance de leur nudité. Leurs lèvres, le tour de leurs sourcils, leur front sont piquetés & marqués avec de l'antimoine, ornement commun aux différentes nations de sauvages qu'on trouve sur la surface du globe. Les femmes de Sibt vivent absolument comme leurs maris, marchant, s'asseyant, fumant avec eux; ce qui est contraire aux mœurs de toutes les autres femmes Turques ou Arabes.

Nous ne trouvâmes point de provisions à Sibt, & l'eau nous y parut très-mauvaise.

Rentrés à bord de notre vaiſſeau, au coucher du ſoleil nous allâmes mouiller par onze braſſes d'eau, à un peu moins d'un mille du rivage. A environ huit heures, deux jeunes filles d'environ quinze ans partirent de terre & nagèrent jusqu'au vaiſſeau. Elles demandoient de l'antimoine pour leurs ſourcils. Comme elles avoient pris tant de peine pour cela, je leur en donnai un peu qu'elles plièrent dans un chiffon & attachèrent à leur cou. J'avois pris ce jour-là trois requins, dont un très-gros reſtoit encore étendu ſur le pont. Je demandai à ces filles, ſi, en nageant, elles n'avoient pas peur de ces monſtres? Elles me répondirent qu'elles connoiſſoient leur voracité, mais qu'elles ne craignoient pas qu'ils leur fiſſent du mal. Elles nous invitèrent en même temps à manger de ce poiſſon, parce qu'il rendoit les hommes forts. Il ne paroiſſoit pas qu'il y eût la moindre jalouſie entr'elles.

Le port de Sibt eſt en forme demi-circulaire, abrité au nord-nord-eſt & au ſud, mais expoſé du côté du ſud-oueſt. Auſſi n'offre-t-il un ancrage sûr qu'en été.

Le 16 à cinq heures du matin nous levâ-

mes l'ancre, & nous nous éloignâmes de Sibt. Mais le vent nous devenant contraire, nous fûmes obligés de gouverner à l'ouest-sud-ouest, & ce ne fut qu'à neuf heures que nous pûmes reprendre la route que nous avions besoin de faire, qui étoit au sud-est.

A quatre heures & demie de l'après-midi, nous avions la grande terre à sept milles, portant à l'est, lorsque nous atteignîmes une isle d'un quart de mille de long. On la nomme *Jibbel - Foran*, c'est-à-dire, la montagne des souris. Cette isle est remplie de roches. Il y a quelques arbres du côté du sud; & là elle commence à s'élever insensiblement, & va se terminer au nord par une pointe retranchée presqu'à pic, & formant un précipice horrible.

A six heures nous passâmes l'isle Deregé (1), qui est basse & couverte d'herbe. Elle est aussi ronde comme un bouclier; & c'est de-là qu'elle prend son nom.

A six heures & demie nous vîmes le Ras-Tarsa, portant à l'est-sud-est de nous trois

---

(1) Ce mot est tiré de la langue hébraïque.

milles de diſtance. Un quart d'heure après nous paſsâmes pluſieurs petites isles, dont la plus grande ſe nomme *Saraffer*. Elle a beaucoup d'herbe, de petits arbres, probablement de l'eau, mais point d'habitans. A neuf heures du ſoir nous mouillâmes l'ancre devant Djezan.

Djezan eſt par les 16° 45′ de latitude nord, & ſituée ſur un cap, qui forme la pointe d'une grande baie. Elle eſt bâtie ainſi que toutes les villes qu'on trouve ſur cette côte, avec de la paille & de la boue. Jadis ſon commerce fut très-floriſſant : mais depuis que le café eſt très-recherché, comme cette ville n'en a point, les vaiſſeaux ſe rendent à Lohéia & à Hodéida. Djezan faiſoit partie de l'héritage de l'iman, & fut uſurpée par un shérif de la tribu des Beni-Haſſan, appelé Boorish. Les habitans de Djezan ſon tous shérifs, ou en d'autres termes des tracaſſiers & des fanatiques ignorans. La fièvre règne preſque continuellement dans cette ville. Le ver qu'on nomme *farenteit* (1) y eſt auſſi très-commun.

Mais en revanche, Djezan poſsède divers

(1) Ce mot ſignifie ver de Paraon.

avantages. On y trouve beaucoup d'excellent poiſſon & du fruit en abondance. Ce dernier article vient des montagnes d'où l'on tire auſſi de très-bonne eau.

Nous partîmes de Djezan le 17 au ſoir. La nuit nous paſsâmes devant quelques petits villages, déſignés ſous le nom de *Ducime*, dont je trouvai que la latitude étoit de 16° 12′ 5″ nord. Le matin nous ſuivions notre route, à la diſtance de trois milles du rivage, lorſque nous doublâmes le cap Coſſerah, qui forme la pointe nord d'un vaſte golfe. Là, les montagnes ne paroiſſent pas très-éloignées de la mer, mais elles ſont d'une médiocre élévation. Tout le pays ſemble être abſolument ſtérile & déſert. Nous n'apperçûmes pas la trace d'un ſeul habitant. On dit pourtant que c'eſt la partie la plus ſalubre de l'Arabie heureuſe.

Le 18 à ſept heures du matin nous eûmes la première vue des montagnes au-deſſous deſquelles eſt la ville de Lohéia. Elles portoient au nord-nord-eſt de nous, & nous jetâmes l'ancre par trois braſſes d'eau, à cinq milles de diſtance du rivage. La baie eſt ſi

remplie de haut-fonds, que nous trouvant au moment du reflux de la marée, nous ne pûmes pas nous rapprocher davantage. Lohéia portoit à l'est-nord-est de nous. Cette ville est bâtie sur le côté sud-ouest d'une péninsule, & elle se trouve entourée par la mer, excepté à l'est. Dans la partie la plus étroite de la péninsule, il y a une petite montagne qui sert de forteresse. On y a élevé des tours, & mis des canons de chaque côté, qui garnissent tout le terrain jusqu'au bord de la mer. Par derrière cette montagne est une plaine où se rassemblent ordinairement les Arabes, lorsqu'ils veulent attaquer la ville.

Le sol sur lequel on a bâti Lohéia est noir, & semble avoir été abandonné par la mer. Pendant notre séjour dans cette ville, nous éprouvâmes une singulière incommodité. C'étoit une espèce de picottement dans les jambes, que nous avions nues, picottement qui étoit sans doute occasionné par les particules salines dont l'air étoit imprégné; car dans tous les environs de la ville, & surtout en tirant vers le sud, la terre est chargée de sel.

Le poisson, la viande de boucherie &

toutes sortes de provisions abondent à Lohéia, & y sont à bon marché. Mais l'on n'y a que de fort mauvaise eau, encore faut-il l'aller chercher jusqu'au pied des montagnes. Elle se ramasse là dans les sables, lorsqu'il a tombé de la pluie, & on la charie à la ville dans des outres de peau & sur le dos des chameaux.

Les Bédouins, qui vivent dans les environs de Lohéia, y portent beaucoup de fruits, qu'ils vont prendre aussi dans les montagnes; & ils lui fournissent également du bois de chauffage, du lait, des raisins & des bananes.

Le gouvernement de l'Iman est bien plus doux qu'aucun des autres gouvernemens des Maures, en Arabie & en Afrique. Le peuple y est aussi mieux civilisé, les hommes commençant, dès leur première jeunesse, à s'adonner au commerce. Les femmes de Lohéia ne paroissent pas moins envieuses de plaire que les femmes des nations les plus polies de l'Europe; & quoiqu'elles vivent assez retirées, tant après être mariées qu'avant qu'elles le soient, elles sont toujours très-soigneuses de se parer. Dans l'intérieur de leurs maisons, elles ne portent qu'une longue chemise de

toile de coton très-fine, & assortie à leur rang. Elles teignent leurs mains & leurs pieds avec de l'henna (1), non-seulement comme un ornement, mais parce que sa qualité astringente diminue la trop grande moiteur de la peau. Leurs cheveux sont artistement arrangés, & flottent en longues tresses sur leurs épaules.

Les peuples de l'Arabie regardent les cheveux longs & unis comme une grande beauté. Les Abyssiniens préfèrent ceux qui sont courts & frisés. Les Arabes se parfument le corps & les vêtemens, avec une composition de musc, d'ambre, d'encens & de benjoin, qu'ils mêlent avec les petits ongles crochus du poisson *surrumbac* : mais il m'est impossible de dire pourquoi ils ajoutent ces ongles à leur parfum ; car quand on les brûle séparément, l'odeur ne diffère en rien de celle de la corne. Les Arabes mettent ces différens ingrédiens dans un réchaud, & ils se penchent de manière à en recevoir toute la fumée. L'odeur en est alors très-agréable : mais en Europe ce seroit un luxe extrêmement cher.

---

(1) Ligustrum Ægyptiacum Latifolium.

Les femmes de l'Arabie heureuſe ne ſont point noires. Il y en a au contraire de très-blondes. Elles ont en général plus d'embonpoint que les hommes : mais elles n'en ſont pas plus aimées. On leur préfère les filles de l'Abyſſinie, qu'on achette pour de l'argent ; & une des raiſons de cette préférence, c'eſt qu'elles font des enfans plus tard. Peu de femmes Arabes ſont encore fécondes après l'âge de vingt ans.

Pendant que j'étois à Lohéia, je reçus une lettre de Mahomet Gilberti. Il me mandoit qu'il ne pouvoit me venir joindre que dans dix jours, & il me prioit de me tenir prêt pour ce temps-là. Cette nouvelle m'engagea à me dépêcher beaucoup, parce que je craignois qu'il ne me reſtât pas aſſez de temps pour parcourir le fond du golfe d'Arabie, juſqu'à l'endroit où il ſe réunit à l'Océan indien.

Le 27, nous partîmes le ſoir de Lohéia, & nous fûmes obligés de nous faire touer pour ſortir du port. A neuf heures nous jetâmes l'ancre entre l'isle d'Ormook & le continent. A onze heures le vent de nord-eſt ſe leva,

& nous passâmes à côté d'un groupe d'isles que nous laissâmes à notre gauche.

Le 28, à cinq heures du matin, nous reconnûmes la petite isle de Rasab ; & à six heures un quart, nous rangeâmes la grande isle de Camaran, où il y a une ville avec garnison turque, & de l'excellente eau en abondance. A midi nous vîmes une isle basse & ronde, qui paroissoit n'être formée que de sable blanc. Le temps étoit nébuleux. Il me fut impossible de prendre hauteur. A une heure nous étions vis-à-vis du cap Israël.

Comme le temps étoit beau & le vent qui soufloit du nord très-favorable, quoique nous n'en eussions pas beaucoup, mon rais me dit que nous ferions mieux de gouverner directement sur Azab, que de continuer à longer la côte, parce qu'il y avoit un endroit entre Hodéida & le cap Nummel, où la mer offroit des écueils, parmi lesquels il ne voudroit pas se trouver engagé pendant la nuit. Cette observation me fut très-agréable ; car quoique je susse bien qu'il ne falloit pas se fier aux habitans d'Azab, il y avoit deux choses que j'espérois de pouvoir accomplir en me tenant

ſur mes gardes. La première, c'étoit de connoître le véritable état des ruines dont j'avois entendu beaucoup parler à Jidda & en Egypte, & qu'on diſoit être les reſtes des ouvrages de la fameuſe reine de Saba, dont le royaume étoit Azab. La ſecon le choſe que je déſirois, étoit de me procurer . :s arbres d'où découlent l'encens & la myrrhe, qui croiſſent ſur cette ſeule côte, & qu'aucun auteur n'a encore décrits ni même connus.

A quatre heures nous paſsâmes près d'un écueil fort dangereux, que j'imaginois être celui dont mon raïs m'avoit parlé. S'il en étoit ainſi, il n'avoit pas pu s'y prendre plus mal pour l'éviter, que de traverſer directement, durant la nuit, du cap Iſraël à Azab ; car ſi nous avions déjà eu le vent d'oueſt, qui ne tarda pas à ſe lever, nous étions jetés ſur les rochers. Cependant nous nous en tînmes à un peu moins d'un mille. Le vent, comme je l'ai déjà dit, venoit du nord & nous allions très-vîte.

Au ſoleil couchant nous vîmes le Jibbel Zékir & trois petites isles au nord de ce Jibbel. A minuit le vent nous manqua, pendant que nous étions à environ une lieue à l'oueſt du

du Jibbel-Zékir. Mais bientôt après il se leva de l'ouest. De sorte que le raïs me demanda la permission d'abandonner le voyage d'Azab, & de reprendre la route de Moka, où nous avions eu d'abord intention d'aller. Pour moi, je ne me sentois aucune envie de débarquer à Moka. M. Niéburh y étoit déjà allé, & j'étois sûr qu'il y avoit fait toutes les observations utiles qu'offroit le pays, parce qu'il y avoit demeuré long-temps, & que d'ailleurs il avoit eu à se plaindre des habitans. Malgré cela je cédai aux sollicitations du raïs, & nous fîmes route pour Moka.

Le 29 à deux heures du matin nous rangeâmes six isles, appelées Jibbel-El-Ourée; & comme nous avions peu de vent, nous jetâmes l'ancre à neuf heures à la pointe du banc, qui se trouve immédiatement à l'est de la forteresse nord de Moka.

La ville de Moka, vue de la mer, offre un aspect charmant. Par derrière on découvre une forêt de palmiers, qui n'ont pas la beauté de ceux qui croissent en Egypte, peut-être à cause qu'ils sont trop exposés à la violence du vent du sud-est qui souffle là. Ce vent est aussi

très-incommode pour les vaisseaux qui sont à l'ancre; cependant il leur arrive rarement des accidens. Le port est renfermé entre deux pointes de terre, & forme un demi-cercle. Sur chaque pointe on a bâti une forteresse. La ville est dans le milieu; & si elle se trouvoit attaquée, ces deux forteresses lui seroient sans doute plus nuisibles qu'utiles; car elles ne pourroient pas défendre le port. Le fond de la mer est de la meilleure espèce pour l'ancrage, étant composé de sable sans aucun mélange de ces coraux qui raguent les cables dans tous les autres ports de la mer Rouge.

Le 30 à sept heures du matin nous profitâmes d'un joli vent d'ouest, & nous fîmes route pour l'entrée de l'océan Indien. Notre rais devenoit plus gai & plus courageux à mesure qu'il approchoit de ses côtes natales. Il m'offrit de me porter pour rien si je voulois aller chez lui à Shéher; mais j'avois déjà trop de choses à faire, pour pouvoir en entreprendre de nouvelles. Un tel voyage seroit pourtant digne d'un homme en état d'observer le pays & les mœurs du peuple qui l'habite; car l'un & l'autre sont fort peu connus. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on en tire toutes les

gommes précieuſes, toutes les drogues médécinales; l'encens, la myrrhe, le benjoin, le ſang de dragon; & une foule d'autres productions, que l'Hiſtoire Naturelle ne nous a pas encore pu bien décrire.

La côte d'Arabie qui s'étend depuis Moka juſqu'aux détroits eſt preſque perpendiculaire; & on peut y naviguer très-près jour & nuit ſans aucun danger. Nous continuâmes notre route tout le long du rivage, en nous en tenant ſeulement à un mille de diſtance. Nous apperçûmes des boſquets en quelques endroits, & dans d'autres une campagne ſtérile, fort étendue, & bornée par des montagnes.

A meſure que nous avancions le vent fraîchit. A quatre heures après midi nous découvrîmes la montagne qui forme un des caps du détroit de Babel-Mandeb. A ſix heures je ne ſais pas trop pour quelle raiſon notre raïs voulut jeter l'ancre pour paſſer la nuit derrière une petite pointe. Je crus d'abord que c'étoit pour attendre un pilote.

Le 31 à neuf heures du matin nous mouillâmes au-deſſus du Jibbel-Raban, c'eſt-à-dire,

l'isle des pilotes, située au-dessous du cap, qui du côté de l'Arabie forme l'entrée au nord du détroit. Nous vîmes alors un petit bâtiment entrer dans un port dont nous étions séparés par le cap. Le raïs me dit qu'il avoit eu dessein d'ancrer là la nuit précédente; mais que comme il étoit difficile d'en sortir le matin avec le vent d'ouest, il vouloit courir sur l'isle Périm pour y passer la nuit, & me fournir l'occasion de faire tout à mon aise les observations que je voudrois.

Nous prîmes là une grande quantité de poisson plus beau que tout celui que j'avois déjà vu dans ces mers; mais notre raïs troubla notre plaisir en nous disant que la plupart des poissons qu'on pêchoit dans ces parages empoisonnoient. Plusieurs de nos gens eurent peur, & s'abstinrent d'en manger. J'eus attention, en choisissant ceux que je voulois pour moi, de les prendre les plus semblables que je pus aux poissons de nos mers du nord, & je n'eus aucune raison de m'en plaindre.

A midi j'avois pris la hauteur du soleil immédiatement au-dessous du rivage d'Arabie. Je me servis alors d'un quadrant d'Hadley, & je trouvai la latitude de 12° 38′ 30″; mais d'après

l'obſervation de pluſieurs étoiles, faite à l'isle Périm avec mon grand quadrant aſtronomique, je trouvai que, toute déduction faite, la vraie latitude du cap devoit être plutôt de 12° 39′ 20″ nord.

Périm eſt une isle baſſe, qui a un bon port, & qui fait face à la côte d'Abyſſinie. Elle eſt preſque ſtérile, remplie de rochers, & produiſant ſeulement en quelques endroits de l'abſynthe & de la rue, & en quelques autres du varech, qui paroît avoir fort peu de végétation. Quand nous le vîmes, il étoit brûlé par le ſoleil.

L'isle a cinq milles de longueur, peut-être davantage, & deux milles de largeur. Elle ſe retrécit beaucoup aux deux extrémités. Depuis que nous avions mouillé ſous le cap, le vent ſouffloit conſtamment & violemment de l'oueſt; ce qui faiſoit appréhender à notre raïs qu'il ne tînt dans cette partie au moins une quinzaine de jours, comme cela arrive, nous dit-il, aſſez ſouvent. Cela m'inquiéta beaucoup. Je craignis que manquant Mahomet-Gibberti mon voyage ne fût perdu.

Nous avions du riz, de la farine, du beurre, & du miel. La mer nous fournissoit du poisson en abondance, & je ne doutois pas que la faim ne l'emportât facilement sur la crainte d'être empoisonnés. Nous ne manquions pas non plus de bonne eau; mais tous ces avantages devenoient presque nuls, parce que nous étions privés des moyens de faire du feu. En un mot, nous pouvions prendre vingt tortues par jour, & nous n'avions pour les faire cuire que des racines de rhue desséchées, que nous ramassions dans les fentes des rochers, & qui ne pouvoient nous suffire que pour faire bouillir notre café.

Le premier Août nous mangeâmes de la bouillie (1) faite avec de la farine, de l'eau froide, du beurre & du miel; mais ne pouvant pas la faire cuire je la trouvai fort mauvaise; je n'ai jamais autant souffert la faim avec d'aussi bonnes provisions; car indépendamment des articles dont j'ai parlé, nous avions acheté deux outres de vin à Lohéia, & une petite jarre d'eau-de-vie, que j'avois expressément

(1) Cette bouillie est appelée dans l'original *drammock*.

réservée pour célébrer une fête, & boire à la santé du Roi à notre arrivée dans ses possessions de l'océan Indien.

Je proposai au raïs de rester à bord, & de traverser le golfe moi & deux autres personnes, pour nous rendre à la côte du sud, & tâcher de nous procurer dans le royaume d'Adel un peu de bois à brûler. Mais ce projet ne plut pas à mes compagnons. Nous étions plus près de la côte d'Arabie, & le raïs avoit observé à terre des gens qu'il croyoit être des pêcheurs.

Si la côte d'Abyssinie avoit l'inconvénient d'être un désert, celle d'Arabie nous offroit le danger bien plus affreux de tomber entre les mains des voleurs. Mais la crainte de manquer même de café étoit si terrible, & la bouillie crue à laquelle nous nous trouvions réduits si dégoutante, que nous résolûmes le soir d'envoyer un canot avec deux hommes pour parler aux personnes que nous avions apperçues à terre.

Cependant le raïs manqua encore de courage. Il dit que les habitans de cette côte avoient des armes à feu aussi-bien que nous, & qu'ils

pourroient se rassembler un million d'hommes dans le moment, s'ils en avoient besoin; qu'ainsi il valoit mieux abandonner pour quelque temps l'isle Périm, & au lieu de mettre le canot à la mer, nous approcher de la côte d'Arabie avec notre vaisseau. Là, ajoutoit-il, armés comme nous l'étions, & ayant des munitions de guerre en abondance, nous pourrions nous défendre tous ensemble, si les gens que nous avions vus étoient des pirates.

Pour moi je n'avois pas la moindre suspicion à l'égard de ces habitans; car nous les avions eus pendant huit heures en vue, sans qu'ils eussent fait le moindre mouvement pour se rapprocher de nous. Mais j'étois le seul qui fût aussi assuré.

Lorsque nous voulûmes sortir du port nous trouvâmes que le vent nous étoit fort contraire; de sorte que nous fûmes obligés de touer le vaisseau avec beaucoup de peine & de danger, & nous ne doublâmes la pointe de l'ouest qu'aux dépens de plusieurs chocs très-rudes contre les rochers. Pendant ce temps-là le vent avoit beaucoup diminué. Mon quadrant & mes autres instrumens étoient à bord. Toutes

nos armes à feu nouvellement chargées & amorcées étoient dans la grande chambre, bien couvertes avec une toile; mais heureusement le vent tournant à l'est, qui nous étoit favorable, notre résolution changea avec lui. Nous n'étions qu'à vingt lieues de Moka & à vingt-six d'Azab, & nous jugeâmes qu'il valoit mieux reprendre le chemin de Lohéia, que de demeurer là pour ne manger que de la bouillie crue, ou pour combattre contre des pirates, afin d'obtenir un peu de bois à brûler. Vers les six heures nous fûmes en route. Nous avions un très-bon vent, & nous mîmes autant de voiles que notre vaisseau put en porter; aussi les mâts semblèrent vouloir se pencher de nouveau. Mais avant de commencer l'historique de notre retour, il est nécessaire de dire quelque chose de ce fameux détroit qui sert de communication entre la mer Rouge & la mer des Indes.

L'entrée du détroit commence par se présenter entre deux caps, l'un faisant partie du continent d'Afrique, & l'autre de la péninsule d'Arabie. Celui qui est du côté de l'Afrique est très-élevé, & forme une chaîne de montagnes, qui se replonge très-avant dans la mer.

Les Portugais ou les Vénitiens, qui sont les premiers chrétiens qui aient fait le commerce dans ces parages, ont appelé ce cap *Gardefui*, mot qui n'a de signification dans aucune langue. Mais dans le pays même on le nomme *Gardefan*, ce qui veut dire le détroit des funérailles. J'expliquerai par la suite la cause de cette dénomination.

Le cap opposé est appelé Fartack. Il est situé sur le rivage de l'Arabie heureuse; & en ligne directe il n'y a pas plus de cinquante lieues d'un cap à l'autre. La distance qui sépare les deux côtes diminue insensiblement, puisque de 150 lieues elle finit par se réduire à six lieues dans le centre du détroit. Je crois du moins qu'il n'a pas plus de largeur.

Après qu'on est entré dans le détroit, on trouve que l'isle Périm, qu'on appelle autrement Mehun, divise le canal en deux parties. Le passage qui est du côté du nord, n'a que deux lieues de large tout au plus, & de douze à dix-sept brasses de profondeur. L'autre canal a trois lieues de largeur, & vingt-cinq à trente brasses d'eau. Les terres des deux côtés de cette entrée ont une direction à-peu-près nord-

ouest; & l'on trouve que l'autre s'élargit à mesure qu'on avance vers le vaste océan des Indes.

La côte qui est à main gauche est dépendante du royaume d'Adel, & celle qui reste à droite appartient à l'Arabie heureuse.

Le passage qui est le plus rapproché de la côté d'Arabie, quoique plus étroit & ayant moins d'eau que l'autre, est pratiqué de préférence surtout pendant la nuit, parce que si l'on ne double point la pointe sud de l'isle, aussi près qu'il est possible quand on veut gagner l'entrée la plus large, & qu'on se laisse un peu entraîner au large par le vent, on tombe au milieu d'un grand nombre de petites isles, où il y a beaucoup de danger.

Après que nous fûmes partis de l'isle Périm, & que nous eûmes repris la route de Lohéia, nous courions au nord-est, avec un vent favorable, lorsque nous apperçûmes trois isles de rocher que nous laissâmes à environ un mille à gauche.

Le 2 au lever du soleil, nous vîmes devant nous une terre que nous prîmes pour le con-

tinent; mais à mesure que nous en approchions & que le jour s'éclaircissoit, nous reconnûmes que ce n'étoit que deux basses isles sous le vent, & nous eûmes beaucoup de difficulté à pouvoir en atteindre une. Nous y trouvâmes un vieux acacia & deux ou trois paquets de bois pourri, que nous ramassâmes avec grand soin sur la plage; & nous fûmes tous bien d'accord pour manger un déjeûner, un dîner & un souper chaud, au lieu des repas froids que nous faisions dans le détroit avec de la bouillie crûe. Nous allumâmes plusieurs brasiers. L'un se chargea de faire le café; l'autre de faire cuire le ris; nous préparâmes quatre tortues & un dauphin; & avec de la bonne bière, du vin & de l'eau-de-vie, nous bûmes avec une extrême joie à la santé du roi d'Angleterre; ce que notre régime ne nous avoit pas permis de faire dans le détroit de Babel-Mandeb.

Tandis qu'on préparoit notre bonne chère, j'apperçus avec ma lunette d'approche un homme seul à pied, qui couroit le long de la côte de l'ouest, & qui ne s'arrêta point. Un quart d'heure après, j'en vis un autre monté sur un chameau qui alloit d'un pas ordinaire,

& qui descendit précisément vis-à-vis de nous; je crus même distinguer qu'il s'agenouilloit sur le sable comme pour faire sa prière. Nous avions mis un canot à la mer lorsque nous avions vu l'acacia sur l'isle; ainsi je pouvois encore m'en servir sans aucun retard, & j'ordonnai à deux de nos matelots de me porter à force de rames du côté où je voyois l'homme qui étoit à genoux.

Il y avoit là une baie peu profonde, auprès de laquelle on voyoit sur un peu de terrain plane, des arbres dispersés çà & là. Puis sur le derrière s'élèvoit non loin de la mer, une chaîne de montagnes de couleur brune & noirâtre.

L'homme resta assis à terre sans se remuer. Quand le canot aborda, je sautai sur le sable, tenant en main mon fusil à deux coups, & portant à ma ceinture une paire de pistolets, & un petit sabre. Aussitôt que le Sauvage me vit à terre, il s'empressa de regagner son chameau, & il remonta dessus, mais sans s'en aller.

Je m'assis à mon tour sur le sable & je tirai le turban blanc, que j'avois sur ma tête, en

le remuant plusieurs fois en signe de paix; puis voyant que l'homme m'attendoit, je marchai vers lui une centaine de pas. Il demeuroit toujours. Alors je lui fis signe avec la main de s'approcher de moi, & je montrai même que je voulois retourner du côté de mon canot. Il me comprit, marcha quelques pas & s'arrêta. Aussitôt je posai mon fusil à terre, parce que je crus entrevoir qu'il en avoit peur; ensuite j'allai vers lui, & je m'approchai jusqu'à-ce que je le vis prêt à s'enfuir. Je fis encore plusieurs signes avec mon turban, & je criai *Salam*, *Salam!* le sauvage ne répondit rien : mais il me laissa approcher jusques à dix pas de lui. Il avoit la peau noire & il étoit presqu'entièrement nud, portant autour de la tête une espèce de bandeau d'une mauvaise étoffe noire ou bleue, & ayant à chaque bras des bracelets de grains de verres blancs. Il paroissoit fort incertain de ce qu'il devoit faire. Je prononçai aussi distinctement qu'il me fut possible *Salam Alicum*, & il me répondit quelque mot comme Salam; mais je ne l'entendis pas bien. « Je suis, lui dis-je, » un étranger, qui sort des Indes. Je viens » à présent de Tajoura dans la baie de Zeyla, » au royaume d'Adel. »

Sur cela il remua la tête, & il dit quelque chose dans une langue inconnue. Je compris seulement qu'il répétoit les deux mots de Tajoura & d'Adel. Je lui fis entendre par signes que je manquois d'eau; & lui m'indiqua avec la main le côté de l'est, en disant *Rahééda*, & faisant comme s'il buvoit, il ajouta *Tybe*.

Je vis alors qu'il comprenoit fort bien ce que je disois, & je lui demandai où étoit Azeb? Il me montra une montagne qui paroissoit devant nous, en disant eh Owah Azab Tybe, & en faisant de nouveau comme s'il buvoit.

Je fus quelque temps dans l'incertitude pour savoir si je ne prendrois pas ce sauvage prisonnier. Il tenoit trois javelines dans sa main; & il étoit monté sur un chameau. Moi, j'étois à pied enfonçant dans le sable jusqu'au-dessus de la cheville du pied, & n'ayant que deux pistolets avec lesquels je n'étois pas trop sûr de pouvoir l'effrayer assez pour qu'il se rendît. S'il m'avoit résisté j'aurois peut-être été obligé de lui tirer dessus; & c'étoit ce que je ne voulois pas faire. Après l'avoir invité de la manière la plus engageante à venir à bord du canot, j'en pris moi-même la route; &

chemin faisant je ramassai mon fusil, qui étoit demeuré caché dans le sable. Le sauvage ne fit pas un pas pour me suivre; &, dès qu'il vit que je prenois mon fusil, il partit au grand trot de son chameau en gagnant du côté de l'ouest, & les arbres nous l'eurent bientôt derobé.

Je rentrai dans le canot, & je me rendis dans l'isle, où notre dîner nous attendoit. Nous donnâmes à cette isle le nom de l'isle du traître, par rapport à la conduite soupçonneuse du seul homme que nous eussions vu auprès. Cette excursion me fit perdre le temps de prendre hauteur. Le seul avantage que j'en retirai fut de ramasser quelque bois sec & de la fiente de chameau, dont je fis un monceau & que les matelots, qui m'accompagnoient, charrièrent à bord pour pouvoir nous en servir à allumer du feu, si par hasard nous étions retenus là. Mais le vent étoit très-favorable, & nous remîmes à la voile à deux heures.

A quatre heures nous vîmes une isle de rocher avec des brisans à son extrémité sud. Nous la laissâmes à environ un mille au vent de

de notre vaiſſeau. Le raïs la nomma l'isle de Crabes. A cinq heures nous mouillâmes tout auprès d'un cap peu élevé, dans une baie où noûs ne trouvâmes que trois braſſes d'eau. Il y avoit une petite isle préciſément vis-à-vis de la poupe de notre navire.

A peine y avoit-il dix minutes que nous étions à l'ancre, que nous vîmes venir à nous un vieillard & un enfant. Ils ne portoient point d'armes, & je deſcendis à terre pour leur acheter une jarre d'eau. Le vieillard avoit l'air d'un véritable voleur. Il étoit entièrement nud, & il rioit à chaque parole qu'il diſoit. Il parloit arabe, mais fort mal. Il m'aſſura qu'il y avoit de tout en abondance dans le pays, & qu'il me ſerviroit de guide ſi je voulois le ſuivre. Il ajouta pour mieux me déterminer qu'il y avoit là un roi & un peuple qui aimoient beaucoup lés étrangers.

Le maſſacre de l'équipage de l'Elgin, vaiſſeau de la compagnie des Indes Angloiſe, maſſacre qui avoit eu lieu préciſément au même endroit où cet homme me vantoit ſes compatriotes, me revint tout-à-coup dans l'idée. Je portai involontairement la main à un de,

mes pistolets, & je fus pour la première fois de ma vie tenté de commettre un meurtre. Je croyois reconnoître dans les regards de ce vieux scélérat, un de ceux qui avoient assassiné de sang-froid un grand nombre d'Anglois.

D'après la promptitude avec laquelle il s'étoit rendu au bord de la mer, & d'après son séjour dans l'endroit où s'étoit commis le crime, il me paroissoit impossible qu'il n'y eût pas trempé; cependant la réflexion que je fis lui sauva la vie. Je lui demandai s'il vouloit me vendre un mouton, & il me dit qu'on nous en amenoit plusieurs. Ces mots me firent tenir sur mes gardes, parce que je ne savois pas combien il viendroit de gens. Je le priai de charier l'eau dans mon canot. L'enfant la porta tout de suite, & je le payai avec de l'antimoine ainsi qu'il le désiroit.

Immédiatement après je leur ordonnai de nous aider à remettre notre canot à flot, leur demandant pendant ce temps-là où étoient les moutons? Ils ne m'avoient point encore répondu, que nous vîmes paroître quatre jeunes hommes très-vigoureux qui conduisoient deux chèvres fort maigres, que le vieillard m'assu-

roit être des moutons. Chaque homme étoit armé de trois javelines; & ils commencèrent tous ensemble à disputer beaucoup sur leurs animaux pour soutenir qu'ils étoient des moutons & non pas des chèvres, quoique d'ailleurs ces hommes ne parussent pas entendre ce que nous disions, excepté les mots arabes qui signifient *chèvres* & *moutons*.

Au bout de cinq minutes le nombre de ces gens se fut accru jusqu'à onze. Alors je pensai qu'il étoit temps pour moi de regagner le vaisseau; car tous ces nouveaux venus paroissoient violemment animés, à en juger par leurs gestes & par l'accent de leurs discours, dont il me fut impossible de comprendre un mot. Je m'éloignai d'eux & je sautai promptement à bord du canot. Cependant les naturels parurent se reculer un peu & crièrent tous ensemble *Belled*, *Belled!* en montrant la terre, & me faisant signe de revenir. Le vieux hypocrite fut le seul qui sembla n'avoir aucune crainte, & qui me suivit jusques auprès de mon canot; ce qui m'engagea à avoir une explication avec lui.

« Il étoit inutile, lui dis-je, de faire venir

„ treize hommes pour conduire deux chèvres?
„ Nous avons acheté de l'eau de gens qui
„ n'avoient point de lances, quoique nous
„ n'eussions point besoin d'eau, & nous au-
„ rions acheté de même des moutons. Mais
„ que quiconque tient une lance dans sa main
„ se retire ou je vais faire feu sur lui. „

Tous ces gens-là semblèrent ne pas entendre ce discours ; & au lieu de s'éloigner ils vinrent plus près de moi. — “ Vieux traî-
„ tre à cheveux blancs, repris-je, penses-tu
„ que je ne sache pas ce que tu projettes en
„ m'invitant à descendre à terre? Que tous
„ ceux qui sont armés s'en aillent chez eux,
„ ou je vais en ce moment les balayer de
„ dessus la face de la terre. „

Alors il sauta en arrière avec plus d'agilité que son âge ne sembloit le permettre, pour aller joindre les autres qui s'étoient assis en groupe, & qui au bout de quelque temps se retirèrent.

Le vieillard & l'enfant revinrent ensuite auprès du canot sans avoir la moindre crainte. Je leur donnai du tabac, quelques grains de

collier & de l'antimoine, & je fis tout ce que je pus pour tâcher de gagner la confiance du vieillard. Mais il continua à rire & à plaisanter, & je vis bien qu'il avoit pris son parti. Tout son refrain étoit de me conseiller de revenir à terre. Il dit & fit tout ce qu'il crut de plus propre à m'y déterminer. " Il
„ faut, lui dis-je, vieux coquin, à présent que
„ ta vie est en mes mains, il faut que tu
„ saches qu'il y a des gens au monde qui
„ valent mieux que toi. Ils étoient mes compatriotes ces onze ou douze hommes, qui
„ ont été massacrés il y a trois ans par toi
„ & tes camarades à la même place où tu es
„ maintenant assis. Quoique j'aie pu aujour-
„ d'hui tuer le même nombre d'assassins sans
„ qu'il y eût aucun danger pour moi, je les
„ ai laissés s'en aller. J'ai plus fait; j'ai acheté
„ & payé les choses que tu m'as portées, &
„ je t'ai fait des présens, tandis que suivant
„ ta loi j'aurois dû t'égorger toi & ton fils.
„ Cesse donc de te flatter quand tu vois ce
„ que je fais, que tu pourras m'assurer au
„ point de me faire débarquer. Mais si tu
„ veux m'apporter demain matin une bran-
„ che de l'arbre de myrrhe, & une branche

„ de l'arbre qui fournit l'encens, je te les „ payerai deux fonduchis chacune. „

Il me répondit qu'il me les apporteroit le soir même. " Le plutôt sera le mieux, lui „ dis-je, car la nuit approche. „ Aussitôt il fit partir son enfant, qui revint bientôt avec une branche dans sa main.

A cet aspect, je ne pus contenir ma joie. Je fis approcher le canot, & je débarquai pour recevoir la branche: mais, à mon grand déplaisir, je reconnus que c'étoit une branche d'acacia, ou de sunt, dont nous avions trouvé des arbres dans toutes les parties de l'Egypte, de la Syrie & de l'Arabie. Je lui dis que ce n'étoit pas ce que je demandois, en lui répétant les mots *Gerar*, *Saïel*, *Sunt*. Il me répondit Eh Owah Saiel. Mais quand je lui demandai où étoit la branche de myrrhe, (*Mour*,) il me dit qu'il falloit la chercher dans les montagnes, & qu'il me l'apporteroit bientôt si je voulois aller jusques à la ville.

Cependant la providence avoit daigné veiller sur nous au moment même où nous y pensions le moins. Car comme je débarquois

transporté de plaisir d'avoir une branche de myrrhe, j'apperçus à moins d'un quart de mille du rivage, une trentaine d'hommes armés de javelines & assis derrière les arbres, & qui se levèrent aussitôt qu'ils me virent à terre. Je criai aux matelots de tenir le canot à flot, & je retournai tout de suite à bord, ayant de l'eau jusqu'à mi-corps. Mais avant, comme je passois à côté du vieux traître, je lui donnai un si rude coup de la branche d'acacia que je tenois à la main, que je l'étendis sur le sable. L'enfant s'enfuit, & nous nous mîmes à ramer vers le vaisseau. Cependant, avant d'être loin de ces perfides, nous les saluâmes de trois coups de mousquets chargés avec du petit plomb, & nous les visâmes de manière qu'ils dûrent porter à l'endroit où nos ennemis nous regardoient pendant que nous nous en allions.

Je conseillai au raïs de partir de l'isle des Crabes; & une jolie brise de terre se levant, nous mîmes à la voile & nous gouvernâmes sur Moka, pour éviter quelques islots ou rochers, que le raïs disoit être dans l'ouest.

Tandis que nous étions à l'isle des Crabes, j'observai le passage des deux étoiles au méri-

dien, & je déterminai la latitude de cette isle, par les 13°. 2'. 45". nord.

Le 3, le vent, qui étoit modéré, tourna un peu au sud. A trois heures du matin, nous dépassâmes le Jibbel-El-Ourée, puis le Jibbel-Zékir. Ensuite la brise renforça & le temps devint très-beau. Nous passâmes à l'ouest de l'isle de Rasab, entre cette isle & quelques autres qui gissent au nord-est. Là, le vent nous devint contraire. Malgré cela, nous arrivâmes à Lohéia dans la matinée du 6; c'est-à-dire, trois jours après avoir quitté Azab.

Nous trouvâmes tout bien dans l'ordre à Loheia; mais nous n'y apprîmes pas la moindre nouvelle de Mahomet Gibberti; ce qui commença à me donner de l'inquiétude. Les pluies devoient cesser en Abyssinie, le 6 du mois de Septembre suivant; ainsi, c'étoit le moment le plus propre à faire notre voyage de Gondar.

La seule monnoie qu'il y ait dans le royaume de l'Iman, (1), est une petite pièce

(1) L'Arabie heureuse ou l'Yémen.

qui vaut moins de ſix pences (1) ou ſous d'Angleterre ; &, avec cette pièce on apprécie la valeur de toutes les monnoies étrangères. Elle a quatre noms, Comeshe, Loubia, Muchſota & Harf ; mais les deux premiers de ces noms ſont les plus fréquemment employés.

Cette monnoie eſt d'un mauvais argent rempli d'alliage, ſi tant eſt même qu'il y reſte quelque argent ; car elle a l'air de n'être que d'étain. D'un côté, elle porte le nom de l'Iman, qui eſt *Olmaſſ* ; & ſur les revers on lit, *Emir-El-Moumenéem*, c'eſt-à-dire, prince des fidelles, ou des vrais croyans ; titre qu'Omar porta le premier, mais qu'il ne prit qu'après la mort d'Abou-Becr (2), & qui eſt demeuré depuis à tous les caliphes légitimes.

Il y a auſſi dans l'Yémen des demi-comeshes, qui ſont les plus petites pièces de ce royaume.

---

(1) C'eſt une monnoie angloiſe. Six pences valent à-peu-près 12 ſols tournois.

(2) C'eſt le même dont nous écrivons en françois le nom Aboubeker. J'ai déjà dit la raiſon qui me fait préférer l'orthographe de M. Bruce pour les noms propres. (*Note du Traducteur.*)

Un ſequin de Veniſe vaut...90 Cemeshes.
Un fonducli..................80.
Un ſequin de Barbarie.......80.
Un pataka ou ducat Impérial..40.

Quand les vaiſſeaux de l'Inde viennent dans l'Arabie heureuſe le fonducli vaut trois comeshes de plus, quoique cette eſpèce de monnoie ſoit preſque toute à préſent dans les Etats de l'Iman. Il y a auſſi une immenſe quantité de patakas, ou ducats d'argent, qu'on y porte pour acheter du café, & dont on ſe ſert dans tous les payemens. Quand on veut enſuite les changer pour des comeshes, le courtier n'en paſſe que 39, au lieu de 40; auſſi gagne-t-il deux & demi pour cent de courtage ſur tout l'argent qu'il change, parce qu'il ne donne que de la mauvaiſe monnoie pour de la bonne.

La plus longue meſure, dont on ſe ſert dans l'Yémen, eſt le *Peek-de-Stamboul.* Mais en meſurant une baguette de cuivre, qui avoit été étalonnée, je trouvai qu'elle avoit 26 pouces & $\frac{5}{8}$ de pouce (1); ce qui n'eſt conforme

(1) Ce ſont des pouces anglois, qui ont une ligne de moins que les pouces françois.

ni au Peek de Stamboul, ni au Peek Handaizi; ni au Peek Belledi. Le Peek de Stamboul n'a que 23 pouces & $\frac{3}{5}$ de pouce : ainsi, celui de Lohéia étant différent, on peut l'appeler Peek-Yémani (1).

Les poids de Lohéia sont appelés Rotolo. Il y en a deux sortes; un de 140 dragmes, dont on se sert pour les marchandises fines & précieuses; l'autre de 160 dragmes, avec lequel on pèse les choses grossières. Ce dernier est divisé en 16 onces, & chaque once vaut conséquemment 10 dragmes. Cent de ces rotolos font un *kantar*, ou un quintal. Le quintal d'Yémen vaut 113 rotolos au Caire & à Jidda, parce que là le rotolo n'est que de 144 dragmes.

Tous ces poids semblent avoir une origine italienne; & probablement ce sont les Vénitiens qui les introduisirent dans ces contrées lorsqu'ils en faisoient le commerce.

Il y a aussi un autre poids appelé faranzala, qui, je crois, n'a point été apporté par les

(1) C'est-à-dire le peek de l'Arabie heureuse ou de l'Yémen.

Européens. Il vaut 20 rotolos de 160 dragmes chacun.

Les droits qu'on perçoit à Moka sur les marchandises des Indes, sont de trois pour cent, & à Lohéia de cinq pour cent, quand elles arrivent directement des Indes. Mais toutes les marchandises quelconques qu'y portent de Jidda les marchands Turcs ou Arabes payent sept pour cent.

Lohéia est par la latitude de 15°. 40'. 52'' nord, & par la longitude de 40°. 58'. 15''. à l'est du méridien de Greenwich.

Le jour où le baromètre monta le plus haut, fut le 7 Août. Il étoit à 26°. 9'. & le 30 Juillet, il étoit descendu à 26°. 1'. — La plus grande hauteur du thermomètre fut le même jour, 30 Juillet, où le vent de nord-est régnoit; à 9°; & sa plus grande baisse à 81°. le 9 Août, que le vent souffloit du sud-quart-d'est.

Le 31 Août, à quatre heures du matin, je vis une comète. Sa forme exacte pouvoit à peine être distinguée avec le thélescope. C'étoit un corps lumineux, mais pâle, dont la bor-

dure étoit peu perceptible. Sa queue avoit 20°. d'étendue. Elle n'étoit vraiſemblablement compoſée que d'une vapeur légère, à travers laquelle j'apperçus pluſieurs étoiles de la cinquième grandeur, qui vues ainſi paroiſſoient s'accroître. L'extrémité de la queue avoit déjà perdu ſa couleur foncée; elle étoit plus blanche & plus diaphane. Il me fut impoſſible de diſtinguer dans l'orbe de cette comète, ni le nucleus, ni aucune partie plus rouge que le reſte; car elle paroiſſoit entièrement obſcure & embrouillée. A 4 heures 1 minute 24 ſecondes du matin, elle étoit diſtante de Rigel de 20°. 40″., & ſa queue ſe prolongeoit juſqu'à la troiſième étoile de l'Eridan.

Le 1er. de Septembre, Mahomet Gilberti arriva muni d'un firman pour le naïb de Maſuah, & de lettres de Métical-Aga adreſſées à Ras-Michaël (1). Il portoit auſſi une lettre pour moi, & une pour Achmet, neveu du naïb, & ſon ſucceſſeur. Ces deux lettres écrites par Sidi-Ali *Zimzimia*, titre qui ſignifie gardien du puits ſacré d'Iſmaël à la Mecque, parce que ce puits

(1) Gouverneur de la province de Tigré, dans l'Abyſſinie.

s'appelle Zimzim. Sidi-Ali me mandoit dans sa lettre, d'avoir peu de confiance dans le naïb; mais d'agir différemment avec son neveu Achmet, qui seroit certainement bien aise d'être de mes amis.

Fin du second Volume.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans le second Volume.

LIVRE PREMIER.

Fin de la Table.





